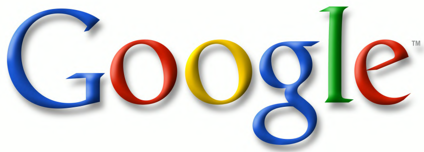
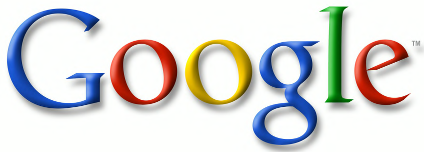




SE VEND

CHEZ PIERRE BEAUME, Imprimeur - Libraire, allées de Tourny, n.° 6, au coin de la rue St.-Dominique, à Bordeaux, où on trouvera toute sorte de Musique.



LA NOUVELLE HÉLOÏSE; OU LETTRES DE DEUX AMANS.

TOME PREMIER.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE, OU LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES;

Recueillies et publiées par J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Genève.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée des Amours et Aventures D'ÉDOUARD BOMSTON.

TOME PREMIER.



A PARIS;
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1793.


28 NOV 1989

PRÉFACE.

Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu!

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout? et la correspondance entière est-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? C'est sûrement une fiction pour vous.

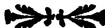
Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je ne prétends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnoître: je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amans, je n'y ai jamais oui parler du baron d'Étange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de milord Édouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plus

AVERTISSEMENT

SUR LA PRÉFACE SUIVANTE.

La forme et la longueur de ce dialogue, ou entretien supposé, ne m'ayant permis de le mettre que par extrait à la tête du recueil des premières éditions, je le donne à celle-ci tout entier, dans l'espoir qu'on y trouvera quelques vues utiles sur l'objet de ces sortes d'écrits. J'ai cru d'ailleurs devoir attendre que le livre eût fait son effet avant d'en discuter les inconvéniens et les avantages, ne voulant ni faire tort au libraire, ni mendier l'indulgence du public.



SECONDE PRÉFACE

DE LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. VOILA votre manuscrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends. Vous comptez ſur peu d'imitateurs?

N. Vel duo, vel nemo.

R. Turpe et misérabile.... Mais je veux un jugement positif.

N. Je n'ose.

R. Tout est osé par ce ſeul mot. Expliquez - vous.

N. Mon jugement dépend de la réponse que vous m'allez faire. Cette correspondance est-elle réelle, ou ſi c'est une fiction?

R. Je ne vois point la conséquence: pour dire ſi un livre est bon ou mauvais, qu'importe de ſavoir comment on l'a fait?

N. Il importe beaucoup pour celui - ci. Un portrait a toujours ſon prix, pourvu qu'il ressemble, quelqu'étrange que ſoit l'original: mais dans un tableau d'imagina-

tion toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le tableau ne vaut rien. Tous deux ſuppoſés bons, il reste encore cette différence, que le portrait intéresse peu de gens, le tableau ſeul peut plaire au public.

R. Je vous ſuis. Si ces lettres ſont des portraits, ils n'intéressent point; ſi ce ſont des tableaux, ils imitent mal. N'est-ce pas cela?

N. Précisément.

R. Ainsi j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu. Au reste, comme je ne puis ſatisfaire à votre question, il faut vous en passer pour résoudre la mienne. Mettez la chose au pis: ma Julie.....

N. Oh! ſi elle avoit existé!

R. Hé bien!

N. Mais ſurement ce n'est qu'une fiction.

R. Supposez.

N. En ce cas, je ne connois rien de ſi maussade. Ces lettres ne ſont point des lettres; ce roman n'est point un roman: les perſonnages ſont des gens de l'autre monde.

R. J'en ſuis fâché pour celui-ci.

N. Conſolez-vous: les fous n'y manquent

pas non plus; mais les vôtres ne font pas dans la nature.

R. Je pourrois.... Non, je vois le détour que prend votre curiosité. Pourquoi décidez-vous ainsi? Savez-vous jusqu'où les hommes diffèrent les uns des autres? Combien les caractères sont opposés? Combien les mœurs, les préjugés varient selon les temps, les lieux, les âges? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la nature, et dire: *voilà jusqu'où l'homme peut aller, et pas au-delà?*

N. Avec ce beau raisonnement, les monstres inouis, les géans, les pygmées, les chimères de toute espèce, tout pourroit être admis spécifiquement dans la nature; tout seroit défiguré: nous n'aurions plus de modèle commun. Je le répète, dans les tableaux de l'humanité, chacun doit reconnoître l'homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache aussi discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espèce. Que diriez-vous de ceux qui ne reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la française?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit pein-

dre une figure humaine avec un voile pour vêtement ? n'auroit-on pas droit de lui demander où est l'homme ?

R. Ni traits ni taille ? êtes-vous juste ? Point de gens parfaits : voilà la chimère. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, et ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime ; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence ; un jeune homme honnête et sensible, plein de foiblesse et de beaux discours ; un vieux Gentilhomme entêté de sa noblesse, sacrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux et brave, toujours passionné par sagesse, et toujours raisonnant sans raison.....

N. Un mari débonnaire et hospitalier, empressé d'établir dans sa maison l'ancien amant de sa femme......

R O Philosophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs, à rendre les hommes petits !

N. L'esprit romanesque les agrandit et les trompe. Mais revenons. Les deux amies... qu'en dites-vous ? Et cette conversion subite au temple ?... la grâce, sans doute ?...

R. Monsieur....

N. Une femme chrétienne, une dévote, qui n'apprend point le cathéchisme à ses enfans, qui meurt sans vouloir prier Dieu, dont la mort cependant édifie un pasteur, et convertit un Athée.... Oh !...

R. Monsieur....

N. Quant à l'intérêt, il est pour tout le monde, il est nul. Pas une mauvaise action, pas un méchant homme qui fasse craindre pour les bons. Des événemens si naturels, si simples, qu'ils le sont trop : rien d'inopiné ; point de coup de théâtre. Tout est prévu long-temps d'avance ; tout arrive comme il est prévu. Est-ce la peine de tenir registre de ce que chacun peut voir tous les jours dans sa maison, ou dans celle de son voisin ?

R. C'est-à-dire qu'il vous faut des hommes communs et des événemens rares ? Je crois que j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu comme un roman. Ce n'en est point un, vous l'avez dit vous-même. C'est un recueil de lettres.....

N. Qui ne sont point des lettres : je crois l'avoir dit aussi. Quel style épistolaire ? Qu'il est guindé ! Que d'exclama-

tions ! Quels apprêts ! Que d'emphase pour ne dire que des choses communes ! Quels grands mots pour de petits raisonnemens ! Rarement du ſens, de la justesse ; jamais ni finesse, ni force, ni profondeur. Une diction toujours dans les nues, et des pensées qui rampent toujours. Si vos personnages ſont dans la nature, avouez que leur ſtyle est peu naturel.

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes, il doit vous paroître ainsi.

N. Comptez-vous que le public le verra d'un autre œil ; et n'est-ce pas mon jugement que vous demandez ?

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous réplique. Je vois que vous aimeriez mieux des lettres faites pour être imprimées.

N. Ce ſouhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les livres que comme ils veulent s'y montrer.

N. L'auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils ſont : mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait rigoureusement peint, pas un caractère

assez bien marqué; nulle observation solide; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphère de deux ou trois amans ou amis occupés d'eux seuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés, on n'apprend qu'à haïr les hommes.

Votre jugement est sévère; celui du public doit l'être encore plus. Sans le taxer d'injustice, je veux vous dire à mon tour de quel œil je vois ces lettres, moins pour excuser les défauts que vous y blâmez, que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir et de sentir que dans le commerce du monde; les passions autrement modifiées ont aussi d'autres expressions; l'imagination toujours frappée des mêmes objets, s'en affecte plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours, se mêle à toutes les idées, et leur donne ce tour bizarre et peu varié qu'on remarque dans les discours des solitaires. S'ensuit-il delà que leur langage soit fort énergique ? Point du tout; il n'est qu'extraordinaire. Ce n'est que dans le monde qu'on apprend à parler avec énergie. Premièrement, parce qu'il

faut toujours dire autrement et mieux que les autres; et puis, que forcé d'affirmer à chaque instant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des ſentimens qu'on n'a point, on cherche à donner à ce qu'on dit un tour persuasif qui ſupplée à la persuasion intérieure. Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, coloriées, que vous admirez dans vos drames et dans vos romans? Non; la passion, pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force; elle ne ſonge pas même à persuader; elle ne ſoupçonne pas qu'on puisse douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle ſent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour ſe ſoulager. On peint plus vivement l'amour dans les grandes villes: l'y ſent-on mieux que dans les hameaux?

N. C'est-à-dire que la foiblesse du langage prouve la force du ſentiment!

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Liſez une lettre d'amour faite par un auteur dans ſon cabinet, par un bel esprit qui veut briller; pour peu qu'il ait du feu dans la tête, ſa plume va, comme on dit, brûler le papier, la chaleur n'ira

pas plus loin. Vous ferez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation passagère et sèche, qui ne vous laissera que des mots pour tout souvenir. Au contraire, une lettre que l'amour a réellement dictée; une lettre d'un amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordres, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire; comme une source vive qui coule sans cesse et ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable: on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases: on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'ame attendrie: on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, et c'est ainsi que le cœur sait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des passions, ne connoissent point ces sortes de beautés, et les méprisent.

N. J'entends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, si les pensées sont communes,

le style pourtant n'est pas familier, et ne doit pas l'être. L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, auxquels lui seul a donné l'être; et comme il rend tous ses sentimens en images, son langage est toujours figuré. Mais ces figures sont sans justesse et sans suite; son éloquence est dans son désordre; il prouve d'autant plus qu'il raisonne moins. L'enthousiasme est le dernier degré de la passion. Quand elle est à son comble, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole; elle le place dans le Ciel; et comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. Dans ces transports, entouré de si hautes images, en parlera-t-il en termes rampans? Se résoudra-t-il d'abaisser, d'avilir ses idées par des expressions vulgaires? N'élèvera-t-il pas son style? ne lui donnera-t-il pas de la noblesse, de la dignité? Que parlez-vous de lettres, de style épistolaire?

En écrivant à ce qu'on aime, il est bien question de cela! ce ne sont plus des lettres que l'on écrit, ce sont des hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non: voyez l'hiver sur ma tête. Il est un âge pour l'expérience, un autre pour le souvenir. Le sentiment s'éteint à la fin, mais l'ame sensible demeure toujours.

Je reviens à nos lettres. Si vous les lisez comme l'ouvrage d'un auteur qui veut plaire, ou qui se pique d'écrire, elles sont détestables. Mais prenez-les pour ce qu'elles sont, et jugez-les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens simples, mais sensibles, s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne songent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se connoissent et s'aiment trop mutuellement pour que l'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils sont enfans, penseront-ils en hommes? Ils sont étrangers, écriront-ils correctement? Ils sont solitaires, connoîtront-ils le monde et la société? Pleins du seul sentiment qui les occupe, ils sont dans le délire, et pensent philosopher. Voulez-vous qu'ils sachent observer, juger,

réfléchir ? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer, ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées est-elle moins amusante que tout l'esprit qu'ils pourroient étaler ? Ils parlent de tout ; ils se trompent sur tout : ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en se faisant connoître, ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des sages ; leurs cœurs honnêtes portent par-tout, jusque dans leurs fautes, les prejugés de la vertu toujours confiante et toujours trahie. Rien ne les entend, rien ne leur répond ; tout les détrompe. Ils se refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils sentent, ils se replient sur eux-mêmes ; ils se détachent du reste de l'univers ; et créant entr'eux un petit monde différent du nôtre, ils y forment un spectacle véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans, et des filles de dix-huit, ne doivent pas, quoiqu'instruits, parler en philosophes, même en pensant l'être. J'avoue encore, et cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des

femmes de mérite, et ce jeune homme un meilleur observateur.

Je ne fais point de comparaison entre le commencement et la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domestique effacent les fautes du premier âge; la chaste épouse, la femme sensée, la digne mère de famille, font oublier la coupable amante. Mais cela même est un sujet de critique: la fin du recueil rend le commencement d'autant plus repréhensible; on diroit que ce sont deux livres différens que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus? Les jeux d'enfans qui précèdent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre: le mal scandalise avant que le bien puisse édifier: enfin le lecteur indigné se rebute, et quitte le livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense, au contraire, que la fin de ce recueil seroit superflue aux lecteurs rebutés du commencement, et que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin peut être utile. Ainsi ceux qui n'achèveront pas le livre,

ne perdront rien, puisqu'il ne leur est pas propre; et ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu, s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire, il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes, on ne m'a point entendu; peut-être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre; et les enfans ne goûtent pas mieux la raison nue que les remèdes mal déguisés.

Cosi all' egro fanciul porgiamo aspersi,
Di soave licor gl' orli del vaso;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore: ils suceront les bords du vase, et ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait de mon mieux pour la faire passer.

Mes jeunes gens sont aimables; mais pour les aimer à trente ans, il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu

long-temps avec eux pour s'y plaire; et ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes, qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent: on ne peut ni les prendre ni les quitter. La grâce et la facilité n'y sont pas, ni la raison, ni l'esprit, ni l'éloquence: le sentiment y est; il se communique au cœur par degrés, et lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance, dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit à la fin son effet. Voilà ce que j'éprouve en les lisant: dites-moi si vous sentez la même chose.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'auteur, l'effet est tout simple. Si vous ne l'êtes pas, je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes, au pathos affecté, au déraisonnement continuel de vos bonnes gens. Un solitaire peut les goûter; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce manuscrit, songez que le public n'est pas composé d'hermites. Tout ce qui pourroit arriver de plus heu-

reux, feroit qu'on prît votre petit bon homme pour un Céladon, votre Édouard pour un Dom-Quichotte, vos caillettes pour deux Astrées, et qu'on s'en amûsât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies n'amusent guère : il faut écrire comme Cervantes, pour faire lire six volumes de visions.

R. La raison qui vous feroit supprimer cet ouvrage, m'encourage à le publier.

N. Quoi! la certitude de n'être point lu?

R. Un peu de patience, et vous allez m'entendre.

En matière de morale, il n'y a point, selon moi, de lecture utile aux gens du monde. Premièrement, parce que la multitude des livres nouveaux qu'ils parcourent, et qui disent tour-à-tour le pour et le contre, détruit l'effet de l'un par l'autre, et rend le tout comme non avenu. Les livres choisis qu'on relit ne font point d'effet encore: s'ils soutiennent les maximes du monde, ils sont superflus: et s'ils les combattent, ils sont inutiles. Ils trouvent ceux qui les lisent liés aux vices de la société, par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut

remuer un instant son ame, pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une résistance invincible, est toujours forcé de garder ou reprendre sa première situation. Je suis persuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'aient fait cet essai, du moins une fois en leur vie; mais bientôt découragés d'un vain effort, on ne le répète plus, et l'on ne s'accoutume à regarder la morale des livres que comme un babil des gens oisifs. Plus on s'éloigne des affaires, des grandes villes, des nombreuses sociétés, plus les obstacles diminuent. Il est un terme où ces obstacles cessent d'être invincibles, et c'est alors que les livres peuvent avoir quelqu'utilité. Quand on vit isolé, comme on ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures, on les varie moins, on les médite davantage; et comme elles ne trouvent pas un si grand contre-poids au dehors, elles font beaucoup plus d'effet au dedans. L'ennui, ce fléau de la solitude, aussi bien que du grand monde, force de recourir aux livres amusans, seule ressource de qui vit seul et n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de romans

dans les provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, et ils y font beaucoup plus d'impression: vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable. Les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires ; voilà les acteurs de tous vos romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale épicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Les coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables; le manége des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions, et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté.

Quels effets produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la

joie qu'il fait régner dans son canton? sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang? sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique voisin qu'elle eût épousé? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, et vont dans la capitale, où le père, avec sa croix de Saint-Louis, de seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'industrie; la mère établit un breland; la fille attire les joueurs, et souvent tous trois, après avoir mené une vie infame, meurent de misère et déshonorés.

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes: selon eux fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux: à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinciaux; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filous et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour? Ainsi les préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systèmes politiques, amoncellent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points de territoire, laissant tout le reste en friche et désert: ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuple les nations, et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grand pas vers sa ruine. Il importe au bonheur des hommes qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées. C'est le métier des prédicateurs de nous crier: *soyez bons et sages*, sans beaucoup s'inquiéter du succès de leurs discours; le citoyen qui s'en inquiète ne doit point nous crier sottement:

soyez

soyez bons, mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être.

N. Un moment: reprenez haleine. J'aime les vues utiles, et je vous ai si bien suivi dans celle-ci, que je crois pouvoir pérorer pour vous.

Il est clair, suivant votre raisonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la seule utilité qu'ils puissent avoir, il faudroit les diriger vers un but opposé à celui que leurs auteurs se proposent; éloigner toutes les choses d'institution; ramener tout à la nature; donner aux hommes l'amour d'une vie égale et simple, les guérir des fantaisies de l'opinion, leur rendre le goût des vrais plaisirs, leur faire aimer la solitude et la paix; les tenir à quelques distance les uns des autres; et, au lieu de les exciter à s'entasser dans les villes, les porter à s'étendre également sur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire de Daphnis, des Sylvandres, des pasteurs d'Arcadie, des bergers du Lignon, d'illustres paysans cultivant leurs champs de leurs propres mains, et philosophant sur la nature, ni d'autres pareils

êtres romanesques, qui ne peuvent exister que dans les livres, mais de montrer aux gens aisés que la vie rustique et l'agriculture ont des plaisirs qu'ils ne savent pas connoître; que ces plaisirs sont moins insipides, moins grossiers qu'ils ne pensent; qu'il y peut régner du goût, du choix, de la délicatesse; qu'un homme qui voudroit se retirer à la campagne avec sa famille, et devenir lui-même son propre fermier, y pourroit couler une vie aussi douce qu'au milieu des amusemens des villes; qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante, aussi pleine de grâces, et de grâces plus touchantes que toutes les petites maîtresses; qu'enfin les plus doux sentimens du cœur y peuvent animer une société plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans et satiriques sont le triste supplément de la gaieté qu'on n'y connoît plus. Est-ce bien cela?

R. C'est cela même, à quoi j'ajouterai seulement une réflexion. L'on se plaint que les romans troublent les têtes, je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui les lisent les prétendus charmes d'un état

qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages. Il faut que les écrits faits pour les solitaires parlent la langue des solitaires: pour les instruire, il faut qu'ils leurs plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état, en le leur rendant agréable. Ils doivent combattre et détruire les maximes des grandes sociétés, ils doivent les montrer fausses et méprisables, c'est-à-dire, telles qu'elles sont. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; et voilà, monsieur, comment la folie du monde est sagesse.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même.

On ne peut mieux prévoir sa chûte, ni s'apprêter à tomber plus fièrement. Il me reste une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez, ne lisent que sur notre parole : il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un livre destiné pour les solitaires est d'abord jugé par les gens du monde ; si ceux-ci le rebutent, les autres ne le lisent point. Répondez.

R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux esprits de province ; et moi je parle des vrais campagnards. Vous avez, vous autres qui brillez dans la capitale, des préjugés dont il faut vous guérir : vous croyez donner le ton à toute la France, et les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les livres qui tombent à Paris font la fortune des libraires de province.

N. Pourquoi voulez-vous les enrichir aux dépens des nôtres ?

R. Raillez. Moi, je persiste. Quand on aspire à la gloire, il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile, il faut se faire lire en province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs

pères, où ils se regardent comme exilés par une fortune étroite ? Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de sociétés, ils emploient la soirée à lire, au coin de leur feu, les livres amusans qui leur tombent sous la main. Dans leur simplicité grossière, ils ne se piquent ni de littérature, ni de bel esprit ; ils lisent pour se désennuyer, et non pour s'instruire ; les livres de morale et de philosophie sont pour eux comme n'existant pas : on en feroit en vain pour leur usage, ils ne leur parviendroient jamais. Cependant, loin de leur rien offrir de convenable à leur situation, vos romans ne servent qu'à la leur rendre encore plus amère. Ils changent leur retraite en un désert affreux ; et pour quelques heures de distraction qu'ils leur donnent, ils leur préparent des mois de mal-aise et de vains regrets. Pourquoi n'oserois-je supposer que, par quelque heureux hasard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs, et que l'image des plaisirs d'un état tout semblable au leur, le leur rendra plus supportable ? J'aime à me figurer deux époux lisant ce recueil en-

semble, y puisant un nouveau courage pour supporter leurs travaux communs, et peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, sans vouloir imiter un si doux modèle? Comment s'attendriront-ils sur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, sans que la leur se resserre et s'affermisse? En quittant leur lecture, ils ne seront ni attristés de leur état, ni rebutés de leurs soins. Au contraire, tout semblera prendre autour d'eux une face riante; leurs devoirs s'anobliront à leurs yeux: ils reprendront le goût des plaisirs de la nature; ses vrais sentimens renaîtront dans leurs cœurs, et en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions; mais ils les rempliront avec une autre ame, et feront, en vrais patriarches, ce qu'ils faisoient en paysans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien. Les maris, les femmes, les mères de famille.... Mais les filles, n'en dites-vous rien?

R. Non: une honnête fille ne lit point de livres d'amour. Que celle qui lira celui-ci,

malgré son titre, ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait; elle ment. Le mal étoit fait d'avance: elle n'a plus rien à risquer.

N. A merveille! Auteurs érotiques, venez à l'école: vous voilà tous justifiés.

R. Oui, s'ils le sont par leur propre cœur, et par l'objet de leurs écrits.

N. L'êtes-vous aux mêmes conditions?

R. Je suis trop fier pour répondre à cela; mais Julie s'étoit fait une règle pour juger les livres: si vous la trouvez bonne, servez-vous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des romans utile à la jeunesse. Je ne connois point de projet plus insensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée, au lieu de diriger vers son objet la morale de ces sortes d'ouvrages, on adresse toujours cette morale aux jeunes filles (1), sans songer que les jeunes filles n'ont point de part aux désordres dont on se plaint. En général leur conduite est régulière, quoique leurs

(1) Ceci ne regarde que les modernes romans anglois.

cœurs ſoient corrompus. Elles obéissent à leurs mères, en attendant qu'elles puissent les imiter. Quand les femmes feront leur devoir, ſoyez sûr que les filles ne manqueront point au leur.

N. L'observation vous est contraire en ce point. Il ſemble qu'il faut toujours au ſexe un temps de libertinage, ou dans un état ou dans l'autre. C'est un mauvais levain qui fermente tôt ou tard. Chez les peuples qui ont des mœurs, les filles ſont faciles et les femmes ſévères : c'est le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premières n'ont égard qu'au délit, & les autres qu'au ſcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves, le crime est compté pour rien (1).

R. A l'envisager par ſes ſuites, on n'en jugeroit pas ainsi. Mais ſoyons justes envers les femmes ; la cauſe de leur désordre est moins en elles que dans nos mauvaises institutions.

Depuis que tous les ſentimens de la

(1) *Tallis est via mulieris adulteræ quæ comedit, et tergens os ſuum dicit : non ſum operata malum.* Prov. xxx. 20.

nature font étouffés par l'extrême inégalité, c'est de l'unique despotisme des pères que viennent les vices et les malheurs des enfans ; c'est dans des nœuds forcés et mal assortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent, par un désordre dont elles se font gloire, le scandale de leur première honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à sa source. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'est par les mœurs domestiques qu'elle doit commencer, et cela dépend absolument des pères et mères. Mais ce n'est point ainsi qu'on dirige les instructions : vos lâches auteurs ne prêchent jamais que ceux qu'on opprime ; et la morale des livres sera toujours vaine, parce qu'elle n'est que l'art de faire sa cour au plus fort.

N. Assurément la vôtre n'est pas servile ; mais à force d'être libre, ne l'est-elle point trop ? Est-ce assez qu'elle aille à la source du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en fasse ?

R. Du mal ? A qui ? Dans des temps d'épidémie et de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance, faut-il empêcher le

débit des drogues bonnes aux malades, sous prétexte qu'elles pourroient nuire aux gens sains? Monsieur, nous pensons si différemment sur ce point, que si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces lettres, je suis très-persuadé qu'elles feroient plus de bien qu'un meilleur livre.

N. Il est vrai que vous avez une excellente prêcheuse. Je suis charmé de vous voir raccommodé avec les femmes : j'étois faché que vous leur défendissiez de nous faire des sermons (1).

R. Vous êtes pressant ; il faut me taire : je ne suis ni assez fou ni assez sage pour avoir toujours raison. Laissons cet os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le reste rien à dire à toute autre, comment passer au sévère censeur des spectacles les situations vives et les sentimens passionnés dont tout ce recueil est rempli ? Montrez-moi une scène de théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bos-

(1) Voyez la lettre de M. d'Alembert sur les spectacles, page 81, première édition.

quet de Clarens (1), et du cabinet de toilette ? Relisez la lettre sur les spectacles ; relisez ce recueil...... Soyez conséquent, ou quittez vos principes...... Que voulez-vous qu'on pense ?

R. Je veux, monsieur, qu'un critique soit conséquent lui-même, et qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relisez mieux l'écrit que vous venez de citer ; relisez aussi la préface de Narcisse, vous y verrez la réponse à l'inconséquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village, en trouveront sans doute bien plus ici. Ils feront leur métier ? mais vous......

N. Je me rappelle deux passages..... (2). Vous estimez peu vos contemporains.

R. Monsieur, je suis aussi leur contemporain ! Oh ! que ne suis-je né dans un siècle où je dusse jeter ce recueil au feu !

N. Vous outrez, à votre ordinaire ; mais jusqu'à certain point vos maximes sont assez justes. Par exemple, si votre Héloïse eût été toujours sage, elle instruiroit beaucoup

---

(1) On prononce *Claran.*

(2) Préface de Narcisse, pages 28 & 32. Lettre à M. d'Alembert, pages 223 et 224.

moins ; car à qui ferviroit-elle de modèle ? C'est dans les fiècles les plus dépravés qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela dispense de les pratiquer ; et l'on contente à peu de frais, par une lecture oisive, un reste de goût pour la vertu.

R. Sublimes auteurs, rabaissez un peu vos modèles, fi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point fouillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on ne peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre.

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions ; mais n'importe, on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on fait, pour montrer ensuite ce qu'on devroit faire. Sans compter, qu'inspirer l'amour aux filles, et la réserve aux femmes, c'est renverser l'ordre établi, et ramener toute cette petite morale que la philosophie a proscrite. Quoi que vous en puissiez dire, l'amour dans les filles est indécent et fcandaleux, et il n'y a qu'un mari qui puisse autoriser un amant. Quelle étrange mal-adresse, que d'être indulgent pour des filles qui ne doivent point vous lire, et févère pour les femmes qui vous jugeront ! Croyez-moi, fi vous

vous avez peur de réussir, tranquillisez-vous : vos mesures sont trop bien prises pour vous laisser craindre un pareil affront. Quoi qu'il en soit, je vous garderai le secret ; ne soyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un livre utile, à la bonne heure; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer, Monsieur ! Un honnête homme se cache-t-il quand il parle au public ? Ose-t-il imprimer ce qu'il n'oseroit reconnoître ? Je suis l'éditeur de ce livre, & je m'y nommerai comme éditeur.

N. Vous vous y nommerez ? vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi ! vous y mettrez votre nom ?

R. Oui, Monsieur.

N. Votre vrai nom ? JEAN-JACQUES ROUSSEAU, en toutes lettres.

R. *Jean-Jacques Rousseau*, en toutes lettres.

N. Vous n'y pensez pas ! Que dira-t-on de vous ?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si l'on trouve le

livre mauvais en lui-même, c'est une raison de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

N. Êtes-vous content de cette réponse ?

R. Oui, dans des temps où il n'est possible à personne d'être bon.

N. Et les belles ames, les oubliez-vous ?

R. La nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : *Par J. J. Rousseau, citoyen de Genève* !

R. *Citoyen de Genève ?* Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous-même un nom qui n'est pas sans honneur, et vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un livre foible et plat qui vous fera tort. Je voudrois vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise, j'approuve que vous la fassiez hautement et franchement. Cela du moins sera dans votre caractère. Mais à propos, mettrez-vous aussi votre devise à ce livre ?

R. Mon libraire m'a déjà fait cette plai-

santerie, et je l'ai trouvée si bonne, que j'ai promis de lui en faire honneur. Non, Monsieur, je ne mettrai point ma devise à ce livre; mais je ne la quitterai pas pour cela, et je m'effraie moins que jamais de l'avoir prise. Souvenez-vous que je songeois à faire imprimer ces lettres quand j'écrivois contre les spectacles, et que le soin d'excuser un de ces écrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me suis accusé d'avance plus fortement peut-être que personne ne m'accusera. Celui qui préfère la vérité à sa gloire, peut espérer de la préférer à sa vie. Vous voulez qu'on soit toujours conséquent; je doute que cela soit possible à l'homme : mais ce qui lui est possible est d'être toujours vrai : voilà ce que je veux tâcher d'être.

N. Quand je vous demande si vous êtes l'auteur de ces lettres, pourquoi donc éludez-vous ma question ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un mensonge.

N. Mais vous refusez aussi de dire la vérité ?

R. C'est encore lui rendre honneur, que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez

meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir.

D'ailleurs, les gens de goût se trompent-ils sur la plume des auteurs ? Comment osez-vous faire une question que c'est à vous de résoudre ?

N. Je la résoudrois bien pour quelques lettres; elles sont certainement de vous; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on se puisse contrefaire à ce point. La nature, qui n'a pas peur qu'on la méconnoisse, change souvent d'apparence, et souvent l'art se décèle en voulant être plus naturel qu'elle : c'est le grogneur de la fable, qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce recueil est plein de choses d'une mal-adresse que le dernier barbouilleur eût évitées. Les déclamations, les répétitions, les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où est l'homme capable de mieux faire, qui pourroit se résoudre à faire si mal ? Où est celui qui auroit laissé la choquante proposition que ce fou d'Édouard fait à Julie ? Où est celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bon-homme qui, voulant toujours mourir, a soin d'en avertir tout le monde, et finit

par se porter toujours bien ? Où est celui qui n'eût pas commencé par se dire : il faut marquer avec soin les caractères ; il faut exactement varier les styles ? Infailliblement avec ce projet il auroit mieux fait que la nature.

J'observe que dans une société très-intime, les styles se rapprochent, ainsi que les caractères, et que les amis confondant leurs ames, confondent aussi leurs manières de penser, de sentir et de dire. Cette Julie, telle qu'elle est, doit être une créature enchanteresse ; tout ce qui l'approche doit lui ressembler ; tout doit devenir Julie autour d'elle : tous ses amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces choses se sentent, et ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroient, l'inventeur n'oseroit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude : ce qui redevient simple à force de finesse, ne lui convient plus. Or, c'est-là qu'est le sceau de la vérité ; c'est-là qu'un œil attentif cherche et retrouve la nature.

R. Hé bien, vous concluez donc ?

N. Je ne conclus pas ; je doute, et je ne saurois vous dire combien ce doute m'a

tourmenté durant la lecture de ces lettres. Certainement, si tout cela n'est que fiction, vous avez fait un mauvais livre; mais dites que ces deux femmes ont existé, et je relis ce recueil tous les ans jusqu'à la fin de ma vie.

R. Hé, qu'importe qu'elles aient existé? Vous les chercheriez en vain sur la terre. Elles ne sont plus.

N. Elles ne sont plus? Elles furent donc?

R. Cette conclusion est conditionnelle: si elles furent, elles ne sont plus.

N. Entre nous, convenez que ces petites subtilités sont plus déterminantes qu'embarrassantes.

R. Elles sont ce que vous les forcez d'être, pour ne point me trahir ni mentir.

N. Ma foi, vous aurez beau faire, on vous devinera malgré vous. Ne voyez-vous pas que votre épigraphe seule dit tout?

R. Je vois qu'elle ne dit rien sur le fait en question: car qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise? Qui peut dire si je ne suis point dans le même doute où vous êtes? Si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma

propre ignorance sur ce que vous voulez savoir ?

N. Mais enfin, vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevay, dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois : et je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du baron d'Étange, ni de sa fille. Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens, je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces lettres. J'y ai passé revenant d'Italie, l'année même de l'événement funeste, et l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar, ni rien qui lui ressemblât, que je sache. Enfin, autant que je puis me rappeler la situation du pays, j'ai remarqué dans ces lettres des transpositions de lieux & des erreurs de topographie, soit que l'auteur n'en sût pas davantage, soit qu'il voulût dépayser ses lecteurs. C'est-là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, et soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez cet ouvrage, dites donc au public ce que vous m'avez dit. Faites plus, écrivez cette conversation pour toute

préface : les éclaircissemens nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste, ces sortes d'apologies ne réussissent guère.

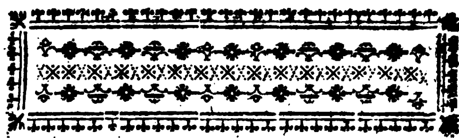
N. Non, quand on voit que l'auteur s'y ménage : mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle-ci. Seulement, je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous presse de publier ce recueil, et que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections, et à moi les réponses. Cela sera plus modeste, et fera un meilleur effet.

R. Cela sera-t-il aussi dans le caractère dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piége. Laissez les choses comme elles sont.



LETTRES



LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRE I.

A JULIE.

IL faut vous fuir, mademoiselle, je le sens bien ; j'aurois dû beaucoup moins attendre, ou plutôt il falloit ne vous voir jamais. Mais que faire aujourd'hui ? Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités, et conseillez-moi.

Vous savez que je ne suis entré dans votre maison que sur l'invitation de madame votre mère. Sachant que j'avois cultivé quelques ta-

lens agréables, elle a cru qu'ils ne seroient pas inutiles dans un lieu dépouvu de maîtres, à l'éducation d'une fille qu'elle adore. Fier à mon tour d'orner de quelques fleurs un si beau naturel, j'osai me charger de ce dangereux soin sans en prévoir le péril, ou du moins sans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité; j'espère que je ne m'oublierai jamais jusqu'à vous tenir des discours qu'il ne vous convient pas d'entendre, et manquer au respect que je dois à vos mœurs, encore plus qu'à votre naissance et à vos charmes. Si je souffre, j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrois pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours, et je m'aperçois que sans y songer vous aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre, et que vous devez ignorer. Je sais, il est vrai, le parti que dicte en pareil cas la prudence au défaut de l'espoir, et je me serois efforcé de le prendre, si je pouvois accorder en cette occasion la prudence avec l'honnêteté; mais comment me retirer décemment d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert l'entrée, où elle m'accable de bontés, où elle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde?

Comment frustrer cette tendre mère du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite, et cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance et la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous?

Je ne vois, mademoiselle, qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire; que ma peine ainsi que ma faute, me vienne de vous, et qu'au moins, par pitié pour moi, vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos parens; faites-moi refuser votre porte; chassez-moi comme il vous plaira, je puis tout endurer de vous; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous me chasser! moi vous fuir! et pourquoi? Pourquoi donc? est-ce un crime d'être sensible au mérite, et d'aimer ce qu'il faut qu'on honore? Non, belle Julie, vos attraits avoient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon cœur, sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive, et d'une inaltérable douceur, c'est cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui, c'est cet esprit juste et ce goût ex-

quis qui tirent leur pureté de celle de l'ame; ce ſont, en un mot, les charmes des ſentimens, bien plus que celle de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on puisse vous imaginer plus belle encore; mais plus aimable et plus digne du cœur d'un honnête homme, non Julie, il n'est pas possible.

J'ose me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité ſecrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchans de la nature, et toutes nos inclinations ſemblent ſe rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de ſentir et de voir; et pourquoi n'oserois-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugemens? Quelquefois nos yeux ſe rencontrent, quelques ſoupirs nous échappent en même temps; quelques larmes furtives.... ô Julie! ſi cet accord venoit de plus loin.... ſi le Ciel nous avoit destinés.... toute la force humaine...Ah! pardon, je m'égare; j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir; l'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur ſe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal, je voudrois le haïr s'il étoit possible. Jugez ſi mes ſentimens ſont purs, par la ſorte

de grâce que je viens vous demander. Tarissez, s'il se peut, la source du poison qui me nourrit et me tue. Je ne veux que guérir ou mourir, et j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui, je promets, je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raison, ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y sens naître: mais, par pitié, détournez de moi ces yeux si doux qui me donnent la mort, dérobez aux miens vos traits, votre air, vos bras, vos mains, vos blonds cheveux, vos gestes; trompez l'avide imprudence de mes regards; retenez cette voix touchante qu'on n'entend point sans émotion; soyez, hélas! une autre que vous-même, pour que mon cœur puisse revenir à lui.

Vous le dirai-je sans détour? Dans ces jeux que l'oisiveté de la soirée engendre, vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles; vous n'avez pas plus de réserve avec moi qu'avec un autre. Hier même, il s'en fallut peu que par pénitence vous ne me laissassiez prendre un baiser; vous résistâtes foiblement. Heureusement je n'eus garde de m'obstiner. Je sentis, à mon trouble croissant, que j'allois me perdre, et je m'arrêtai. Ah! si du moins je l'eusse pu savourer à mon gré, ce baiser eût été mon dernier soupir;

et je ferois mort le plus heureux des hommes.

De grâce, quittons ces jeux qui peuvent avoir des suites funestes. Non, il n'y en a pas un qui n'ait son danger, jusqu'au plus puéril de tous. Je tremble toujours d'y rencontrer votre main, et je ne sais comment il arrive que je la rencontre toujours. A peine se pose-t-elle sur la mienne, qu'un tressaillement me saisit; le jeu me donne la fièvre, ou plutôt le délire; je ne vois, je ne sens plus rien, et dans ce moment d'aliénation, que dire, que faire, où me cacher, comment répondre de moi?

Durant nos lectures, c'est un autre inconvénient. Si je vous vois un instant sans votre mère ou sans votre cousine, vous changez tout-à-coup de maintien; vous prenez un air si sérieux, si froid, si glacé, que le respect et la crainte de vous déplaire m'ôtent la présence d'esprit et le jugement, et j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre sagacité vous fait suivre à peine. Ainsi l'inégalité que vous affectez tourne à-la-fois au préjudice de tous deux: vous me désolez et ne vous instruisez point, sans que je puisse concevoir quel motif fait ainsi changer d'humeur une personne si raisonnable. J'ose vous le demander, comment pouvez-vous être si folâtre en public, et si

grave dans le tête-à-tête ? Je pensois que ce devoit être tout le contraire, et qu'il falloit composer son maintien à proportion du nombre des spectateurs. Au lieu de cela, je vous vois, toujours avec une égale perplexité de ma part, le ton de cérémonie en particulier, et le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale, peut-être serois-je moins tourmenté.

Si la commisération naturelle aux ames bien nées peut vous attendrir sur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné quelque estime, de légers changemens dans votre conduite rendront sa situation moins violente, et lui feront supporter plus paisiblement, et son silence et ses maux; si sa retenue et son état ne vous touchent pas, et que vous vouliez user du droit de le perdre, vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indiscret qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin, quoi que vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai-je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire; et si vous avez lu cette lettre, vous avez fait tout ce que j'oserois vous demander, quand même je n'aurois point de refus à craindre.





LETTRE II.

A JULIE.

QUE je me suis abusé, mademoiselle, dans ma première lettre! Au lieu de soulager mes maux, je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrace, et je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid et réservé, ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie; ce n'est que pour mieux m'en punir.

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i biondi capilli allor velati,
E l'amoroso sguardo in se raccolto. (*a*)

Vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais vous n'en êtes que plus sévère dans le particulier; et votre ingénieuse rigueur s'exerce également par votre complaisance et par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien

(*a*) Et l'amour vous ayant rendue attentive, vous voilâtes vos blonds cheveux, et recueillîtes en vous-même vos doux regards.

METAST.

cette froideur m'est cruelle ! Vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois-je pas revenir ſur le passé, et faire que vous n'eussiez point vu cette fatale lettre ! Non, dans la crainte de vous offenser encore, je n'écrirois point celle-ci, ſi je n'eusse écrit la première, et je ne veux pas redoubler ma faute, mais la réparer. Faut-il, pour vous appaiser, dire que je m'abusois moi-même ? Faut-il protester que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ?.... moi je prononcerois cet odieux parjure ! Le vil mensonge est-il digne d'un cœur où vous régnez ? Ah ! que je ſois malheureux, s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire, je ne ſerai ni menteur ni lâche, et le crime que mon cœur a commis, ma plume ne peut le désavouer.

Je ſens d'avance le poids de votre indignation, et j'en attends les derniers effets, comme une grâce que vous me devez au défaut de toute autre ; car le feu qui me consume mérite d'être puni, mais non méprisé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins disposer de mon ſort ; dites quelle est votre volonté. Quoi que vous puissiez me prescrire, je ne ſaurai qu'obéir. M'imposez-vous un ſilence éternel ? je ſaurai me contraindre à le garder. Me bannissez-vous de votre présence ? je jure que vous ne me

verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir? Ah! ce ne ſera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne ſouscrive, hors celui de ne plus vous aimer : encore obéirois-je en cela même, s'il m'étoit possible.

Cent fois le jour je ſuis tenté de me jeter à vos pieds, de les arroser de mes pleurs, d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage; mes genoux tremblent et n'osent fléchir; la parole expire ſur mes lèvres, et mon ame ne trouve aucune assurance contre la frayeur de vous irriter.

Est-il au monde un état plus affreux que le mien? Mon cœur ſent trop combien il est coupable, et ne ſauroit cesser de l'être; le crime et le remords l'agitent de concert; et ſans ſavoir quel ſera mon destin, je flotte dans un doute insupportable, entre l'espoir de la clémence et la crainte du châtiment.

Mais non, je n'espère rien, je n'ai droit de rien espérer. La ſeule grâce que j'attends de vous est de hâter mon ſupplice. Contentez une juste vengeance. Est-ce être assez malheureux que de me voir réduit à la ſolliciter moi-même? Punissez-moi, vous le devez : mais ſi vous n'êtes pas impitoyable, quittez cet air froid et mécontent qui me met au désespoir : quand on envoie un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colère.

LETTRE III.

A JULIE.

Ne vous impatientez-pas, mademoiselle; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer, que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois! je ne sentis d'abord que celui d'un amour sans espoir, que la raison peut vaincre à force de temps; j'en connus ensuite un plus grand dans la douleur de vous déplaire, et maintenant j'éprouve le plus cruel de tous, dans le sentiment de vos propres peines. O Julie! je le vois avec amertume, mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un silence invincible; mais tout décèle à mon cœur attentif vos agitations secrètes. Vos yeux deviennent sombres, rêveurs, fixés en terre; quelques regards égarés s'échappent sur moi; vos vives couleurs se fanent, une pâleur étrangère couvre vos joues; la gaieté vous abandonne; une tristesse mortelle vous accable; il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préserve d'un peu d'humeur.

Soit sensibilité, soit dédain, soit pitié pour

mes souffrances, vous en êtes affectée. Je le vois; je crains de contribuer aux vôtres, et cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'espoir qui devroit en naître ne peut me flatter: car, ou je me trompe moi-même, ou votre bonheur m'est plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour sur moi; je commence à connoître combien j'avois mal jugé de mon propre cœur, et je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire passager, fera le destin de ma vie. C'est le progrès de votre tristesse qui m'a fait sentir celui de mon mal. Jamais; non jamais, le feu de vos yeux, l'éclat de votre teint; les charmes de votre esprit, toutes les grâces de votre ancienne gaieté n'eussent produit un effet semblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas, divine Julie, si vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame, vous gémiriez vous-même des maux que vous me causez. Ils sont désormais sans remède, et je sens avec désespoir que le feu qui me consume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe; qui ne peut se rendre heureux; peut au moins mériter de l'être, et je saurai vous forcer d'estimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponse. Je suis jeune, et peux mériter un jour la con-

sidération dont je ne suis pas maintenant digne. En attendant, il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours, et que je vous ôte ici malgré moi. Il est juste que je porte seul la peine du crime dont je suis seul coupable. Adieu, trop belle Julie, vivez tranquille, et reprenez votre enjouement; dès demain vous ne me verrez plus. Mais soyez sûre que l'amour ardent et pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie; que mon cœur plein d'un si digne objet ne sauroit plus s'avilir; qu'il partagera désormais ses uniques hommages entre vous et la vertu, et qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.



PREMIER BILLET

DE JULIE.

N'EMPORTEZ pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement nécessaire. Un cœur vertueux sauroit se vaincre ou se taire, et deviendroit peut-être à craindre. Mais vous..... vous pouvez rester.

RÉPONSE.

Je me suis tu long-temps; vos froideurs

m'ont fait parler à la fin. Si l'on peut se vaincre pour la vertu, l'on ne supporte pas le mépris de ce qu'on aime. Il faut partir.



SECOND BILLET

DE JULIE.

NON, monsieur, après ce que vous avez paru sentir, après ce que vous m'avez osé dire, un homme tel que vous avez feint d'être ne part point : il fait plus.

RÉPONSE.

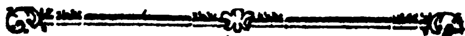
Je nai rien feint qu'une passion modérée dans un cœur au désespoir. Demain vous serez contente, et quoi que vous en puissiez dire, j'aurai moins fait que de partir.



TROISIÈME BILLET

DE JULIE.

INSENSÉ ! si mes jours te sont chers, crains d'attenter aux tiens. Je suis obsédée, et ne puis ni vous parler ni vous écrire jusqu'à demain. Attendez.



LETTRE IV.

DE JULIE.

IL faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, et l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire, comment rompre un si pénible silence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, et ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les piéges d'un vil séducteur, je vois sans pouvoir m'arrêter l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur ; tu t'en prévaux pour me perdre ; et quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser : Ah ! malheureux, je t'estimois et tu me déshonores ? crois-moi, si ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le ſais, tes remords en augmenteront; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie et l'honnêteté m'étoient chères; j'aimois à les nourrir dans une vie ſimple et laborieuse. Que m'ont ſervi des ſoins que le Ciel a rejetés? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je ſentis le poison qui corrompt mes ſens et ma raison; je le ſentis du premier instant, et tes yeux, tes ſentimens, tes discours, ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée; tes pourſuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable; ils ne peuvent connoître ce qui s'y passe; ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré; ma mère est foible et ſans autorité; je connois l'inflexible ſévérité de mon père, et je ne ferai que perdre et déshonorer moi, ma famille et toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me pourſuit; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est ſourd aux prières des foibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore, tout m'abandonne à moi-même, ou

plutôt tout me livre à toi; la nature entière semble être ta complice; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi? comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa foiblesse? Ah! le premier pas, qui coûte le plus; étoit celui qu'il ne falloit pas faire; comment m'arrêterois-je aux autres? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, et que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir; je pouvois quelque temps déguiser ma honte, et céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre, et non pas sauver ma vertu. Va, je vois trop, je sens trop où mène la première faute, et je ne cherchois pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes; si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame, s'il y reste encore quelque

trace des sentimens d'honneur dont tu m'a paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connois bien ; tu soutiendras ma foiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; ame généreuse, ah ! conserve-les tous deux, et du moins, pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

O Dieu ! suis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes pleurs ; j'élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir, et que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, et laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave et vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux ames pures ! Tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur, et les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espère qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien, ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espère encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement, et des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue, et que je ne ferois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurois à rougir. Tu feras vertueux ou méprisé; je ferai respectée ou guérie: voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.



LETTRE V.

A JULIE.

PUISSANCES du Ciel! j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'ame, viens foutenir la mienne prête à défaillir. Charme inexprimable de la vertu! Force invincible de la voix de ce qu'on aime! bonheur, plaisirs, transports, que vos traits font poignants! qui peut en foutenir l'atteinte? O comment fuffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur! comment expier les alarmes d'une craintive amante? Julie.... non? ma Julie à

genoux ! ma Julie verser des pleurs !.... celle à qui l'univers devroit des hommages, supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager, de ne pas se déshonorer lui-même ! Si je pouvois m'indigner contre toi, je le ferois, pour tes frayeurs qui nous avilissent ! juge mieux, beauté pure et céleste, de la nature de ton empire. Eh ! si j'adore les charmes de ta personne, n'est-ce pas sur-tout pour l'empreinte de cette ame sans tache qui l'anime, et dont tous tes traits portent la divine enseigne ? Tu crains de céder à mes poursuites ! mais quelles poursuites peut redouter celle qui couvre de respect et d'honnêteté tous les sentimens qu'elle inspire ? Est-il un homme assez vil sur la terre pour oser être téméraire avec toi ?

Permets, permets que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé.... aimé de celle.... Trône du monde, combien je te vois audessous de moi ! Que je la relise mille fois, cette lettre adorable, où ton amour et tes sentimens sont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien dans une ame honnête les passions les plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu. Quel monstre, après avoir lu cette touchante lettre, pourroit abuser de son état, et témoi-

gner par l'acte le plus marqué son profond mépris pour lui-même? Non, chère amante, prends confiance en un ami fidelle qui n'est point fait pour te tromper. Bien que ma raison soit à jamais perdue, bien que le trouble de mes sens s'accroisse à chaque instant, ta personne est désormais pour moi le plus charmant, mais le plus sacré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme et son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. je frémirois de porter la main sur tes chastes attraits, plus que du plus vil inceste, et tu n'es pas dans une sureté plus inviolable avec ton père qu'avec ton amant. O si jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi..... l'amant de Julie auroit une ame abjecte. Non, quand je cesserai d'aimer la vertu, je ne t'aimerai plus; à ma première lâcheté, je ne veux plus que tu m'aimes.

Rassure-toi donc, je t'en conjure au nom du tendre et pur amour qui nous unit; c'est à lui de t'être garant de ma retenue et de mon respect; c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient-elles plus loin que mes désirs? à quel autre bonheur voudrois-je aspirer, si tout mon cœur suffit à peine à celui qu'il goûte? Nous sommes jeunes tous deux, il est vrai; nous aimons pour la première et l'unique fois

de la vie, et n'avons nulle expérience des passions ; mais l'honneur qui nous conduit est-il un guide trompeur ? a-t-il besoin d'une expérience ſuspecte, qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore ſi je m'abuse ; mais il me ſemble que les ſentimens droits ſont tous au fond de mon cœur. Je ne ſuis point un vil ſéducteur, comme tu m'appelles dans ton désespoir, mais un homme ſimple & ſenſible, qui montre aisément ce qu'il ſent et ne ſent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un ſeul mot, j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne ſais, non, je ne ſais pas même ſi l'amour que tu fais naître est compatible avec l'oubli de la vertu, et ſi toute autre qu'une ame honnête peut ſentir assez tous tes charmes. Pour moi, plus j'en ſuis pénétré, plus mes ſentimens s'élèvent. Quel bien, que je n'aurois pas fait pour lui-même, ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires, et que tu ſais ſi bien purifier ; crois qu'il ſuffit que je t'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel cœur je vais posséder ! vrai bonheur, gloire de ce qu'on aime, triomphe d'un amour qui s'honore, combien tu vaux mieux que tous ses plaisirs !



LETTRE VI.

DE JULIE A CLAIRE.

VEUX-TU, ma cousine, passer ta vie à pleurer cette pauvre Chaillot, et faut-il que les morts te fassent oublier les vivans ? Tes regrets sont justes, et je les partage; mais doivent-ils être éternels ? Depuis la perte de ta mère, elle t'avoit élevée avec le plus grand soin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante. Elle t'aimoit tendrement et m'aimoit, parce que tu m'aimes; elle ne nous inspira jamais que des principes de sagesse et d'honneur. Je sais tout cela, ma chère, et j'en conviens avec plaisir. Mais conviens aussi que la bonne femme étoit peu prudente avec nous, qu'elle nous faisoit sans nécessité les confidences les plus indiscrètes, qu'elle nous entretenoit sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manége des amans, et que pour nous garantir des piéges des hommes, si elle ne nous apprenoit pas à leur en tendre, elle nous instruisoit au moins de mille choses que de jeunes filles se passeroient bien de savoir. Console-toi donc de sa perte, comme

le préſent : mais l'avenir m'épouvante, et ſi tu ne peux te vaincre, je ne vois plus que des malheurs. Hélas ! combien de fois la pauvre Chaillot m'a-t-elle prédit que le premier ſoupir de ton cœur feroit le deſtin de ta vie. Ah ! couſine, ſi jeune encore, faut-il voir déjà ton ſort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer, cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eût été, peut-être, de tomber d'abord en de plus ſûres mains ; mais nous ſommes trop inſtruites en ſortant des ſiennes pour nous laiſſer gouverner par d'autres, et pas aſſez pour nous gouverner nous-mêmes ; elle ſeule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit expoſées. Elle nous a beaucoup appris, et nous avons, ce me ſemble, beaucoup penſé pour notre âge. La vive et tendre amitié qui nous unit preſque dès le berceau, nous a, pour ainſi dire, éclairé le cœur de bonne heure ſur toutes les paſſions. Nous connoiſſons aſſez bien leurs ſignes et leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philoſophe connoiſſe mieux que nous cet art-là. Quand je dis *nous*, tu m'entends ; c'eſt ſur-tout de toi que je parle : car pour moi, la Chaillot m'a toujours dit que mon étourderie me tiendroit lieu de raiſon, que je n'aurois jamais l'eſprit de ſavoir aimer, et que j'étois

trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie, prends garde à toi; mieux elle auguroit de ta raison, plus elle craignoit pour ton cœur. Aye bon courage, cependant; tout ce que la sagesse et l'honneur pourront faire, je sais que ton ame le fera, et la mienne fera, n'en doute pas, tout ce que l'amitié peut faire à son tour. Si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois, ma chère, qu'il y a bien des filles plus simples, qui sont moins honnêtes que nous: nous le sommes, parce que nous voulons l'être, et quoi qu'on en puisse dire, c'est le moyen de l'être plus sûrement.

Cependant sur ce que tu me marques, je n'aurai pas un moment de repos que je ne sois auprès de toi; car si tu crains le danger il n'est pas tout-à-fait chimérique. Il est vrai que le préservatif est facile: deux mots à ta mère, et tout est fini; mais je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout; tu veux bien t'ôter le pouvoir de succomber, mais non pas l'honneur de combattre. O pauvre cousine!.... encore la moindre lueur.... Le baron d'Étange consentir à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune! L'espères-tu?.. qu'espères-tu donc? que veux-tu?... pauvre, pauvre cousine!.. Ne crains rien toutefois de ma part. Ton secret

ſera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler ; peut-être auroient-ils raison. Pour moi qui ne ſuis pas une grande raiſonneuse, je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi, la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a ſes maximes, ſes devoirs, ſes vertus ; que ce qui ſeroit prudence à d'autres, à moi ſeroit perfidie, & qu'au lieu de nous rendre ſages, on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême, c'est l'expoſer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens, et il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre. Mais en revanche, tu n'as qu'à marcher droit quand tu ſeras ſous ma garde. Tu verras, tu verras ce que c'est qu'une duegne de dix-huit ans !

Je ne ſuis pas, comme tu ſais, loin de toi pour mon plaiſir, & le printemps n'est pas ſi agréable en campagne que tu penſes, on y ſouffre-à-la-fois le froid et le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade, & il faut ſe chauffer dans la maiſon. Mon père, de ſon côté, ne laiſſe pas, au milieu de ſes bâtimens, de s'apercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainſi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner, et tu m'embraſſeras, j'eſpère, dans quatre

ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est que quatre ou cinq jours font je ne sais combien d'heures, dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe, entends-tu, cousine? Pense que toutes ces heures-là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir et baisser les yeux. Prendre un air grave, il t'est impossible; cela ne peut aller à tes traits. Tu sais bien que je ne saurois pleurer sans rire, et que je n'en suis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te sais un gré infini de vouloir partager avec moi le soin de sa famille, je ne l'abandonnerai de mes jours; mais tu ne serois plus toi-même, si tu perdois quelque occasion de faire du bien. Je conviens que la pauvre mie étoit babillarde, assez libre dans ses propos familiers, peu discrète avec de jeunes filles, et qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne sont-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette, bien qu'elle en eut d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle, c'est son bon cœur, son parfait attachement, qui lui donnoit à la fois pour moi la tendresse d'une mère et la confiance d'une sœur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille; à peine ai-je connu ma

mère ; mon père m'aime autant qu'il peut aimer ; nous avons perdu ton aimable frère ; je ne vois presque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaissée. Mon enfant, tu me restes seule, car, ta bonne mère, c'est toi. Tu as raison pourtant. Tu me restes : je pleurois ! j'étois donc folle : qu'avois-je à pleurer ?

P. S. De peur d'accident, j'adresse cette lettre à notre maître, afin qu'elle te parvienne plus surement.



LETTRE VIII. (1)

A JULIE.

QUELS sont, belle Julie, les bizarres caprices de l'amour ? Mon cœur a plus qu'il n'espéroit, et n'est pas content. Vous m'aimez, vous me le dites, et je soupire. Ce cœur injuste ose désirer encore, quand il n'a

(1) On sent qu'il y a ici une lacune, et l'on en trouvera souvent dans la suite de cette correspondance. Plusieurs lettres se sont perdues ; d'autres ont été supprimées ; d'autres ont souffert des retranchemens : mais il ne manque rien d'essentiel qu'on ne puisse aisément suppléer, à l'aide de ce qui reste.

plus rien à désirer; il me punit de ſes fantaisies, et me rend inquiet au ſein du bonheur. Ne croyez pas que j'aie oblié les lois qui me ſont imposées, ni perdu la volonté de les observer: non; mais un ſecret dépit m'agite en voyant que ces lois ne coûtent qu'à moi, que vous qui vous prétendiez ſi foible êtes ſi forte à préſent, & que j'ai ſi peu de combats à rendre contre moi-même, tant je vous trouve attentive à les prévenir.

Que vous êtes changée depuis deux mois, ſans que rien ait changé que vous! Vos langueurs ont disparu; il n'est plus queſtion de dégoûts ni d'abattement; toutes les grâces ſont venues reprendre leurs postes; tous vos charmes ſe ſont ranimés; la roſe qui vient d'éclore n'est pas plus fraîche que vous; les ſaillies ont recommencé; vous avez de l'esprit avec tout le monde; vous folâtrez, même avec moi, comme auparavant; et ce qui m'irrite plus que tout le reste, vous me jurez un amour éternel d'un air aussi gai que ſi vous disiez la chose du monde la plus plaisante.

Dites, dites, volage: est-ce là le caractère d'une passion violente réduite à ſe combattre elle-même? Si vous aviez le moindre désir à vaincre, la contrainte n'étoufferoit-elle pas au moins l'enjouement? Oh! que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins

belle! Que je regrette cette pâleur touchante, précieux gage du bonheur d'un amant, et que je hais l'indiscrète santé que vous avez recouvrée aux dépens de mon repos! Oui, j'aimerois mieux vous voir malade encore que cet air content, ces yeux brillans, ce teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié sitôt que vous n'étiez pas ainsi quand vous imploriez ma clémence? Julie, Julie! que cet amour si vif est deveau tranquille en peu de temps!

Mais ce qui m'offense plus encore, c'est qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissez vous en défier, et que vous fuyez les dangers comme s'il vous en restoit à craindre. Est-ce ainsi que vous honorez ma retenue? et mon inviolable respect méritoit-il cet affront de votre part? Bien loin que le départ de votre père nous ait laissé plus de liberté, à peine peut-on vous voir seule. Votre inséparable cousine ne vous quitte plus. Insensiblement nous allons reprendre nos premières manières de vivre et notre ancienne circonspection, avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge, et qu'elle vous plaît maintenant.

Quel sera donc le prix d'un si pur hommage, si votre estime ne l'est pas; et de quoi me sert l'abstinence éternelle et volontaire de ce qu'il

y a de plus doux au monde, si celle qui l'exige ne m'en sait aucun gré? Certes, je suis las de souffrir inutilement, et de me condamner aux plus dures privations sans en avoir même le mérite. Quoi! faut-il que vous embellissiez impunément, tandis que vous me méprisez? Faut-il qu'incessament mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ose approcher? Faut-il enfin que je m'ôte à moi-même toute espérance, sans pouvoir au moins m'honorer d'un sacrifice aussi rigoureux? Non, puisque vous ne vous fiez pas à moi, je ne veux plus la laisser vainement engagée; c'est une sureté injuste que celle que vous tirez à la fois de ma parole et de vos précautions: vous êtes trop ingrate ou je suis trop scrupuleux, et je ne veux plus refuser de la fortune les occasions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin, quoi qu'il en soit de mon sort, je sens que j'ai pris une charge au-dessus de mes forces. Julie, reprenez la garde de vous-même: je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidélité du dépositaire, et dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement, comptez sur vous, ou chassez-moi, c'est-à-dire ôtez-moi la vie. J'ai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-temps;

je sais que je le dois toujours, mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi, chère et tendre Julie, croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous; vous serez toujours respectée; mais je puis un instant manquer de raison, et l'ivresse des sens peut dicter un crime dont on auroit horreur de sang-froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir; j'ai vaincu deux mois, et vous me devez le prix de deux siècles de souffrances.



LETTRE IX.

DE JULIE.

J'ENTENDS, les plaisirs du vice et l'honneur de la vertu vous feroient un sort agréable? est-ce là votre morale?.... Eh! mon bon ami, vous vous lassez bien vîte d'être généreux! Ne l'étiez-vous donc que par artifice? La singulière marque d'attachement, que de vous plaindre de ma santé! seroit-ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire, et que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie? ou bien comptiez-vous de me respecter aussi long-temps que je serois peur, et de vous rétracter quand je

deviendrois ſupportable? Je ne vois pas dans de pareils ſacrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le ſoin que je prends de vous ſauver des combats pénibles avec vous-même, comme ſi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis, vous vous rétractez de l'engagement que vous avez pris, comme d'un devoir trop à charge; en ſorte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine, et de ce que vous n'en avez pas assez. Pensez-y mieux, et tâchez d'être d'accord avec vous, pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole; ou plutôt, quittez toute cette dissimulation qui n'est pas dans votre caractère Quoi que vous puissiez dire, votre cœur est plus content du mien qu'il ne feint de l'être; ingrat, vous ſavez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous! Votre lettre même vous dément par ſon ſtyle enjoué, et vous n'auriez pas tant d'esprit si vous étiez moins tranquille. En voilà trop ſur les vains reproches qui vous regardent; passons à ceux qui me regardent moi-même, et qui ſemblent d'abord mieux fondés.

Je le ſens bien, la vie égale et douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente, et j'avoue

que ce n'est pas ſans raison que vous êtes ſurpris de ce contraste. Vous m'avez d'abord vue au désespoir; vous me trouvez à présent trop paisible : delà vous accusez mes ſentimens d'inconstance, et mon cœur de caprice. Ah! mon ami, ne le jugez-vous point trop ſévèrement? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez, et vous trouverez peut-être que ce cœur qui vous aime n'est pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du ſentiment qui m'unit à vous, vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai été élevée dans des maximes ſi ſévères, que l'amour le plus pur me paroissoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit ou me faisoit croire qu'une fille ſensible étoit perdue au premier mot tendre échappé de ſa bouche; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la passion; et j'avois une ſi affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jusqu'au dernier. L'excessive défiance de moi-même augmenta mes alarmes; les combats de la modestie me parurent ceux de la chasteté; je pris le tourment du ſilence pour l'emportement des désirs. Je me crus perdue aussitôt que j'aurois parlé, et cependant il falloit parler ou vous perdre. Ainsi,

ne pouvant plus déguiser mes sentimens, je tâchai d'exciter la générosité des vôtres; et me fiant plus à vous qu'à moi, je voulus, en intéressant votre honneur à ma défense, me ménager des ressources dont je me croyois dépourvue.

J'ai reconnu que je me trompois, je n'eus pas parlé que je me trouvai soulagée; vous n'eûtes pas répondu que je me sentis tout-à-fait calme, et deux mois d'expérience m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. Jugez, vous qui aimez la vertu, avec quelle joie je fis cette heureuse découverte. Sorti de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée, je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie, mon humeur et ma santé s'en ressentent; à peine puis-je en concevoir un plus doux, et l'accord de l'amour et de l'innocence me semble être le paradis sur la terre.

Dès-lors je ne vous craignis plus; et quand je pris soin d'éviter la solitude avec vous, ce fut autant pour vous que pour moi; car vos yeux et vos soupirs annonçoient plus de transports que de sagesse, et si vous eussiez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah! mon ami, que ne puis-je faire passer dans votre ame le fentiment de bonheur et de paix qui règne au fond de la mienne! Que ne puis-je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie! Les charmes de l'union des cœurs fe joignent pour vous à ceux de l'innocence; nulle crainte, nulle honte ne trouble notre félicité; au fein des vrais plaisirs de l'amour nous pouvons parler de la vertu fans rougir.

E v' è il piacer con l' onestade accanto. (1)

Je ne fais quel triste pressentiment s'élève dans mon fein, et me crie que nous jouissons du feul temps heureux que le Ciel nous ait destiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'absence, orages, troubles, contradictions. La moindre altération à notre fituation présente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non, quand un lien plus doux nous uniroit à jamais, je ne fais fi l'excès du bonheur n'en deviendroit pas bientôt la ruine. Le moment de la possession est une crise de l'amour, et tout changement est dangereux au nôtre; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure, mon tendre et unique ami, tâche de calmer l'ivresse des vains désirs que

---

(1) Et le plaisir s'unit à l'honnêteté.
MÉTAST.

suivent toujours les regrets, le repentir, la tristesse. Goûtons en paix notre situation présente. Tu te plais à m'instruire, et tu sais trop si je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienséance; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons passer à nous voir, et profitons d'un temps précieux après lequel peut-être nous soupirerons un jour. Ah! puisse notre sort, tel qu'il est, durer autant que notre vie! L'esprit s'orne, la raison s'éclaire, l'ame se fortifie, le cœur jouit; que manque-t-il à notre bonheur?



LETTRE X.

A JULIE.

QUE vous avez raison, ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore! Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame, et toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais associa comme vous la tendresse à la vertu, et tempérant l'une par l'autre les rendit toutes deux plus charmantes? Je trouve je ne sais quoi d'aimable et d'attrayant dans cette sagesse qui me

désole, et vous ornez avec tant de grâce les privations que vous m'imposez, qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chères.

Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale; et s'il falloit choisir entre votre cœur et votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerois pas un instant. Mais d'où viendroit cette amère alternative, et pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir? Le temps est précieux, dites-vous, sachons en jouir tel qu'il est, et gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paisible cours. Et qu'il passe et qu'il soit heureux! Pour profiter d'un état aimable, faut-il en négliger un meilleur, et préférer le repos à la félicité suprême? ne perd-on pas tout le temps qu'on peut mieux employer? Ah! si l'on peut vivre mille ans en un quart-d'heure, à quoi bon compter tristement les jours qu'on aura vécu?

Tout ce que vous dites du bonheur de notre situation présente est incontestable: je sens que nous devons être heureux, et pourtant je ne le suis pas. La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est la plus forte. Le moyen de lui résister quand elle s'accorde à la voix du cœur? Hors vous

feule, je ne vois rien dans ce féjour terrestre qui foit digne d'occuper mon ame et mes fens ; non, fans vous la nature n'est plus rien pour moi ; mais fon empire est dans vos yeux, et c'est-là qu'elle est invincible.

Il n'en est pas ainsi de vous, céleste Julie, vous vous contentez de charmer nos fens, et n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il femble que des passions humaines foient au-dessous d'une ame fi fublime, et comme vous avez la beauté des anges, vous en avez la pureté. O pureté que je respecte en murmurant, que ne puis-je ou vous rabaisser ou m'élever jusqu'à vous ! Mais non, je ramperai toujours fur la terre, et vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! foyez heureuse aux dépens de mon repos ; jouissez de toutes vos vertus ; périsse le vil mortel qui tentera jamais d'en fouiller une. Soyez heureuse, je tâcherai d'oublier combien je fuis à plaindre, et je tirerai de votre bonheur même la consolation de mes maux. Oui, chère amante, il me femble que mon amour est aussi parfait que fon adorable objet ; tous les désirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame : je la vois fi paisible que je n'ose en troubler la tranquillité. Chaque fois que je fuis tenté de vous dérober la moindre caresse, fi le danger de vous

offenser me retient, mon cœur me retient encore plus par la crainte d'altérer une félicité si pure; dans le prix des biens où j'aspire, je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter, et ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre, jugez comment j'aime! c'est au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les sentimens que vous m'inspirez! Je suis à-la-fois soumis et téméraire, impétueux et retenu, je ne saurois lever les yeux sur vous sans éprouver des combats en moi-même. Vos regards, votre voix portent au cœur avec l'amour l'attrait touchant de l'innocence; c'est un charme divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ose former des vœux extrêmes, ce n'est plus qu'en votre absence; mes désirs n'osant aller jusqu'à vous, s'adressent à votre image, et c'est sur elle que je me venge du respect que je suis contraint de vous porter.

Cependant je languis et me consume; le feu coule dans mes veines; rien ne sauroit l'éteindre ni le calmer, et je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux, je le suis; j'en conviens, je ne me plains point de mon sort; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente, je cherche vainement à le fuir;

je ne voudrois point mourir, et toutefois je me meurs: je voudrois vivre pour vous, et c'est vous qui m'ôtez la vie.



LETTRE XI.

DE JULIE.

Mon ami, je ſens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me ſéparer de vous, la moindre absence m'est insupportable, et il faut que je vous voie ou que je vous écrive, afin de m'occuper de vous ſans ceſse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire, au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir à vos fins. Je ſais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a ſu prendre, du délire d'une imagination échauffée, et je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je ſais bien aussi que votre état, tout gênant qu'il est, n'est pas ſans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des ſacrifices qui lui ſont tous comptés, et dont aucun

n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui sait même si, connoissant ma sensibilité, vous n'employez pas pour me séduire, une adresse mieux entendue? Mais non, je suis injuste, et vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant, si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me sens mille fois plus attendrie par vos respects que par vos transports; et je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête, vous n'ayez pris enfin le plus dangereux.

Il faut que je vous dise dans l'épanchement de mon cœur une vérité qu'il sent fortement, et dont le vôtre doit vous convaincre; c'est qu'en dépit de la fortune, des parens et de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, et que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos ames se sont, pour ainsi dire, touchées par tous les points, et nous avons par-tout senti la même cohérence. (Corrigez-moi, mon ami, si j'applique mal vos leçons de physique). Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs et les mêmes peines; et comme ces aimans dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvemens en différens lieux, nous sentirons les mêmes choses aux deux extrémités du monde.

Défaites-vous donc de l'espoir, si vous l'eûtes jamais, de vous faire un bonheur exclusif, et de l'acheter aux dépens du mien. N'espérez pas pouvoir être heureux si j'étois déshonorée, ni pouvoir, d'un œil satisfait, contempler mon ignominie et mes larmes. Croyez-moi, mon ami, je connois votre cœur bien mieux que vous ne le connoissez. Un amour si tendre et si vrai doit savoir commander aux désirs : vous en avez trop fait pour achever sans vous perdre, et ne pouvez plus combler mon malheur sans faire le vôtre.

Je voudrois que vous pussiez sentir combien il est important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du soin de notre destin commun. Doutez-vous que vous ne me soyez aussi cher que moi-même, et pensez-vous qu'il pût exister pour moi quelque félicité que vous ne partagiez pas ? Non, mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous, et un peu plus de raison pour les conduire. J'avoue que je suis la plus jeune : mais n'avez-vous jamais remarqué que si la raison d'ordinaire est plus foible et s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne. Nous nous trouvons, dès le premier âge, chargées d'un si dangereux dépôt, que

le soin de le conserver nous éveille bientôt le jugement, et c'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre situation, plus je trouve que la raison vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à sa douce voix, et laissez-vous conduire, hélas ! par une autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne sais mon ami, si nos cœurs auront le bonheur de s'entendre, et si vous partagerez, en lisant cette lettre, la tendre émotion qui l'a dictée. Je ne sais si nous pourrons jamais nous accorder sur la manière de voir comme sur celle de sentir; mais je sais bien que l'avis de celui des deux qui sépare le moins son bonheur du bonheur de l'autre, est l'avis qu'il faut préférer.



LETTRE XII.

A JULIE.

MA Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante ! que j'y vois bien la sérénité d'une ame innocente, et la tendre sollicitude de l'amour ! Vos pensées s'exhalent sans art

et sans peine; elles portent au cœur une impression délicieuse, que ne produit point un style apprêté. Vous donnez des raisons invincibles d'un air si simple, qu'il faut y réfléchir pour en sentir la force, et les sentimens élevés vous coûtent si peu, qu'on est tenté de les prendre pour des manières de penser communes. Ah! oui sans doute, c'est à vous de régler nos destins; ce n'est pas un droit que je vous laisse, c'est un devoir que j'exige de vous, c'est une justice que je vous demande, et votre raison doit me dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet instant, je vous remets pour ma vie l'empire de mes volontés; disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même, et dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai, n'en doutez pas, l'engagement que je prends, quoi que vous puissiez me prescrire. Ou j'en vaudrai mieux, ou vous en serez plus heureuse, et je vois par-tout le prix assuré de mon obéissance. Je vous remets donc sans réserve le soin de notre bonheur commun; faites le vôtre, et tout est fait. Pour moi qui ne puis ni vous oublier un instant, ni penser à vous sans des transports qu'il faut vaincre, je vais m'occuper uniquement des soins que vous m'avez imposés.

Depuis un an que nous étudions ensemble,

nous n'avons guère fait que des lectures sans ordre et presque au hasard, plus pour consulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laissoit guère de liberté d'esprit. Les yeux étoient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçoit les mots, l'attention manquoit toujours. Votre petite cousine, qui n'étoit pas si préocupée, nous reprochoit notre peu de conception, et se faisoit un honneur facile de nous devancer. Insensiblement elle est devenue le maître du maître, et quoique nous ayons quelquefois ri de ses prétentions, elle est au fond la seule des trois qui sait quelque chose de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le temps perdu (Ah! Julie, en fut-il jamais de mieux employé?) j'ai imaginé une espèce de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt ensemble, et je me contente d'y faire ici quelques légères observations.

Si nous voulions, ma charmante amie, nous charger d'un étalage d'érudition, et savoir pour les autres plus que pour nous, mon système ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de choses, et à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La science est dans la plupart de ceux qui la

cultivent, une monnoie dont on fait grand cas, qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public; ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui, et ils ne se soucieroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs (1). Pour nous qui voulons profiter de nos connoissances, nous ne les amassons point pour les revendre; mais pour les convertir à notre usage, ni pour nous en charger, mais pour nous en nourrir. Peu lire et penser beaucoup à nos lectures, ou ce qui est la même chose, en causer beaucoup entre nous, est le moyen de les bien digérer. Je pense que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouveroit dans les livres; c'est le vrai secret de les bien mouler à sa tête, et de se les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne, et c'est presque toujours sous une forme qui n'est pas

(1) C'est ainsi que pensoit Senèque lui-même. *Si l'on me donnoit*, dit-il, *la science, à condition de ne la pas montrer, je n'en voudrois point.* Sublime philosophie, voilà donc ton usage!

plus ſurement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des philosophes ſur le bonheur et ſur la vertu ; employons à nous rendre bons et heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, et proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſystèmes à ſuivre.

J'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action, que l'un tenoit intimément à l'autre, et qu'ils avoient tous deux une ſource commune dans la nature bien ordonnée. Il ſuit de cette idée que le goût ſe perfectionne par les mêmes moyens que la ſageſſe, et qu'une ame bien touchée des charmes de la vertu, doit à proportion être auſſi ſensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir comme à ſentir, ou plutôt une vue exquise n'est qu'un ſentiment délicat et fin. C'est ainsi qu'un peintre, à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau, s'extasie à des objets qui ne ſont pas même remarqués d'un ſpectateur vulgaire. Combien de choses qu'on n'aperçoit que par ſentiment et dont il est impossible de rendre raison ; combien de ces je ne ſais quoi qui reviennent ſi fréquemment, et dont le goût ſeul décide ? Le goût est en quelque manière le microscope du jugement, c'est lui qui met les petits objets à ſa portée, et ſes opérations

commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? S'exercer à voir ainsi qu'à sentir, et à juger du beau par inspection, comme du bon par sentiment : Non, je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà, ma charmante écolière, pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût et de mœurs. Voilà pourquoi, tournant toute ma méthode en exemples, je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens vertueux, ni d'autres règles pour bien écrire, que les livres qui sont bien écrits.

Ne soyez donc pas surprise des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les resserrer pour les rendre utiles, et je vois tous les jours mieux, que tout ce qui ne dit rien à l'ame, n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues, hors l'italienne, que vous savez et que vous aimez. Nous laisserons là nos élémens d'algèbre et de géométrie. Nous quitterions même la physique, si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne, excepté celle de notre pays, encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre et

ſimple, où l'on trouve des hommes antiques dans les temps modernes ; car ne vous laiſſez pas éblouir par ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéressante pour chacun est celle de ſon pays. Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espèce ; en un mot, le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai. Ouvrez leur hiſtoire, et faites-les taire. Il y a des peuples ſans physionomie auxquels il ne faut point de peintre ; il y a des gouvernemens ſans caractères auxquels il ne faut point d'historiens, et où, ſitôt qu'on ſait quelle place un homme occupe, on ſait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce ſont les bons historiens qui nous manquent, mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires, et les bons historiens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes de tous les temps ſe ressemblent, qu'ils ont les mêmes vertus et les mêmes vices ; qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils ſont anciens. Cela n'est pas vrai non plus ; car on faiſoit autrefois de grandes choses avec de

petits moyens, et l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs historiens, et nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité jamais admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

J'ai laissé par égard pour votre inséparable cousine quelques livres de petite littérature que je n'aurois pas laissés pour vous. Hors le Pétrarque, le Tasse, le Métastase et les maîtres du théâtre françois, je n'y mêle ni poëtes ni livres d'amour, contre l'ordinaire des lectures consacrées à votre sexe. Qu'apprendrions-nous de l'amour dans ces livres! Ah! Julie, notre cœur nous en dit plus qu'eux, et le langage imité des livres est bien froid pour quiconque est passionné lui-même. D'ailleurs ces études énervent l'ame, la jettent dans la mollesse, et lui ôtent tout son ressort. Au contraire, l'amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentimens, et les anime d'une vigueur nouvelle. C'est pour cela qu'on a dit que l'amour faisoit des héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, et qui auroit Julie pour amante!





LETTRE XIII.

DE JULIE.

JE vous le disois bien, que nous étions heureux; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives, une absence de deux jours nous en feroit-elle autant? je dis nous, car je sais que mon ami partage mon impatience; il la partage, parce que je la sens, et il la sent encore pour lui-même: je n'ai plus besoin qu'il me dise ces choses-là.

Nous ne sommes à la campagne que d'hier au soir: il n'est pas encore l'heure où je vous verrois à la ville, et cependant mon déplacement me fait déjà trouver votre absence plus insupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie, je vous dirois que mon inquiétude est en raison composée des intervalles du temps et du lieu, tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'absence!

J'ai apporté votre lettre et votre plan d'études, pour méditer l'un et l'autre, et j'ai déjà relu deux fois la première: la fin m'en touche extrêmement. Je vois, mon ami, que vous sentez le véritable amour, puisqu'il ne

vous a point ôté le goût des choses honnêtes, et que vous ſavez encore, dans la partie la plus ſensible de votre cœur, faire des ſacrifices à la vertu. En effet, employer la voie de l'instruction pour corrompre une femme, est de toutes les ſéductions la plus condamnable, et vouloir attendrir ſa maîtresse à l'aide des romans, est avoir bien peu de ressource en ſoi-même. Si vous eussiez plié dans vos leçons la philosophie à vos vues, si vous eussiez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt, en voulant me tromper vous m'eussiez bientôt détrompée: mais la plus dangéreuse de vos ſéductions est de n'en point employer. Du moment que la ſoif d'aimer s'empara de mon cœur, et que j'y ſentis naître le besoin d'un éternel attachement, je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable, mais à un homme qui eût l'ame belle; car je ſentois bien que c'est de tous les agrémens qu'on peut avoir, le moins ſujet au dégoût, et que la droiture et l'honneur ornent tous les ſentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence, j'ai eu, comme Salomon, avec ce que j'avois demandé, encore ce que je ne démandois pas. Je tire un bon augure pour mes autres vœux de l'accomplissement de celui-là, et je ne désespère pas, mon ami, de pouvoir vous rendre aussi heureux un jour que vous

méritez de l'être. Les moyens en sont lents ; difficiles, douteux ; les obstacles terribles. Je n'ose rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience et l'amour pourront faire ne sera pas oublié. Continuez cependant à complaire en tout à ma mère, et préparez-vous au retour de mon père, qui se retire enfin, tout-à-fait, après trente ans de service, à supporter les hauteurs d'un vieux gentilhomme brusque, mais plein d'honneur, qui vous aimera sans vous caresser et vous estimera sans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller promener dans des bocages qui sont près de notre maison. O mon doux ami ! je t'y conduisois avec moi, ou plutôt je t'y portois dans mon sein. Je choisissois les lieux que nous devions parcourir ensemble, j'y marquois des asiles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites délicieuses : elles ajoutoient au plaisir que nous goûtions d'être ensemble, elles recevoient à leur tour un nouveau prix du séjour de deux vrais amans, et je m'étonnois de n'y avoir point remarqué seule les beautés que j'y trouvois avec toi.

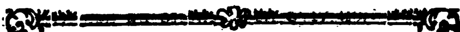
Parmi les bosquets naturels que forme ce lieu charmant, il en est un plus charmant que les autres, dans lequel je me plais d'avantage, et où par cette raison je destine une petite

ſurpriſe à mon ami. Il ne ſera pas dit qu'il aura toujours de la déférence, et moi jamais de générosité. C'est-là que je veux lui faire ſentir, malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au reste, de peur que votre imagination vive ne ſe mette un peu trop en frais, je dois vous prévenir que nous n'irons point enſemble dans le boſquet ſans *l'inséparable cousine*.

A propos d'elle, il est décidé, si cela ne vous fâche pas trop, que vous viendrez nous voir lundi. Ma mère enverra ſa calèche à ma cousine; vous vous rendrez chez elle à dix heures; elle vous amènera: vous passerez la journée avec nous, et nous nous en retournerons tous ensemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réfléchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes comodités qu'à la ville. J'avois d'abord pensé de vous renvoyer un de vos livres par Gustin, le fils du jardinier, et de mettre à ce livre une couverture de papier, dans laquelle j'aurois inséré ma lettre. Mais outre qu'il n'est pas ſûr que vous vous avisassiez de la chercher, ce ſeroit une imprudence impardonnable d'exposer à de pareils hasards le destin de notre vie. Je vais donc me contenter de vous mar-

quer simplement par un billet le rendez-vous de lundi, et je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Aussi bien j'aurois un peu de souci qu'il n'y eût trop de commentaire sur le mystère du bosquet.



LETTRE XIV.

A JULIE.

QU'AS-TU fait, ah! qu'as-tu fait, ma Julie! tu voulois me récompenser, et tu m'as perdu. Je suis ivre ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulois soulager mes maux? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres; il fermente, il embrase mon sang, il me tue, et ta pitié me fait mourir.

O souvenir immortel de cet instant d'illusion, de délire et d'enchantement, jamais, jamais tu ne t'effaceras de mon ame, et tant que les charmes de Julie y seront gravés, tant que ce cœur agité me fournira des sentimens et des soupirs, tu feras le supplice et le bonheur de ma vie!

Hélas! je jouissois d'une apparente tranquillité; soumis à tes volontés suprêmes, je ne murmurois

murmurois plus d'un ſort auquel tu daignois présider. J'avois dompté les fougeuses ſaillies d'une imagination téméraire : j'avois couvert mes regards d'un voile, et mis une entrave à mon cœur ; mes désirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi ; j'étois aussi content que je pouvois l'être. Je reçois ton billet, je vole chez ta cousine, nous nous rendons à Clarens ; je t'aperçois, et mon ſein palpite ; le doux ſon de ta voix y porte une agitation nouvelle : je t'aborde comme transporté, et j'avois grand besoin de la diversion de ta cousine pour cacher mon trouble à ta mère. On parcourt le jardin, l'on dîne tranquillement ; tu me rends en ſecret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin ; le ſoleil commence à baisser, nous fuyons tous trois dans le bois le reste de ſes rayons, et ma paisible simplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bosquet, j'aperçus, non ſans une émotion ſecrète, vos ſignes d'intelligence, vos ſourires mutuels et les coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec ſurprise ta cousine s'approcher de moi, et d'un aïr plaisamment ſuppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère, j'embrassai cette charmante amie, et toute aimable, toute

piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les ſensations ne ſont rien que ce que le cœur les fait être.

Mais que devins-je un moment après, quand je ſentis.... la main me tremble.... un doux frémissement.... ta bouche de roses... la bouche de Julie.... ſe poser, ſe presser sur la mienne, et mon corps ſerré dans tes bras? Non, le feu du Ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même ſe rassemblèrent ſous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos ſoupirs de nos lèvres brûlantes, et mon cœur ſe mouroit ſous le poids de la volupté... quand tout-à-coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer ſur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine ſais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'a reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur?... c'est un tourment horrible.... Non, garde tes baisers, je ne les ſaurois ſupporter.... ils ſont trop âcres, trop pénétrans : ils percent, ils brûlent jusqu'à la moëlle.... Ils me rendroient furieux. Un ſeul, un ſeul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même et ne te vois plus la même.

Je ne te vois plus comme autrefois réprimante et févère ; mais je te fens et te touche fans cesse unie à mon fein, comme tu fus un instant. O Julie ! quelque fort que m'annonce un tranfport dont je ne fuis plus maître, quelque traitement que ta rigeur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je fuis, et je fens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds.... ou dans tes bras.



LETTRE XV.

DE JULIE.

Il est important, mon ami, que nous nous féparions pour quelque temps, et c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promife. Si je l'exige en cette occafion, croyez que j'en ai des raisons trèsfortes. Il faut bien, et vous le favez trop, que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-temps que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrois que vous puisfiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne foit encore agréable ici, vous voyez déjà blanchir la

pointe de la Dent-de-Jamant (1); et dans six semaines je ne vous laisserois pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain: vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie, et vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires; mais vous n'êtes pas dans votre patrie; je sais que vous y avez peu de fortune, et que vous ne faites que la déranger ici, où vous ne resteriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne, et je vous envoie un léger à-compte dans celle que renferme cette boîte, qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au-devant des difficultés, je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends non-seulement de retourner sans mon ordre, mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mère ou à moi, simplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir sur-le-champ pour une affaire imprévue, et me donner, si vous voulez, quelque avis sur mes lectures, jusqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & sans

(1) Haute montagne du Pays de Vaud.

aucune apparence de mystère. Adieu, mon ami, n'oubliez pas que vous emportez le cœur et le repos de Julie.



LETTRE XVI.

RÉPONSE.

Je relis votre terrible lettre, et je frissonne à chaque ligne. J'obéirai pourtant, je l'ai promis, je le dois: j'obéirai. Mais vous ne savez pas, non, barbare, vous ne saurez jamais ce qu'un tel sacrifice coûte à mon cœur. Ah! vous n'aviez pas besoin de l'épreuve du bosquet pour me le rendre sensible. C'est un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable, et je puis au moins vous défier de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boîte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'est trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté; si je vous ai laissée maîtresse de mon sort, je ne vous ai point laissée l'arbitre de mon honneur. C'est un dépôt sacré (l'unique, hélas! qui me reste) dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne sera chargé que moi seul.



LETTRE XVII.

RÉPLIQUE.

VOTRE lettre me fait pitié ; c'est la seule chose sans esprit que vous ayez jamais écrite. J'offense donc votre honneur pour lequel je donnerois mille fois ma vie ? J'offense donc ton honneur, ingrat ! qui m'as vue prête à t'abandonner le mien ? Où est-il donc, cet honneur que j'offense ? Dis-le-moi, cœur rampant, ame sans délicatesse ? Ah ! que tu es méprisable, si tu n'as qu'un honneur que Julie ne connoisse pas ! Quoi ! ceux qui veulent partager leur sort, n'oseroient partager leurs biens, et celui qui fait profession d'être à moi, se tient outragé de mes dons ; et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on aime ? Depuis quand ce que le cœur donne déshonore-t-il le cœur qui l'accepte ? Mais on méprise un homme qui reçoit d'un autre ; on méprise celui dont les besoins passent la fortune. Et qui le méprise ? des ames abjectes qui mettent l'honneur dans la richesse, et pèsent les vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces basses maximes qu'un homme de bien met son honneur, et le préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus pauvre ?

Sans doute il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter ; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, et qu'un don honnête à faire est toujours honnête à recevoir ; or sûrement mon cœur ne me reproche pas celui-ci, il s'en glorifie (1). Je ne sache rien de plus méprisable qu'un homme dont on achète le cœur et les soins, si ce n'est la femme qui les paie ; mais entre deux cœurs unis, la communauté des biens est une justice et un devoir, et si je me trouve encore en arrière de ce qui me reste de plus qu'à vous, j'accepte sans scrupule ce que je réserve, et je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! si les dons de l'amour sont à charge, quel cœur jamais peut être reconnoissant !

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres ?

Je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoie contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois, et qu'il ne tiendroit qu'à moi de la doubler encore. Mon père me donne pour mon entretien une

(1) Elle a raison. Sur le motif secret d'un voyage, on voit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé. C'est grand dommage que cet emploi n'ait pas fait un meilleur profit.

pension ; modique à la vérité, mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher, tant ma mère est attentive à pourvoir à tout, sans compter que ma broderie et ma dentelle suffisent pour m'entretenir de l'un et de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche; les soucis d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains soins auxquels j'employois mon superflu; c'est une raison de plus d'en disposer comme je fais: il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes cause, et que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

Venons à l'essentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela est, je n'ai plus rien à dire, et je conviens avec vous qu'il ne vous est pas permis d'aliéner un pareil soin. Si donc vous pouvez me prouver cela, faites-le clairement, incontestablement, et sans vaine subtilité; car vous savez que je hais les sophismes. Alors vous pouvez me rendre la bourse, je la reprends sans me plaindre, et il n'en sera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens pointilleux, ni le faux point d'honneur, si vous me renvoyez encore une fois la boîte sans justification, ou que votre justification soit mauvaise, il faudra ne plus nous voir. Adieu, pensez-y.

LETTRE XVIII.

A JULIE.

J'AI reçu vos dons, je suis parti sans vous voir, me voici bien loin de vous. Êtes-vous contente de vos tyrannies, et vous ai-je assez obéi?

Je ne puis vous parler de mon voyage; à peine sais-je comment il s'est fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues; chaque pas qui m'éloignoit de vous séparoit mon corps de mon ame, et me donnoit un sentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet! Je n'ai rien vu que vous, et ne puis vous peindre que Julie. Les puissantes émotions que je viens d'éprouver coup sur coup m'ont jeté dans des distractions continuelles; je me sentois toujours où je n'étois point: à peine avois-je assez d'esprit pour suivre et demander mon chemin, et je suis arrivé à Sion sans être parti de Vevay.

C'est ainsi que j'ai trouvé le secret d'éluder votre rigueur, et de vous voir sans vous désobéir. Oui, cruelle! quoique vous ayez su faire, vous n'avez pu me séparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que

la moindre partie de moi-même; tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous sans cesse. Il erre impunément sur vos yeux, sur vos lèvres, sur votre sein, sur tous vos charmes; il pénètre par-tout comme une vapeur subtile, et je suis plus heureux en dépit de vous, que je le fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques personnes à voir, quelques affaires à traiter; voilà ce qui me désole. Je ne suis point à plaindre dans la solitude où je puis m'occuper de vous, et me transporter aux lieux où vous êtes. La vie active qui me rappelle à moi tout entier m'est seule insupportable. Je vais faire mal et vite, pour être promptement libre, et pouvoir m'égarer à mon aise dans les lieux sauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir et vivre seul au monde, quand on n'y peut vivre avec vous.



LETTRE XIX.

A JULIE.

RIEN ne m'arrête plus ici que vos ordres; cinq jours que j'y ai passés ont suffi, et au-delà, pour mes affaires; si toutefois on peut

appeler des affaires celles où le cœur n'a point de part. Enfin, vous n'avez plus de prétexte, et ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du sort de ma première lettre; elle fut écrite et mise à la poste en arrivant; l'adresse en est fidellement copiée sur celle que vous m'envoyâtes: je vous ai envoyé la mienne avec le même soin, et si vous m'aviez fait exactement réponse, elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponse pourtant ne vient point, et il n'y a nulle cause possible et funeste de son retard que mon esprit troublé ne se figure. O ma Julie! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde? Je frémis de songer qu'il n'y a pour moi qu'un seul moyen d'être heureux, et des millions d'être misérable. (1) Julie, m'auriez-vous oublié? Ah! c'est la plus affreuse

(1) On me dira que c'est le devoir d'un éditeur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les éditeurs qni font cas de cette correction; oui bien pour les livres dont on peut corriger le style sans le refondre et le gâter; oui bien quand on est assez sûr de sa plume pour ne pas substituer ses propres fautes à celles de l'auteur. Et avec tout cela, qu'aura-t-on gagné à faire parler un Suisse comme un académicien?

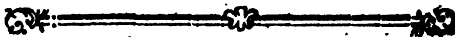
de mes craintes ! Je puis préparer ma constance aux autres malheurs, mais toutes les forces de mon ame défaillent au seul soupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes alarmes ; et ne saurois les calmer. Le sentiment de mes maux s'aigrit sans cesse loin de vous, et comme si je n'en avois pas assez pour m'abattre, je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ subit, l'agitation du voyage donnoient le change à mes ennuis ; ils se raniment dans la tranquille solitude. Hélas ! Je combattois ; un fer mortel a percé mon sein, et la douleur ne s'en fait sentir que long-temps après la blessure.

Cent fois, en lisant des romans, j'ai ri des froides plaintes des amans sur l'absence. Ah ! je ne savois pas alors à quel point la vôtre un jour me seroit insupportable ! je sens aujourd'hui combien une ame paisible est peu propre à juger des passions, et combien il est insensé de rire des sentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ? Je ne sais quelle idée consolante et douce tempère en moi l'amertume de votre éloignement, en songeant qu'il s'est fait par votre ordre. Les maux qui me viennent de vous me sont moins

cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune; s'ils servent à vous contenter, je ne voudrois pas ne les point sentir; ils sont les garans de leur dédommagement, et je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver, je n'en murmure plus; il est juste que vous sachiez si je suis constant, patient, docile, digne en un mot des biens que vous me réservez. Dieu! si c'étoit-là votre idée, je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah! non, pour nourrir dans mon cœur une si douce attente, inventez, s'il se peut, des maux mieux proportionnés à leur prix.



LETTRE XX.

DE JULIE.

Je reçois à-la-fois vos deux lettres, et je vois par l'inquiétude que vous marquez dans la seconde, sur le sort de l'autre, que quand l'imagination prend les devans, la raison ne se hâte pas comme elle; et souvent la laisse aller seule. Pensâtes-vous, en arrivant à Sion, qu'un courrier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre, que cette lettre me se-

roit remise en arrivant ici, et que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse? Il n'en va pas ainsi, mon bel ami. Vos deux lettres me sont parvenues à-la-fois, parce que le courrier, qui ne passe qu'une fois la semaine (1) n'est parti qu'avec la seconde. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret, et le courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi tout bien calculé, il nous faut huit jours, quand celui du courrier est bien choisi, pour recevoir réponse l'un de l'autre; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité. Tandis que vous déclamez contre la fortune et ma négligence, vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut assurer notre correspondance, et prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines, mon bon ami, ah! respectez et partagez plutôt le plaisir que j'éprouve après huit mois d'absence, de revoir le meilleur des pères! Il arriva jeudi au soir, et je n'ai songé qu'à lui (2) depuis cet heureux

---

(1) Il passe à présent deux fois.

(2) L'article qui précède prouve qu'elle ment.

moment. O toi ! que j'aime le mieux au monde après les auteurs de mes jours, pourquoi tes lettres, tes querelles viennent-elles contrister mon ame, et troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie ? Tu voudrois que mon cœur s'occupât de toi ſans cesse ; mais, dis-moi, le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée, à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du ſang, et que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un père ! Non, mon digne ami, n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un ſi doux ſentiment. Toi, dont l'ame est ſi tendre et ſi ſensible, ne conçois-tu point quel charme c'est de ſentir dans ces purs et ſacrés embrassemens le ſein d'un père palpiter d'aise contre celui de ſa fille ? Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puisse un moment ſe partager, et rien dérober à la nature ?

Sol che ſon figlia io mi rammento adesso.

Ne penſez pas pourtant que je vous oublie. Oublia-t-on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non, les impressions plus vives qu'on fuit quelques instans, n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point ſans chagrin que je vous ai vu partir ; ce n'est point ſans plaisir que je vous verrois de retour. Mais..... prenez patience, ainſi que moi, puisqu'il le faut, ſans

demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible, et pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

Que j'ai souffert en la recevant, cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le courrier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert, que je me nomme; je me rends importun : on me dit qu'il y a une lettre, je tressaille : je la demande agité d'une mortelle impatience : je la reçois enfin. Julie, j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avançant pour recevoir ce précieux dépôt. Je voudrois baiser mille fois ces sacrés caractères. O circonspection d'un amour craintif ! Je n'ose porter la lettre à ma bouche, ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient sous moi; mon émotion croissante me laisse à peine appercevoir mon chemin; j'ouvre la lettre au premier détour; je la parcours, je la dévore, et à peine suis-je à ces lignes où tu peins si

bien les plaisirs de ton cœur, en embrassant ce respectable père, que je fonds en larmes : on me regarde, j'entre dans une allée pour échapper aux spectateurs : là, je partage ton attendrissement ; j'embrasse avec transport cet heureux père que je connois à peine, et la voix de la nature me rappelant au mien, je donne de nouveaux pleurs à sa mémoire honorée.

Et que voulez-vous apprendre, incomparable fille, dans mon vain et triste savoir ? Ah ! c'est de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon, d'honnête dans une ame humaine ; et sur-tout ce divin accord de la vertu, de l'amour et de la nature, qui ne se trouva jamais qu'en vous ! Non, il n'y a point d'affection saine qui n'ait sa place dans votre cœur, qui ne s'y distingue par la sensibilité qui vous est propre ; et pour savoir moi-même régler le mien, comme j'ai soumis toutes mes actions à vos volontés, je vois bien qu'il faut soumettre encore tous mes sentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien, daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang et de la fortune, l'honneur et l'amour doivent en cela suppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chérissez et qui vous adorent ; les soins d'une tendre mère,

d'un père dont vous êtes l'unique espoir; l'amitié d'une cousine qui semble ne respirer que pour vous; toute une famille dont vous faites l'ornement; une ville entière, fière de vous avoir vu naître, tout occupe et partage votre sensibilité, et ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang et de l'amitié. Mais moi, Julie, hélas! errant, sans famille, et presque sans patrie, je n'ai que vous sur la terre, et l'amour seul me tient lieu de tout. Ne soyez donc pas surprise si, bien que votre ame soit la plus sensible, la mienne sait le mieux aimer, et si, vous cédant en tant de choses, j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrètes plaintes. Non, je respecterai vos plaisirs, et pour eux-mêmes qui sont si purs, et pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle; je les partagerai de loin, et ne pouvant être heureux de ma propre félicité, je le serai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous, je les respecte; et que me serviroit de les connoître, si quand je devrois les désapprouver, il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent? M'en coûtera-t-il plus de garder le silence qu'il ne m'en

coûta de vous quitter? Souvenez-vous toujours, ô Julie, que votre ame a deux corps à gouverner, et que celui qu'elle anime par son choix lui sera toujours le plus fidelle.

Nodo piu forte,
Fabricato da noi, non dalla sorte.

Je me tais donc, et jusqu'à ce qu'il vous plaise de terminer mon exil, je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais, tandis qu'elles sont encore praticables. Je m'aperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes, et qu'il ne lui manque pour être admiré que des spectateurs qui le sachent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques observations dignes de vous plaire. Pour amuser une jolie femme, il faudroit peindre un peuple aimable et galant. Mais toi, ma Julie, ah! je le sais bien: le tableau d'un peuple heureux et simple est celui qu'il faut à ton coeur.



LETTRE XXII.

DE JULIE.

ENFIN le premier pas est franchi, et il a été question de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine, mon père en a

aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes, je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc, mon bon ami, dans mon voisinage. Il n'est pas temps encore de rentrer à Vevay; mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude, et que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre station. Tâchez seulement qu'on ne sache point ici où vous êtes, et soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent, et plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu, mon ami : je ne puis m'entretenir plus long-temps avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout; mon père a amené un étranger respectable, son ancien ami, et qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir! Il repart demain, et nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste, tous les amusemens qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu de rechef.

LETTRE XXIII.

A JULIE.

A Peine ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'observation ; mais outre que la neige me chasse, j'ai voulu revenir au-devant du courrier qui m'apporte, je l'espère, une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive, je commence par vous écrire celle-ci, après laquelle j'en écrirai, s'il est nécessaire, une seconde pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage et de mes remarques ; j'en ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. Je me contenterai de vous parler de la situation de mon ame : il est juste de vous rendre compte de l'usage qu'on fait de votre bien. J'étois parti triste de mes peines, et consolé de votre joie, ce qui me tenoit dans un certain état de langueur qui n'est pas sans charmes pour un cœur sensible. Je gravissois lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour

être ~~mon guide~~, et dans lequel, ~~durant~~ toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, et j'en étois toujours détourné par quelque ſpectacle inattendu. Tantôt d'immenſes rochers pendoient en ruine au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'osoient ſonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois en ſortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout-à-coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature ſauvage et de la nature cultivée montroit par-tout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres ſecs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits ſur de rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas ſeulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étrangers ſi bizarrement contrastés ; la nature ſembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu, ſous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au

midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver : elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant ; tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formoit l'accord inconnu par-tout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres, et tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin et le soir : vous aurez quelque idée des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois et bien plus puissamment que celle des plaines ; qui ne se voit qu'obliquement en fuyant et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives les êtres les plus insensibles, et je méprisois la philosophie de ne pouvoir pas même autant sur l'ame qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit, et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui

ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur des montagnes les moins élevées, et parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignois un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi, image trop vaine de l'ame du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si long-temps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légéreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les

ſentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les passions qui ſont d'ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil ſéjour prolongé, et je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire et bienfaisant des montagnes, ne ſoient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Qui non palazzi' non teatro o loggia,
Ma' en lor vece un' abete, un faggio, un pino
Trà l' erba verde e' l bel monte vicino
Levan di terra al ciel nostr' intelletto. (1)

Supposez les impressions réunies de ce que

---

(1) Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres, les chênes, les noirs sapins, les hêtres s'élancent de l'herbe verte au sommet des monts, et semblent élever au Ciel, avec leurs têtes, les yeux et l'esprit des mortels.

je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature, et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue; les distances paroissant moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile, l'horizon présente aux yeux plus d'objets qu'il semble n'en pouvoir contenir : enfin ce spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'ame, et de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que

par le goût des plaisirs; mais ce que je n'ai pu vous peindre, et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, et leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne et qui ne marchois qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix, et celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand, après en avoir usé chez mon hôte à-peu-près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition; et il en a par-tout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (1): En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant? Cepen-

(1) Écu du pays.

dant l'argent est fort rare dans le haut Valais ; mais c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au dehors, sans consommation du luxe au dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers, et j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres ; mais ici où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hos-

pitalité n'est pas coûteuſe, et peu de gens s'aviſent d'en profiter. Ah! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner, ni pour briller? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque choſe pour ſe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur acceuil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne, ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maiſon comme ſi je n'y eusse pas été, et il ne tenoit qu'à moi d'y être comme ſi j'y eusse été ſeul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la préſence d'un maître, dont on dépend au moins en cela. Si je ne diſois rien, ils ſupposoient que je voulois vivre à leur manière; je n'avois qu'à dire un mot, pour vivre à la mienne, ſans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le ſeul compliment qu'ils me firent après avoir ſu que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faiſois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute ſur la ſincérité

de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entr'eux avec la même simplicité; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères, les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table; mais quand j'y étois une fois il y falloit rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme et un Suisse n'aimât pas à boire? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres, et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des ames doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage,

ter à fâcher de si bonnes gens? Je m'enivrois donc par reconnoissance, et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

Un autre usage qui ne me gênoit guère moins, c'étoit de voir, même chez des magistrats, la femme et les filles de la maison debout derrière ma chaise, servir à table comme des domestiques. La galanterie françoise se feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité, qu'avec la figure des Valaisanes, des servantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire; elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir sont difficiles en beauté.

Pour moi qui respecte encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie, je recevois leur service en silence avec autant de gravité que D. Quichotte chez la duchesse. J'opposois quelquefois en souriant, les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot faisoit rougir, et ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge, qui n'a dans sa blancheur éblouissante qu'un des avantages du modèle que j'osois lui comparer; modèle unique et voilé, dont les contours furtivement

observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau ſein du monde ſervit de moule.

Ne ſoyez pas ſurprise de me trouver ſi ſavant ſur les mystères que vous cachez ſi bien : je le ſuis en dépit de vous, un ſens en peut quelquefois instruire un autre ; malgré la plus jalouse vigilance, il échape à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices, par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément ſous les fleurs d'un bouquet ; il erre ſous la chenille et la gaze, et fait ſentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oseroit éprouver.

Parte appar delle mamme acerbe e crude,
Parte altrui ne ricopre invida vesta,
Invida, ma s'agli ochi il varco chiude,
L'amoroso pensier già non aresta. (1)

Je remarquai aussi grand un défaut dans l'habillement des Valaisanes ; c'est d'avoir des corps de robe ſi élevés par derrière qu'elles en paroissent bossues ; cela fait un effet ſingulier avec leurs petites coiffures noires, et le reste

---

(1) Son acerbe et dure mamelle se laisse entrevoir ; un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie ; l'amoureux desir, plus perçant que l'œil, pénètre à travers tous les obstacles. TASSE.

de leur ajustement, qui ne manque au ſurplus ni de ſimplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaisane, et j'espère qu'il vous ira bien : il a été pris ſur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux ſi peu connus et ſi dignes d'être admirés, que faisiez-vous, cependant, ma Julie? Étiez-vous oubliée de votre ami? Julie oubliée! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi-même, et que pourrois-je être un moment ſeul, moi qui ne ſuis plus rien que par vous? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel instinct je place en divers lieux notre existence commune, ſelon l'état de mon ame. Quand je ſuis triste, elle ſe réfugie auprès de la vôtre, et cherche des consolations aux lieux où vous êtes : c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir, je n'en ſaurois jouir ſeul; et pour le partager avec vous, je vous appelle alors où je ſuis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course, où la diversité des objets me rappelant ſans cesse en moi-même, je vous conduisois partout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue ſans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrois vous prêtoient leur ombre, tous les gazons vous ſervoient de ſiége. Tantôt assis à vos côtés,

je vous aidois à parcourir des yeux les objets; tantôt à vos genoux, j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrois-je un pas difficile, je vous le voyois franchir avec la légéreté d'un fan qui bondit après sa mère. Falloit-il traverser un torrent, j'osois presser dans mes bras une si douce charge; je passois le torrent lentement, avec délices, et voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappeloit à vous dans ce séjour paisible, et les touchants attraits de la nature, et l'inaltérable pureté de l'air, et les mœurs simples des habitans, et leur sagesse égale et sûre, et l'aimable pudeur du sexe, et ses innoncentes grâces, et tout ce qui frappoit agréablement mes yeux et mon cœur, leur peignoit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie, disois-je avec attendrissement! que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés, heureux de notre bonheur et non du regard des hommes! Que ne puis-je ici rassembler toute mon ame en toi seule, et devenir à mon tour l'univers pour toi! Charmes adorés, vous jouiriez alors des hommages qui vous sont dus! Délices de l'amour, c'est alors que nos cœurs vous savoureroient sans cesse! Une longue et douce ivresse nous laisseroit ignorer le cours des ans; et quand enfin l'âge auroit calmé

nos

nos premiers feux, l'habitude de penser et sentir ensemble feroit succéder à leurs transports une amitié non moins tendre. Tous les sentimens honnêtes, nourris dans la jeunesse avec ceux de l'amour, en rempliroient un jour le vuide immense; nous pratiquerions, au sein de cet heureux peuple, et à son exemple, tous les devoirs de l'humanité sans cesse nous nous unirions pour bien faire; et nous ne mourrions point sans avoir vécu.

La poste arrive, il faut finir ma lettre, et courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jusqu'à ce moment! Hélas! j'étois heureux dans mes chimères: mon bonheur fuit avec elles; que vais-je être en réalité?



LETTRE XXIV,

A JULIE.

Je réponds sur-le-champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement, et n'ai, Dieu merci, nul besoin d'y réfléchir. Voici, ma Julie, quel est mon sentiment sur ce point.

Je distingue dans ce qu'on appelle honneur, celui qui se tire de l'opinion publique, et celui qui dérive de l'estime de soi-même. Le premier consiste en vains préjugés plus mobi-

les qu'une onde agitée, le second a sa base dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du monde peut être avantageux à la fortune: mais il ne pénètre point dans l'ame, et n'influe en rien sur le vrai bonheur. L'honneur véritable au contraire en forme l'essence, parce qu'on ne trouve qu'en lui ce sentiment permanent de satisfaction intérieure, qui seul peut rendre heureux un être pensant. Appliquons, ma Julie, ces principes à votre question; elle sera bientot résolue.

Que je m'érige en maître de philosophie, et prenne comme ce fou de la fable, de l'argent pour enseigner la sagesse, cet emploi paroîtra bas aux yeux du monde, & j'avoue qu'il a quelque chose de ridicule en soi; cependant comme aucun homme ne peut tirer sa subsistance absolument de lui-même, & qu'on ne sauroit l'en tirer de plus près que par son travail, nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés: nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion insensée; vous ne m'en estimerez pas moins, et je n'en serai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici, ma Julie, nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude, et regardons en nous-mêmes? Que serai-je réellement à votre père, en recevant de lui

le salaire des leçons que je vous aurai données, et lui vendant une partie de mon temps, c'est-à-dire de ma personne? Un mercenaire, un homme à ses gages, une espèce de valet, et il aura de ma part pour garant de sa confiance, et pour sureté de ce qui lui appartient, ma foi tacite, comme celle du dernier de ses gens.

Or, quel bien plus précieux peut avoir un père que sa fille unique, fût-ce même une autre que Julie? Que fera donc celui qui lui vend ses services? fera-t-il taire ses sentimens pour elle? Ah! tu sais si cela se peut! Ou bien se livrant sans scrupule au penchant de son cœur, offensera-t-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité? Alors je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (1).

(1) Malheureux jeune homme! qui ne vois pas qu'en se laissant payer en reconnoissance ce qu'il refuse de recevoir en argent, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire, il corrompt; au lieu de nourrir, il empoisonne: il se fait remercier par une mère abusée d'avoir perdu son enfant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu; mais sa passion l'égare, et si sa grande jeunesse ne l'excusoit pas, avec ses beaux discours, il ne seroit qu'un scélérat. Les deux amans sont à plaindre; la mère seule est inexcusable.

un traître, un séducteur domestique que les lois condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle sait m'entendre: ce n'est pas la mort que je crains, mais la honte d'en être digne, et le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse et d'Abeilard tombèrent entre vos mains, vous savez ce que je vous dis de cette lecture et de la conduite du théologien. J'ai toujours plaint Héloïse; elle avoit un cœur fait pour aimer: mais Abeilard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de son sort, et connoissant aussi peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé, faudra-t-il que je l'imite? malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer. Celui qu'aveugle sa passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle, et perd le goût des sentimens auxquels il a sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme, quand l'honnêteté l'abandonne: pour en sentir tout le prix, il faut que le cœur s'y complaise, et qu'il nous élève en élevant l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection, vous ôtez l'enthousiasme; ôtez l'estime, et l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de

s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi bientôt ils se mépriseront mutuellement, et l'amour ne sera plus pour eux qu'un honteux commerce ; ils auront perdu l'honneur, et n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en est pas ainsi, ma Julie, entre deux amans de même âge, tous deux épris du même feu, qu'un mutuel attachement unit, qu'aucun lien particulier ne gêne, qui jouissent tous deux de leur première liberté, et dont aucun droit ne proscrit l'engagement réciproque. Les lois les plus sévères ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leur amour ; la seule punition de s'être aimés est l'obligation de s'aimer à jamais ; et s'il est quelques malheureux climats au monde où l'homme barbare brise ses innocentes chaînes, il en est puni, sans doute, par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raisons, sage et vertueuse Julie ; elles ne sont qu'un froid commentaire de celles que vous m'exposâtes avec tant d'énergie et de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en est assez pour vous montrer combien je m'en suis pénétré. Vous vous souvenez que je n'insistai point sur mon refus, et que malgré la répugnance que le préjugé m'a laissée, j'acceptai vos dons en silence, ne

trouvant point en effet dans le véritable honneur de solide raison pour les refuser. Mais ici le devoir, la raison, l'amour même, tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choisir entre l'honneur et vous, mon cœur est prêt à vous perdre : il vous aime trop, ô Julie ! pour vous conserver à ce prix.



LEETRE XXV.

DE JULIE.

LA relation de votre voyage est charmante, mon bon ami; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite, quand même je ne le connoîtrois pas. J'ai pourtant à vous tancer sur un passage dont vous vous doutez bien, quoique je n'aie pu m'empêcher de rire de la ruse avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri du Tasse, comme derrière un rempart. Eh ! comment ne sentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à sa maîtresse ? L'amour si craintif, si scrupuleux, n'exige-t-il pas plus d'égard que la bienséance ? Pouviez-vous ignorer que ce style n'est pas de mon goût, et cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop

peut-être ſur un ſujet qu'il ne falloit point relever. Je ſuis d'ailleurs trop occupée de votre ſeconde lettre pour répondre en détail à la première. Ainsi, mon ami, laissons le Valais pour une autre fois; et bornons-nous maintenant à nos affaires, nous ſerons assez occupés.

Je ſavois le parti que vous prendriez. Nous nous connoissons trop bien pour en être encore à ces élémens. Si jamais la vertu nous abandonne, ce ne ſera pas, croyez-moi, dans les occasions qui demandent du courage & des ſacrifices (1). Le premier mouvement aux attaques vives est de résister; et nous vaincrons, je l'espère, tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'est au milieu du ſommeil, c'est dans le ſein d'un doux repos qu'il faut ſe défier des ſurprises : mais c'est ſur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, et l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée. Voilà, mon ami, la dure espèce de combat que nous aurons désormais à ſoutenir : ce ne ſont point des actions héroïques que le devoir nous demande, mais une résistance plus héroïque encore à des peines ſans relâche.

(1) On verra bientôt que la prédiction ne ſauroit plus mal quadrer avec l'événement.

Je l'avois trop prévu ; le temps du bonheur est passé comme un éclair : celui des disgraces commence, sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme et me décourage ; une langueur mortelle s'empare de mon ame ; sans sujet bien précis de pleurer, des pleurs involontaires s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables, mais je cultivois l'espérance, et la vois flétrir tous les jours. Que sert, hélas ! d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens, mon ami : le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi, je le sens ; c'est ce qui m'effraie le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble, et ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe et tu ne viens point. Tous les objets que j'apperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! si tu savois quel pire tourment c'est de rester quand on se sépare, combien tu préférerois ton état au mien !

Encore si j'osois gémir ! si j'osois parler de mes peines, je me sentirois soulager des maux dont je pourrois me plaindre ! Mais hors quelques soupirs exhalés en secret dans le sein de ma cousine, il faut étouffer tous

les autres ; il faut contenir mes larmes : il faut sourire quand je me meurs.

Sentirsi, oh Dei, morir,
E non poter mai dir:
Morir mi sento! (1)

Le pis est que tous ces maux aggravent sans cesse mon plus grand mal, et que plus ton souvenir me désole, plus j'aime à me le rappeler. Dis-moi, mon ami, mon doux ami! sens-tu combien un cœur languissant est tendre, et combien la tristesse fait fermenter l'amour?

Je voulois vous parler de mille choses ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de savoir positivement où vous êtes, il ne m'est pas possible de continuer cette lettre dans l'état où je me trouve en l'écrivant. Adieu, mon ami, je quitte la plume ; mais croyez que je ne vous quitte pas.



BILLET.

J'ÉCRIS, par un batelier que je ne connois point, ce billet à l'adresse ordinaire, pour donner avis que j'ai choisi mon asile à

(1) O Dieux! se sentir mourir, et n'oser dire : Je me sens mourir!

METAST.

Meillerie ; ſur la rive opposée, afin de jouir au moins de la vue du lieu dont je n'oſe approcher.



LETTRE XXVI.

A JULIE.

Que mon état est changé dans peu de jours ! Que d'amertumes ſe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de triſtes réflexions maſſiègent ! Que de traverſes mes craintes me font prévoir ! O Julie, que c'eſt un fatal préſent du Ciel qu'une ame ſenſible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur ſur la terre. Vil jouet de l'air et des ſaiſons, le ſoleil ou les brouillards, l'air couvert ou ſerein régleront ſa deſtinée ; et il ſera content ou triste au gré des vents. Victime des préjugés, il trouvera dans d'abſurdes maximes un obſtacle invincible aux juſtes vœux de ſon cœur. Les hommes le puniront d'avoir des ſentimens droits de chaque choſe, et d'en juger par ce qui eſt véritable, plutôt que par ce qui eſt de convention. Seul il ſuffiroit pour faire ſa propre miſère, en ſe livrant indiſcrétement aux attraits divins de l'honnête et du bon,

tandis que les pesantes chaînes de la nécessité l'attachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme ; son cœur et sa raison seront incessamment en guerre, et des désirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations.

Telle est la situation cruelle où me plonge le sort qui m'accable, et mes sentimens qui m'élèvent, et ton père qui me méprise, et et toi qui fais le charme et le tourment de ma vie. Sans toi, beauté fatale, je n'aurois jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon ame, et de bassesse dans ma fortune : j'aurois vécu tranquille, et serois mort content, sans daigner remarquer quel rang j'avois occupé sur la terre ; mais t'avoir vue, et ne pouvoir te posséder; t'adorer et n'être qu'un homme, être aimé et ne pouvoir être heureux, habiter les mêmes lieux, et ne pouvoir vivre ensemble ! O Julie, à qui je ne puis renoncer ! O destinée que je ne puis vaincre ! quels combats affreux vous excitez en moi, sans pouvoir jamais surmonter mes désirs ni mon impuissance !

Quel effet bizarre et inconcevable ! Depuis que je suis rapproché de vous, je ne roule dans mon esprit que des pensées funestes. Peut-être le séjour où je suis contribue-t-il à cette mélancolie ? Il est triste et horrible ; il

en est plus conforme à l'état de mon ame; et je n'en habiterois pas si patiemment un plus agréable. Une file de rochers stériles borde la côte et environne mon habitation, que l'hiver rend encore plus affreuse. Ah! je le sens, ma Julie, s'il falloit renoncer à vous, il n'y auroit plus pour moi d'autre séjour n'y d'autre saison.

Dans les violens transports qui m'agitent, je ne saurois demeurer en place; je cours, je monte avec ardeur, je m'élance sur les rochers; je parcours à grands pas tous les environs, & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui règne au-dedans de moi. On n'aperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés, le séchard (1) et la froide bise entassent la neige et les glaces, et toute la nature est morte à mes yeux comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte, j'ai trouvé dans un abri solitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce séjour chéri. Le premier jour je fis mille efforts pour y discerner votre demeure: mais l'extrême éloi-

(1) Vent du Nord-Est.

gnement

gnement les rendit vains, et je m'aperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le curé emprunter un télescope avec lequel je vis ou crus voir votre maison, & depuis ce temps je passe les jours entiers dans cet asile à contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la saison je m'y rends dès le matin, et n'en reviens qu'à la nuit : des feuilles et quelques bois secs que j'allume, servent avec mes courses à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage, que j'y porte même de l'encre et du papier, et j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est-là, ma Julie, que ton malheureux amant achève de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est de-là qu'à travers les airs et les murs, il ose en secret pénétrer jusque dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore, tes regards tendres raniment son cœur mourant; il entend le son de ta douce voix; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le bosquet. Vain fantôme d'une ame agitée qui s'égare dans ses desirs! Bientôt forcé de rentrer en moi-même, je te contemple au moins dans le détail de ton

innocente vie ; je suis de loin les diverses occupations de ta journée, et je me les représente dans les temps et les lieux où j'en fus quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des soins qui te rendent plus estimable, et mon cœur s'attendrit avec délices sur l'inépuisable bonté du tien. Maintenant, me dis-je au matin, elle sort d'un paisible sommeil, son teint a la fraîcheur de la rose, son ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne sera point perdu pour la vertu. Elle passe à présent chez sa mère ; les tendres affections de son cœur s'épanchent avec les auteurs de ses jours ; elle les soulage dans le détail des soins de la maison, elle fait peut-être la paix d'un domestique imprudent, elle lui fait peut-être une exhortation secrète, elle demande peut-être une grâce pour un autre. Dans un autre temps elle s'occupe sans ennui des travaux de son sexe, elle orne son ame de connoissances utiles ; elle ajoute à son goût exquis les agrémens des beaux arts, et ceux de la danse à sa légéreté naturelle. Tantôt je vois une élégante et simple parure orner des charmes qui n'en ont pas besoin ; ici je la vois consulter un pasteur vénérable sur la peine ignorée d'une famille indigente ; là, secourir ou consoler la triste veuve et

l'orphelin délaissés. Tantôt elle charme une honnête société par ses discours sensés et modestes ; tantôt en riant avec ses compagnes, elle ramène une jeunesse folâtre au ton de la sagesse et des bonnes mœurs ; quelques momens, ah ! pardonne, j'ose te voir même t'occuper de moi ; je vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres ; je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adressent les lignes que tu traces ; je vois que c'est de lui que tu parles à ta cousine avec une si tendre émotion. O Julie ! O Julie ! et nous ne serions pas unis ? et nos jours ne couleroient pas ensemble, et nous pourrions être séparés pour toujours ? Non, que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit. En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur, la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissemens et des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout, hors de renoncer à toi, et il n'y a rien, non, rien, que je ne fasse pour te posséder ou mourir.

J'en étois ici de ma lettre, et je n'attendois qu'une occasion sûre pour vous l'envoyer, quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la tristesse qu'elle res-

pire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me disiez de l'accord de nos ames dans des lieux éloignés ! Votre affliction, je l'avoue, est plus patiente, la mienne est plus emportée; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent, et il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs. Que dis-je des pertes ! Eh, qui pourroit les supporter? Non, connoissez-le, enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre; c'est la première loi qu'il faut écouter; c'est le premier soin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois, j'en gémis, tu t'égares dans tes vains projets; tu veux forcer des barrières insurmontables, et négliges les seuls moyens possibles; l'enthousiasme de l'honnêteté t'ôte la raison, et ta vertu n'est plus qu'un délire.

Ah ! si tu pouvois rester toujours jeune et brillante comme à présent, je ne demanderois au Ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asile, à t'adorer parmi ces rochers. Mais, hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais ne s'arrête; il vole et le temps fuit, l'occasion s'échappe;

ta beauté, ta beauté même aura ſon terme, elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe ſans avoir été cueillie; et moi cependant je gémis, je ſouffre, ma jeuneſſe s'uſe dans les larmes, et ſe flétrit dans la douleur. Penſe, penſe, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaiſir. Penſe qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en ſera de même de celles qui nous reſtent, ſi nous les laiſſons échapper encore. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne ſerons plus; tu regardes un avenir éloigné, et tu ne vois pas que nous nous conſumons ſans ceſſe, et que nos ames épuiſées d'amour et de peines ſe fondent et coulent comme l'eau. Reviens, il en eſt temps encore, reviens, ma Julie, de cette erreur funeſte. Laiſſe-là tes projets et ſois heureuſe. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami, réunir les deux moitiés de notre être: viens à la face du Ciel, guide de notre fuite et témoin de nos ſermens, jurer de vivre et mourir l'un à l'autre. Ce n'eſt pas toi, je le ſais, qu'il faut raſſurer contre la crainte de l'indigence. Soyons heureux et pauvres; ah, quels tréſors nous aurons acquis! Mais ne faiſons point cet affront à l'humanité, de croire qu'il ne reſtera pas ſur la terre entière un aſile à deux amans infortunés. J'ai des bras,

je suis robuste, le pain gagné par mon travail te paroîtra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être insipide? Ah! tendre et chère amante, dussions-nous n'être heureux qu'un seul jour, veux-tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur?

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ô Julie! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate, dernier refuge de tant d'amans malheureux. Celui-ci lui ressemble à bien des égards. La roche est escarpée, l'eau est profonde, et je suis au désespoir.



LETTRE XXVII.

DE CLAIRE.

MA douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs et les miens sont au comble. L'aimable Julie est à l'extrémité, et n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa santé. La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son père y porta de nouvelles attaques: d'autres chagrins plus récens ont accru ses agitations, et votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si

vivement émue, qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats, elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse, et lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant, et parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée. On éloigne son père autant qu'il est possible; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons; elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas de retour, et je vois que le danger de sa fille effaçant pour le moment toute autre considération, elle ne seroit pas fâchée de vous voir ici.

Venez donc sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre; il est à vos ordres, servez-vous-en pour votre retour, et sur-tout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre des amantes qui fût jamais.



LETTRE XXVIII.

DE JULIE A CLAIRE.

Que ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue! Quelle convalescence! Une passion plus terrible que la fièvre et le trans-

port m'entraîne à ma perte. Cruelle! tu me quittes quand j'ai le plus besoin de toi; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras-tu jamais. O si tu savois ce que l'insensé m'ose proposer!..... et de quel ton!...... m'enfuir! le suivre!..... m'enlever!..... le malheureux!..... de qui me plains-je? mon cœur, mon indigne cœur, m'en dit cent fois plus que lui..... Grand Dieu! que seroit-ce s'il savoit tout?...... il en deviendroit furieux, je serois entraînée, il faudroit partir... Je frémis....

Enfin mon père m'a donc vendue? il fait de sa fille une marchandise, une esclave; il s'acquitte à mes dépens! il paie sa vie de la mienne!...... car je le sens bien, je n'y survivrai jamais...... Père barbare et dénaturé! mérite-t-il.... Quoi, mériter! c'est le meilleur des pères; il veut unir sa fille à son ami, voilà son crime. Mais ma mère, ma tendre mère, quel mal m'a-t-elle fait?..... Ah! beaucoup, elle m'a trop aimée, elle m'a perdue.

Claire, que ferai-je? que deviendrai-je? Hantz ne vient point. Je ne sais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives.... avant que tu sois de retour..... qui sait?... fugitive, errante, déshonorée..... C'en est fait, c'en est fait, la crise est venue. Un jour, une heure, un moment peut-être...... qui est-ce qui sait éviter son sort?..... O! dans quelque

lieu que je vive et que je meure; en quelque asile obscur que je traîne ma honte et mon désespoir, Claire, souviens-toi de ton amie... Hélas! la misère et l'opprobre changent les cœurs.... Ah! si jamais le mien t'oublie, il aura beaucoup changé!



LETTRE XXIX.

DE JULIE A CLAIRE.

RESTE, ah! reste, ne reviens jamais; tu viendrois trop tard. Je ne dois plus te voir; comment soutiendrois-je ta vue?

Où étois-tu, ma douce amie, ma sauvegarde, mon ange tutélaire? tu m'as abandonnée et j'ai péri. Quoi! ce fatal voyage étoit-il si nécessaire ou si pressé? pouvois-tu me laisser à moi-même dans l'instant le plus dangereux de ma vie? Que de regrets tu t'es préparée par cette coupable négligence! ils seront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne; et une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit, misérable? Je ne puis ni parler ni me taire. Que sert le silence quand le remord crie? L'univers entier ne me repro-

che-t-il pas ma faute? ma honte n'est-elle pas écrite sur tous les objets? Si je ne verse mon cœur dans le tien, il faudra que j'étouffe. Et toi, ne te reproches-tu rien, facile et trop confiante amie? Ah! que ne me trahissois-tu? C'est ta fidélité, ton aveugle amitié, c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspira de le rappeler, ce cruel qui fait mon opprobre? ses perfides soins devoient-ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse? Qu'il fuie à jamais, le barbare! qu'un reste de pitié le touche; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis-je, hélas! il n'est point coupable, c'est moi qui seule le suis; tous mes malheurs sont mon ouvrage, et je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon ame; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non, non, jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah! sans doute, il sait mieux aimer que moi, puisqu'il sait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats et de sa victoire: les siens étinceloient du feu de ses désirs; il s'élançoit vers moi dans l'impétuosité d'un

transport aveugle ; il s'arrêtoit tout-à-coup ; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée, et jamais son amour impétueux, mais honnête, ne l'eût franchie. J'osai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports, ses soupirs oppressoient mon cœur ; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives, prêt à s'évanouir à mes pieds. Peut-être l'amour seul m'auroit épargné ; ô ma cousine ! c'est la pitié qui me perdit.

Il sembloit que ma passion funeste voulût se couvrir pour me séduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit pressée avec plus d'ardeur de le suivre. C'étoit désoler le meilleur des pères, c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je résistai ; je rejetai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis, le mystère qu'il falloit lui faire de cette impossibilité, le regret d'abuser un amant si soumis et si tendre, après avoir flatté son espoir ; tout abattoit mon courage, tout augmentoit ma foiblesse, tout aliénoit ma raison. Il falloit donner la mort aux auteurs de nos jours, à mon amant ou à moi-même. Sans savoir ce que je faisois, je choisis ma propre infortune. J'oubliai tout, et ne me souvins que de l'a-

mour. C'est ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je suis tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point ; et si je vis, c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque reste de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi, mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource ; je t'en conjure, ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre ; mais jamais je n'en eus si grand besoin. Que la pitié supplée à l'estime. Viens, ma chère, ouvrir ton ame à mes plaintes ; viens recueillir les larmes de ton amie ; garantis-moi, s'il se peut, du mépris de moi-même, et fais-moi croire que je n'ai pas tout perdu, puisque ton cœur me reste encore.



LETTRE XXX.

RÉPONSE.

FILLE infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? Mon Dieu ! tu étois si digne d'être sage ! Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation, et dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur, ou t'offrirai-je

des consolations qui se refusent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils sont, ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte et pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, et dans la tendre pitié que tu m'inspires, abuse-moi la première sur des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint, tu le sais, le malheur dont tu gémis. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée !..... il est l'effet d'une téméraire confiance.... Ah ! ce n'est plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurois trahi ton secret sans doute, si j'avois pu te sauver ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir, et, quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes, je jugeai que bientôt tu ne serois plus, ou qu'il seroit bientôt rappelé. Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre, et si près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable, puisque je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis, il fallut obéir ; si je t'avois crue si près de ta perte, on m'auroit plutôt mise en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le

moment du péril. Foible, et languissante encore, tu me parus en sureté contre une si courte absence: je ne prévis pas la dangereuse alternative où tu t'allois trouver; j'oubliai que ta propre foiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien; j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a sauvé la vie: je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi; je n'aurois pu te perdre sans un mortel désespoir, et j'aime encore mieux que tu vives et que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs, chère et douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, et ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une foiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices, et le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penses qu'à ta défaite, et tu oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à-peu-près ce qu'on appelle amour; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien, et sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fût pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions. (1) Si la faute étoit à commettre, que j'eusse la bassesse de te parler ainsi, et toi celle de m'écouter, nous serions toutes deux les dernières des créatures. A présent, ma chère, je dois te parler ainsi, et tu dois m'écouter, ou tu es perdue ; car il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de moi-même peut seule conserver ! qu'un excès de honte et l'abjection qui le suit détruiroient infailliblement, et c'est sur ce que tu croiras valoir encore, que tu vaudras en effet.

Garde-toi donc de tomber dans un abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta foiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête et du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? Combien de vertus te restent pour

(1) Ce sentiment est juste et sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

une qui s'est altérée ? en feras-tu moins douce, moins sincère, moins modeste, moins bienfaisante ? En feras-tu moins digne, en un mot, de tous nos hommages ? L'honneur, l'humanité, l'amitié, le pur amour en seront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non, chère et bonne Julie, ta Claire en te plaignant t'adore ; elle sait, elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi, tu pourrois beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus sage que toi te valût jamais !

Enfin tu me restes ; je puis me consoler de tout, hors de te perdre. Ta première lettre m'a fait frémir. Elle m'eût presque fait désirer la seconde, si je ne l'avois reçue en même temps. Vouloir délaisser son amie ! projeter de s'enfuir sans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il falloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne songe qu'à son amour..... Tiens, je t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que je suis forcée à passer loin de toi : ils se prolongent cruellement : nous sommes encore pour six jours à Lausanne, après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la consoler ou m'affliger avec elle, essuyer

ou partager ſes pleurs. Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raison que la tendre amitié. Chère cousine ; il faut gémir, nous aimer, nous taire, et, s'il ſe peut, effacer, à force de vertus, une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chaillot !



LETTRE XXXI.

A JULIE.

QUEL prodige du ciel es-tu donc, inconcevable Julie, et par quel art connu de toi ſeule peux-tu rassembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour et de volupté, le mien nage dans la tristesse ; je ſouffre et languis de douleur au ſein de la félicité ſuprême, et je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel tourment affreux de n'oser se livrer tout entier à nuls ſentimens, de les combattre incessament l'un par l'autre, et d'allier toujours l'amertume au plaisir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que misérable.

Que me ſert, hélas ! d'être heureux ? Ce ne ſont plus mes maux, mais les tiens que j'éprouve, et ils ne m'en ſont que plus ſenſibles. Tu veux en vain me cacher tes peines, je les lis mal-

gré toi dans la langueur et l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quelque ſecret à l'amour? Je vois, je vois ſous une apparente ſérénité les déplaisirs cachés qui t'assiègent, et ta tristesse voilée d'un doux ſourire n'en est que plus amère à mon cœur.

Il n'est plus temps de me rien dissimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mère; elle me quitte un moment; j'entends des gémissemens qui me percent l'ame; pouvois-je à cet effet méconnoître leur ſource? Je m'approche du lieu d'où ils ſemblent partir; j'entre dans ta chambre, je pénètre jusqu'à ton cabinet. Que devins-je en entr'ouvant la porte, quand j'aperçus celle qui devroit être ſur le trône de l'univers, assise à terre, la tête appuyée ſur un fauteuil innondé de ſes larmes? Ah! j'aurois moins ſouffert s'il l'eût été de mon ſang! De quels remords je fus à l'inſtant déchiré? Mon bonheur devint mon ſupplice; je ne ſentis plus que tes peines, et j'aurois racheté de ma vie tes pleurs et tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds, je voulois essuyer de mes lèvres ces précieuses larmes, les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour jamais: j'entends revenir ta mère; il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs

et des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié, que je suis avili de ton repentir ? Je suis donc bien méprisable, si notre union te fait mépriser de toi-même, et si le charme de mes jours est le supplice des tiens ? Sois plus juste envers toi, ma Julie : vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures loix de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagemens ? Qu'as-tu fait que les loix divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint, qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable. O mon épouse, ô ma digne et chaste compagne ! ô charme et bonheur de ma vie ! non, ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime, mais ce que tu lui voudrois ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La chaîne qui nous lie est légitime, l'infidélité seule qui la romproit seroit blamable, et c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur seroit raisonnable, quand tes regrets seroient fondés, pourquoi m'en dérobes-tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne versent-ils pas la moitié de

tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive ſentir, pas un ſentiment que je ne doive partager, et mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon ſein. Dis, froide et mystérieuse amante, tout ce que ton ame ne communique point à la mienne, n'est-il pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun entre nous ? ne te ſouvient-il plus de l'avoir dit ? Ah ! ſi tu ſavois aimer comme moi, mon bonheur te conſoleroit comme ta peine m'afflige, et tu ſentirois mes plaisirs comme je ſens ta tristesse.

Mais je le vois, tu me mépriſes comme un insensé, parce que ma raison s'égare au ſein des délices. Mes emportemens t'effraient, mon délire te fait pitié, et tu ne ſens pas que toute la force humaine ne peut ſuffire à des félicités ſans bornes. Comment veux-tu qu'une ame ſensible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle ſupporte à la fois tant d'espèces de transports ſans ſortir de ſon assiette ? Ne ſais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne résiste plus, et qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon ſens ſoit à toute épreuve ? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jeté, et ne mépriſe pas des erreurs qui ſont ton ouvrage. Je ne ſuis plus à moi, je l'avoue, mon ame

aliénée est toute en toi. J'en ſuis plus propre à ſentir tes peines, et plus digne de les partager. O Julie, ne te dérobe pas à toi-même.



LETTRE XXXII.

RÉPONSE.

Il fut un temps, mon aimable ami, où nos lettres étoient faciles et charmantes: le ſentiment qui les dictoit couloit avec une élégante ſimplicité; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris, et ſa pureté faisoit toute ſa parure. Cet heureux temps n'est plus: hélas! il ne peut revenir; et pour premier effet d'un changement ſi cruel, nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la ſource: tu veux me consoler par de vains discours: et quand tu penses m'abuser, c'est toi, mon ami, qui t'abuses. Crois-moi, crois-en le cœur tendre de ta Julie, mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour, que de l'avoir privé de ſon plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un ſonge: nos feux ont perdu cette ardeur divine qui les animoit en les épurant; nous avons recherché

le plaisir, et le bonheur a fui loin de nous. Ressouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unissoient d'autant mieux que nous nous respections davantage : où la passion tiroit de son propre excès la force de se vaincre elle-même ; où l'innocence nous consoloit de la contrainte ; où les hommages rendus à l'honneur tournoient tous au profit de l'amour. Compare un état si charmant à notre situation présente ? Que d'agitations, que d'effroi, que de mortelles alarmes, que de sentimens immodérés ont perdu leur première douceur ! Qu'est devenu ce zèle de sagesse et d'honnêteté dont l'amour animoit toutes les actions de notre vie, et qui rendoit à son tour l'amour plus délicieux ? Notre jouissance étoit paisible et durable ; nous n'avons plus que des transports ; ce bonheur insensé ressemble à des accès de fureur plus qu'à de tendres caresses. Un feu pur et sacré brûloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des sens, nous ne sommes plus que des amans vulgaires ; trop heureux si l'amour jaloux daigne présider encore à des plaisirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà mon ami, les pertes qui nous sont communes, et que je ne pleure pas moins pour toi qe pour moi. Je n'ajoute rien sur les miennes, ton cœur est fait pour les sentir. Vois ma honte, et gémis si tu sais aimer.

Ma faute est irréparable, mes pleurs ne tariront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter à de si justes douleurs ; tout mon espoir est de les rendre éternelles : le pire de mes maux seroit d'en être consolée, et c'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui nous la fait aimer.

Je connois mon sort, j'en sens l'horreur, et cependant il me reste une consolation dans mon désespoir ; elle est unique, mais elle est douce. C'est de toi que je l'attends, mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi-même, je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime, et tu ne m'en deviens que plus cher en me forçant à me haïr. L'amour, cet amour fatal qui me perd, te donne un nouveau prix ; tu t'élèves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc désormais mon unique espoir, c'est à toi de justifier, s'il se peut, ma faute ; couvre-la de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte, rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon être, à présent que je ne suis plus rien. Le seul honneur qui me reste est tout en toi, et tant que tu

ſeras digne de respect, je ne ſerai pas tout-à-fait mépriſabe.

Quelque regret que j'aie au retour de ma ſanté, je ne le ſaurois diſſimuler plus long-temps. Mon viſage démentiroit mes diſcours, et ma feinte convaleſcence ne peut plus tromper perſonne. Hâte-toi donc, avant que je ſois forcée de reprendre mes occupations ordinaires, de faire la démarche dont nous ſommes convenus. Je vois clairement que ma mère a conçu des ſoupçons, et qu'elle nous obſerve. Mon père n'en eſt pas-là, je l'avoue, ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puiſſe être amoureux de ſa fille; mais enfin, tu ſais ſes réſolutions; il te préviendra ſi tu ne le préviens, et pour avoir voulu te conſerver le même accès dans notre maiſon, tu t'en banniras tout-à-fait. Crois-moi, parle à ma mère, tandis qu'il en eſt encore temps. Feins des affaires qui t'empêchent de continuer à m'inſtruire, et renonçons à nous voir ſi ſouvent, pour nous voir au moins quelquefois: car si l'on te ferme la porte, tu ne peux plus t'y préſenter; mais ſi tu te la fermes toi-même, tes viſites ſeront en quelque ſorte à ta diſcrétion, et avec un peu d'adreſſe et de complaiſance, tu pourra les rendre plus fréquentes dans la ſuite, ſans qu'on s'en aperçoive ou qu'on le trouve mau-

vais

vais. Je te dirai ce soir les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions de nous voir, et tu conviendras que l'inséparable cousine, qui causoit autrefois tant de murmures, ne sera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

LETTRE XXXII.

DE JULIE.

AH! mon ami, le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée! Quel tourment de se voir et de se contraindre! il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? Comment contenir le geste et les yeux quand le cœur vole? Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier, quand on t'annonça chez Mde d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert; je ne savois plus ce que je faisois, et à ton arrivée je rougis si prodigieusement, que ma cousine, qui veilloit sur moi, fut con-

trainte d'avancer son visage et son éventail, comme pour me parler à l'oreille. Je tremblai que cela même ne fît un mauvais effet, et qu'on ne cherchât du mystère à cette chuchoterie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux sujets d'alarmes, et je ne sentis jamais mieux combien une conscience coupable arme contre nous de témoins qui n'y songent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure figure; tu lui paroissois embarrassé de ta contenance, inquiet de ce que tu devois faire, n'osant aller ni venir, ni m'aborder, ni t'éloigner, et promenant tes regards à la ronde pour avoir, disoit-elle, occasion de les tourner sur nous. Un peu remise de mon agitation, je crus m'appercevoir moi-même de la tienne, jusqu'à ce que la jeune Mde Bellon t'ayant adressé la parole, tu t'assis en causant avec elle, et devins plus calme à ses côtés.

Je sens, mon ami, que cette manière de vivre, qui donne tant de contrainte et si peu de plaisir, n'est pas bonne pour nous; nous nous aimons trop pour pouvoir nous gêner ainsi. Ces rendez-vous publics ne conviennent qu'à des gens qui, sans connoître l'amour, ne laissent pas d'être bien ensemble, ou qui peuvent se passer du mystère: les inquiétu-

des font trop vives de ma part, es indiscrétions trop dangereuses de la tienne, et je ne puis pas tenir une Mde Bellon toujours à mes côtés, pour faire diversion au besoin.

Reprenons, reprenons cette vie solitaire & paisible dont je t'ai tiré si mal-à-propos. C'est elle qui a fait naître et nourrir nos feux; peut-être s'affoibliroient-ils par une manière de vivre plus dissipée. Toutes les grandes passions se forment dans la solitude: on n'en a point de semblables dans le monde, où nul objet n'a le temps de faire une profonde impression, et où la multitude des goûts énerve la force des sentimens. Cet état est aussi plus convenable à ma mélancolie; elle s'entretient du même aliment que mon amour; c'est ta chère image qui soutient l'une et l'autre, et j'aime mieux te voir tendre et sensible au fond de mon cœur, que contraint et distrait dans une assemblée.

Il peut d'ailleurs venir un temps où je serois forcée à une plus grande retraite; fût-il déjà venu, ce temps désiré! La prudence et mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la nécessité. Ah, si de mes fautes pouvoit naître le moyen de les reparer! Le doux espoir d'être un jour.... mais insensiblement j'en dirois plus que je n'en veux dire

fur le projet qui m'occupe. Pardonne-moi ce mystère, mon unique ami, mon cœur n'aura jamais de fecret qui ne te fût doux à favoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci, et tout ce que je t'en puis dire à préfent, c'est que l'amour qui fit nos maux doit nous en donner le remède. Raisonne, commente, fi tu veux, dans ta tête; mais je te défends de m'interroger là-dessus.



LETTRE XXXIV.

RÉPONSE.

No, non vedrete mai
Cambiar gl' affetti miei,
Bei lumi onde imparai
A fospirar d' amor. (1)

QUE je dois l'aimer, cette jolie Mde Bellon, pour le plaifir qu'elle m'a procuré! pardonne-le moi, divine Julie, j'ofai jouir un moment de tes tendres alarmes, et ce moment fut un des plus doux de ma vie.

(1) Non, non, beaux yeux qui m'apprîtes à soupirer, jamais vous ne verrez changer mes affections.

MET A S T.

Qu'ils étoient charmans, ces regards inquiets et curieux qui se portoient sur nous à la dérobée, et se baissoient aussi-tôt pour éviter les miens! Que faisoit alors ton heureux amant? S'entretenoit-il avec Mde Belon? Ah! ma Julie, peux-tu le croire? Non, non, fille incomparable, il étoit plus dignement occupé. Avec quel charme son cœur suivoit les mouvemens du tien! Avec quelle avide impatience ses yeux dévoroient tes attraits! Ton amour, ta beauté remplissoient, ravissoient son ame; elle pouvoit suffire à peine à tant de sentimens délicieux. Mon seul regret étoit de goûter, aux dépens de celle que j'aime, des plaisirs qu'elle ne partageoit pas. Sais-je ce que durant tout ce temps me dit Mde Belon? Sais-je ce que je lui répondis? le savois-je au moment de mon entretien? A-t-elle pu le savoir elle-même, et pouvoit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser, et répondoit sans entendre?

Com' huom, che par ch' ascolti, e nulla intende. (1)

Aussi m'a-t-elle pris dans le plus parfait dédain. Elle a dit à tout le monde, à toi peut-

(1) Comme celui qui semble écouter, et qui n'entend rien.

être, que je n'ai pas le sens commun, qui pis est pas le moindre esprit, et que je suis tout aussi sot que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit, et ce qu'elle en pense! Ma Julie ne décide-t-elle pas seule de mon être et du rang que je veux avoir? Que le reste de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah! crois qu'il n'appartient ni à Mde Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, et d'éloigner un moment de toi mon cœur et mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour et à tes charmes, dis-moi, qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi? Ne te vis-je pas briller entre ces jeunes beautés, comme le soleil entre les astres qu'il éclipse? n'aperçus-je pas les cavaliers (1) se rassembler autour de ta chaise? Ne vis-je pas, au dépit de tes compagnes, l'admiration qu'ils marquoient pour toi? Ne vis-je pas leurs respects empressés, et leurs hommages et leurs galanteries? Ne te vis-je

(1) *Cavaliers*, vieux mot qui ne se dit plus. On dit *hommes*. J'ai cru devoir aux provinciaux cette importante remarque, afin d'être au moins une fois utile au public.

pas recevoir tout cela avec cet air de modestie et d'indifférence qui en impose plus que la fierté? Ne vis-je pas, quand tu te dégantois pour la collation, l'effet que ce bras découvert produisit sur es spectateurs? Ne vis-je pas le jeune étranger qui releva ton gant, vouloir baiser la main charmante qui le recevoit? N'en vis-je pas un plus téméraire, dont l'œil ardent suçoit mon sang et ma vie, t'obliger, quand tu t'en fus aperçue, d'ajouter une épingle à ton fichu? Je n'étois pas si distrait que tu penses; je vis tout cela, Julie, et n'en fus point jaloux, car je connois ton cœur. Il n'est pas, je le sais bien, de ceux qui peuvent aimer deux fois. Accuseras-tu le mien d'en être.

Reprenons-la donc cette vie solitaire que je ne quittai qu'à regret. Non, le cœur ne se nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaisirs lui rendent la privation des vrais plus amers, et il préfère sa souffrance à de vains dédommagemens. Mais, ma Julie, il en est, il en peut être de plus solides à la contrainte où nous vivons, et tu sembles les oublier! Quoi! passer quinze jours entiers si près l'un de l'autre sans se voir, ou sans se rien dire! Ah! que veux-tu qu'un cœur brûlé d'amour fasse durant tant de siècles? L'absence même seroit moins cruelle. Que sert un

excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient? Que sert de prolonger sa vie avec son supplice? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois se voir un seul instant et puis mourir . . . .

Je ne te le cache point, ma douce amie, j'aimerois à pénétrer l'aimable secret que tu me dérobes: il n'en fut jamais de plus intéressant pour nous; mais j'y fais d'inutiles efforts. Je saurai pourtant garder le silence que tu m'imposes, et contenir une indiscrète curiosité; mais en respectant un si doux mystère, que n'en puis-je au moins assurer l'éclaircissement? Qui sait, qui sait encore si tes projets ne portent point sur des chimères? Chère ame de ma vie, ah! commençons du moins par les bien réaliser. . . . .

P. S. J'oubliois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le régiment qu'il lève pour le roi de Sardaigne. J'ai été sensiblement touché de l'estime de ce brave officier; je lui ai dit, en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le service, et que ma passion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie aussi active. En cela je n'ai point fait un sacrifice à l'amour. Je pense que chacun doit sa vie et son sang à la patrie; qu'il n'est pas permis de s'aliéner à des princes auxquels on ne doit rien, moins encore de se

vendre et de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon père, que je ferais bienheureux d'imiter dans son amour pour ses devoirs et pour son pays. Il ne voulut jamais entrer au service d'aucun prince étranger: mais dans la guerre de 1712, il porta les armes avec honneur pour la patrie; il se trouva dans plusieurs combats, à l'un desquels il fut blessé; et à la bataille de Wilmerghem, il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi sous les yeux du général de Sacconex.



LETTRE XXXV.

A JULIE.

JE ne trouve pas, mon ami, que les deux mots que j'avois dits en riant sur Mde Belon, valussent une explication si sérieuse. Tant de soins à se justifier produisent quelquefois un préjugé contraire, et c'est l'attention qu'on donne aux bagatelles, qui seule en fait des objets importans. Voilà ce qui surement n'arrivera pas entre nous; car les cœurs bien occupés ne sont guère pointilleux, et les tracasseries des amans sur des riens, ont presque toujours un fondement beaucoup plus réel qu'il ne semble.

Je ne ſuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fourniſſe une occaſion de traiter entre nous de la jalouſie ; ſujet malheureuſement trop important pour moi.

Je vois, mon ami, par la trempe de nos ames, et par le tour commun de nos goûts, que l'amour ſera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreſſions profondes que nous en avons reçues, il faut qu'il éteigne ou abſorbe toutes les autres paſſions ; le moindre refroidiſſement ſeroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible, un éternel ennui ſuccéderoient à l'amour éteint, et nous ne ſaurions long-temps vivre après avoir ceſſé d'aimer. En mon particulier, tu ſens bien qu'il n'y a que le délire de la paſſion qui puiſſe me voiler l'horreur de ma ſituation préſente, et qu'il faut que j'aime avec transport, ou que je meure de douleur. Vois donc ſi je ſuis fondée à diſcuter ſérieuſement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même, il me ſemble que ſouvent affectée avec trop de vivacité je ſuis pourtant peu ſujette à l'emportement. Il faudroit que mes peines euſſent fermenté long-temps en dedans, pour que j'oſaſſe en découvrir la ſource à leur auteur ;

et comme je ſuis persuadée qu'on ne peut faire une offense ſans le vouloir, je ſupporterois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caractère doit mener loin pour peu qu'on ait du penchant à la jalousie, et j'ai bien peur de ſentir en moi ce dangereux penchant. Ce n'est pas que je ne ſache que ton cœur est fait pour le mien, et non pour un autre, mais on peut s'abuser ſoi-même, prendre un goût passager pour une passion, et faire autant de choses par fantaisie qu'on en eût peut-être fait par amour. Or ſi tu peux te croire inconstant ſans l'être, à plus forte raison puis-je t'accuser à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoisonneroit pourtant ma vie; je gémirois ſans me plaindre, et mourrois inconsolable ſans avoir cessé d'être aimée.

Prévenons, je t'en conjure, un malheur dont la ſeule idée me fait frissonner. Jure-moi donc, mon doux ami, non par l'amour, ſerment qu'on ne tient que quand il est ſuperflu, mais par ce nom ſacré de l'honneur, ſi respecté de toi, que je ne cesserai jamais d'être la confidente de ton cœur, et qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne ſois la première instruite. Ne m'allègue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre; je le crois, je l'espère; mais préviens mes folles alarmes, et donne-moi dans tes engagemens

lui, qu'il n'a pas fallu beaucoup de manége pour vous faire inviter. La fille a fait accorder son clavessin; le père a feuilleté Lamberti; moi je recorderai peut-être la leçon du bosquet de Clarens: ô docteurs en toutes facultés! vous avez par-tout quelque science de mise. M. d'Orbe qui n'est pas oublié, comme vous pouvez penser, a le mot pour entamer une savante dissertation sur le futur hommage du roi de Naples, durant laquelle nous passerons tous trois dans la chambre de la cousine. C'est-là, mon féal, qu'à genoux devant votre dame et maîtresse, vos deux mains dans les siennes, et en présence de son chancelier, vous lui jurerez foi et loyauté à toute épreuve, non pas à dire amour éternel, engagement qu'on n'est pas maître ni de tenir ni de rompre, mais vérité, sincérité, franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours soumis, mais de ne point commettre acte de félonie, et de déclarer au moins la guerre avant de secouer le joug. Ce faisant, aurez l'accolade, et serez reconnu vassal unique et loyal chevalier.

Adieu, mon bon ami; l'idée du souper de ce soir m'inspire de la gaieté. Ah! qu'elle me sera douce quand je te la verrai partager!



LETTRE XXXVI.

DE JULIE.

BAISE cette lettre et saute de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que pour ne point sauter et n'avoir rien à baiser, je ne suis pas la moins sensible. Mon père, obligé d'aller à Berne pour son procès, et de-là à Soleure pour sa pension, a proposé à ma mère d'être du voyage, et elle l'a accepté, espérant pour sa santé quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grâce de m'emmener aussi, & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois ; mais la difficulté des arrangemens de voiture a fait abandonner ce projet, et l'on travaille à me consoler de n'être pas de la partie. Il falloit feindre de la tristesse, et le faux rôle que je me vois contrainte de jouer m'en donne une si véritable, que le remords m'a presque dispensé de la feinte.

Pendant l'absence de mes parens je ne resterai point maîtresse de la maison ; mais on me dépose chez le père de la cousine, en sorte que je serai tout de bon durant ce temps inséparable de l'inséparable. De plus ma mère

a mieux aimé se passer de femme-de-chambre et me laisser Babi pour gouvernante: sorte d'argus peu dangereux, dont on ne doit ni corrompre la fidélité, ni se faire des confidens, mais qu'on écarte aisément au besoin, sur la moindre lueur de plaisir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours: mais c'est ici que la discrétion doit suppléer à la contrainte, et qu'il faut nous imposer volontairement la même réserve à laquelle nous sommes forcés dans d'autres temps. Non-seulement tu ne dois pas, quand je serai chez ma cousine, y venir plus souvent qu'auparavant, de peur de la compromettre; j'espère même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige son sexe, ni des droits sacrés de l'hospitalité, et qu'un honnête homme n'aura pas besoin qu'on l'instruise du respect dû par l'amour à l'amitié qui lui donne asile. Je connois tes vivacités, mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de sacrifice à ce qui est honnête, tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent et cet œil attristé? Pourquoi murmurer des lois que le devoir t'impose? Laisse à ta Julie le soin de les adoucir; t'es-tu jamais repenti d'avoir été

docile à ſa voix ? Près des côteaux fleuris d'où part la ſource de la Vevaise, il est un hameau ſolitaire qui ſert quelquefois de repaire aux chasseurs et ne devroit ſervir que d'asile aux amans. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, ſont épars assez loin quelques chalets, (1) qui de leurs toits de chaumes peuvent couvrir l'amour et le plaisir, amis de la ſimplicité rustique. Les fraîches et discrètes laitières ſavent garder pour autrui le ſecret dont elles ont besoin pour elles-mêmes. Les ruisseaux qui traversent les prairies ſont bordés d'arbrisseaux et de boçages délicieux. Des bois épais offrent au-delà des asiles plus déserts et plus ſombres.

Al bel ſeggio riposto, ombroso, e fosco,
Ne mai pastori appressan, ne bifolci. (1)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs ſoins inquiétans ; on n'y voit par-tout que les tendres ſoins de la mère commune. C'est-là, mon ami, qu'on n'est que ſous ſes auspices, et qu'on peut n'écouter que ſes lois. Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé ſon papa qu'il avoit

(1) Sorte de maison de bois où ſe font les fromages et diverses espèces de laitages dans la montagne.

envie d'aller faire, avec quelques amis, une chasse de deux ou trois jours dans ce canton, et d'y mener les inséparables. Ces inséparables en ont d'autres, comme tu ne sais que trop bien. L'un représentant le maître de la maison, en fera naturellement les honneurs; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie ceux d'un humble chalet, et ce chalet consacré par l'amour sera pour eux le temple de Gnide. Pour exécuter heureusement et surement ce charmant projet, il n'est question que de quelques arrangemens qui se concerteront facilement entre nous, et qui feront partie eux-mêmes des plaisirs qu'ils doivent produire. Adieu, mon ami, je te quitte brusquement de peur de surprise. Aussi bien je sens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter le chalet.

P. S. Tout bien considéré, je pense que nous pourrons sans indiscrétion nous voir presque tous les jours; savoir chez ma cousine de deux jours l'un, et l'autre à la promenade.



LETTRE XXXVII.

DE JULIE.

Ils sont partis ce matin, ce tendre père et cette mère incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie et trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassois avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat et dénaturé pétilloit d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce temps heureux où je menois incessamment sous leurs yeux une vie innocente et sage, où je n'étois bien que contre leur sein, et ne pouvois les quitter d'un seul pas sans déplaisir. Maintenant, coupable et craintive, je tremble en pensant à eux, je rougis en pensant à moi; tous mes bons sentimens se dépravent, et je me consume en vains et stériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces amères réflexions m'ont rendu toute la tristesse que leurs adieux ne m'avoient pas d'abord donnée. Une secrète angoisse étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faisoit les paquets, je suis entrée machinalement dans la chambre de ma mère, et voyant quelques

unes de ses hardes encore éparses, je les ai toutes baisées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendrissement m'a un peu soulagée, et j'ai trouvé quelque sorte de consolation à sentir que les doux mouvemens de la nature ne sont pas tout-à-fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran, tu veux en vain l'asservir tout entier, ce tendre et trop foible cœur ; malgré toi, malgré tes prestiges, il lui reste au moins des sentimens légitimes : il respecte et chérit encore des droits plus sacrés que les tiens.

Pardonne, ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires, et ne crains pas que j'étende ces réflexions aussi loin que je le devrois. Le moment de nos jours peut-être où notre amour est le plus en liberté, n'est pas, je le sais bien, celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines, ni t'en accabler ; il faut que tu les connoisses, non pour les porter, mais pour les adoucir. Dans le sein de qui les épancherois-je si je n'osois les verser dans le tien ? n'es-tu pas mon tendre consolateur ? N'est-ce pas toi qui soutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu, même après que je l'ai perdu ! Sans toi, sans cette adorable amie, dont la main compatissante essuya si souvent mes pleurs, combien de fois n'eussé-je pas

déjà succombé sous le plus mortel abattement? Mais vos tendres soins me soutiennent; je n'ose m'avilir tant que vous m'estimez encore, et je me dis avec complaisance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un et l'autre, si je n'étois digne que du mépris. Je vole dans les bras de cette chère cousine, ou plutôt de cette tendre sœur, déposer au fond de son cœur une importune tristesse. Toi, viens ce soir achever de rendre au mien la joie et la sérénité qu'il a entièrement perdues.



LETTRE XXXVIII.

A JULIE.

NON, Julie, il ne m'est pas possible de te voir chaque jour que comme je t'ai vu la veille; il faut que mon amour s'augmente et croisse incessamment avec tes charmes, et tu m'es une source inépuisable de sentimens nouveaux que je n'aurois pas même imaginé. Quelle soirée inconcevable! Que de délices inconnus tu fis éprouver à mon cœur! O mélancolie enchanteresse! O langueur d'une ame attendrie! combien vous surpassez les turbulens plaisirs, et la gaieté folâtre, et la joie emportée, et tous les transports qu'une

ardeur ſans meſure offre aux déſirs effrénés des amans ! Paiſible et pure jouiſſance, qui n'as rien d'égal dans la volupté des ſens, jamais, jamais ton pénétrant ſouvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel raviſſant ſpectacle, ou plutôt quelle extaſe, de voir deux beautés ſi touchantes s'embraſſer tendrement, le viſage de l'une ſe pencher ſur le ſein de l'autre, leurs douces larmes ſe confondre, et baigner ce ſein charmant comme la roſée du Ciel humecte un lis fraîchement éclos. J'étois jaloux d'une amitié ſi tendre : je lui trouvois je ne ſais quoi de plus intéreſſant qu'à l'amour même, et je me voulois une ſorte de mal de ne pouvoir t'offrir des conſolation auſſi chères, ſans les troubler par l'agitation de mes tranſports. Non, rien, rien ſur la terre n'eſt capable d'exciter un ſi voluptueux attendriſſement que vos mutuelles careſſes ; et le ſpectacle de deux amans eût offert à mes yeux une ſenſation moins délicieuſe.

Ah ! qu'en ce moment j'euſſe été amoureux de cette aimable couſine, ſi Julie n'eût pas exiſté. Mais non, c'étoit Julie elle-même qui répandoit ſon charme invincible ſur tout ce qui l'environnoit. Ta robe, ton ajuſtement, tes gants, ton éventail, ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes re-

gards enchantoit mon cœur, et toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête, ô ma douce amie! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôterois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire, et je crains d'en perdre enfin la raison. Laisse-moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur, laisse-moi goûter ce nouvel enthousiasme, plus sublime, plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi! tu peux te croire avilie! quoi, la passion t'ôte-t-elle aussi le sens? Moi, je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imaginerois d'une espèce plus pure, si ce feu dévorant qui pénètre ma substance ne m'unissoit à la tienne, et ne me faisoit sentir qu'elles sont la même. Non, personne au monde ne te connoît: tu ne te connois pas toi-même; mon cœur seul te connoît, te sent, sait te mettre à ta place. Ma Julie, ah! quels hommages te seroient ravis, si tu n'étois qu'adorée! Ah! si tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrois de ton prix.

Dis-moi comment il se peut qu'une passion telle que la mienne puisse augmenter? Je l'ignore, mais je l'éprouve. Quoique tu me sois présente dans tous les temps, il y a quelques jours sur-tout, que ton image plus belle que jamais me poursuit et me tourmente

avec une activité à laquelle ni lieu ni temps ne me dérobe, et je crois que tu me laissas avec elle dans ce chalet que tu quittas en finissant ta dernière lettre. Depuis qu'il est question de ce rendez-vous champêtre, je suis trois fois sorti de la ville; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés, et chaque fois la perspective d'un séjour si désiré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo si leggiadri rami,
Ne mosse'l vento mai si verdi frondi (1).

Je trouve la campagne plus riante, la verdure plus fraîche & plus vive, l'air plus pur, le ciel plus serein; le chant des oiseaux semble avoir plus de tendresse & de volupté: le murmure des eaux inspire une langueur plus amoureuse; la vigne en fleur exhale au loin de plus doux parfums; un charme secret embellit tous les objets ou facine mes sens; on diroit que la terre se pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore, et du feu qui le consume. O Julie! ô chère et précieuse moitié de mon ame, hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printemps la présence de deux amans fidelles: portons le sentiment du plaisir dans

(1) Jamais œil d'homme ne vit des bocages aussi charmans; jamais zéphyr n'agita de plus verds feuillages. PÉTRARQUE.

des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image; allons animer toute la nature, elle est morte sans les feux de l'amour. Quoi ! trois jours d'attente ! trois jours encore ! Ivre d'amour, affamé de transports, j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on seroit heureux si le ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui séparent de pareils instans.



LETTRE XXXIX.

DE JULIE.

Tu n'as pas un sentiment, mon bon ami, que mon cœur ne partage ; mais ne me parle plus de plaisirs tandis que des gens qui valent mieux que nous, souffrent gémissent, et que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre ci-jointe, et sois tranquille si tu le peux. Pour moi, qui connois l'aimable et bonne fille qui l'a écrite, je n'ai pu la lire sans des larmes de remords et de pitié. Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame, et je vois avec une amère confusion jusqu'où l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre soin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mère, je la tenois en quelque manière sous ma garde, et pour

n'avoir su me garder moi-même, je l'abandonne sans me souvenir d'elle, et l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai succombé. Je frémis en songeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut-être de mon dépôt, et que l'indigence et la séduction perdoient une fille modeste et sage, qui peut faire un jour une excellente mère de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes assez vils pour acheter de la misère un prix que le cœur seul doit payer, et recevoir d'une bouche affamée les tendres baisers de l'amour ?

Dis-moi, pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon, de ses sentimens honnêtes, de son innocente naïveté ? Ne l'es-tu pas de la rare tendresse de cet amant qui se vend lui-même pour soulager sa maîtresse ? Ne seras-tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien assorti. Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise, de qui pourroient-ils jamais en attendre ? Pour moi, j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute, à quelque prix que ce soit, et de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage. J'espère que le Ciel bénira cette entreprise, et qu'elle sera pour nous d'un bon augure. Je te propose et te conjure au

nom de notre amitié, de partir dès aujourd'hui, si tu le peux, ou tout au moins demain matin, pour Neufchâtel. Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon; n'épargne ni les supplications ni l'argent; porte avec toi la lettre de ma Fanchon; il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin, quoi qu'il nous en coûte, & de plaisir et d'argent, ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet, ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes-tu que le mien ne les ait faites avant toi? Et je persiste; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom, ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami, mon digne ami, un rendez-vous manqué peut revenir mille fois; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair, et ne sont plus; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains, songe à l'avenir que tu vas te préparer. Crois-moi, l'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous ferons de celle-ci, nous va laisser un sentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zèle ces discours

superflus ; l'en dis trop à un honnête homme, et cent fois trop à mon ami. Je sais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurcit aux maux d'autrui. Tu l'as dit mille fois toi-même, malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité.



LETTRE XL.

DE FANCHON REGARD A JULIE.

MADEMOISELLE,

PARDONNEZ une pauvre fille au désespoir, qui, ne sachant plus que devenir, ose encore avoir recours à vos bontés. Car vous ne vous lassez point de consoler les affligés, et je suis si malheureuse, qu'il n'y a que vous et le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien du chagrin de quitter l'apprentissage où vous m'aviez mise ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mère cet hiver, il a fallu revenir auprès de mon pauvre père que sa paralysie retient toujours dans son lit.

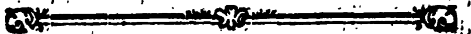
Je n'ai pas oublié le conseil que vous aviez donné à ma mère, de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît soin de la

famille. Claude Anet, que Monsieur votre père avoit ramené du service, est un brave garçon, rangé, qui fait un bon métier, et qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous, je n'osois plus vous être incommode, et c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps; il avoit mis son cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échus à Pâques, que ne sachant où prendre tant d'argent comptant, le pauvre jeune homme s'est engagé de rechef, sans m'en rien dire, dans la compagnie de Monsieur de Merveilleux, et m'a apporté l'argent de son engagement. Monsieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour sept ou huit jours, et Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour suivre la recrue: ainsi nous n'avons pas le temps ni le moyen de nous marier, et il me laisse sans aucune ressource. Si par votre crédit ou celui de Monsieur le baron, vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou six semaines, on tâcheroit pendant ce temps-là de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourser ce pauvre garçon; mais je le connois bien, il ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il est venu ce matin un monsieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grâce de le refuser. Il a dit qu'il reviendroit demain matin savoir ma dernière résolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine, et qu'il la savoit déjà. Que Dieu le conduise, il sera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien aussi recourir à la bourse des pauvres ; mais on est si méprisé, qu'il vaut mieux pâtir : et puis Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille assistée.

Excusez la liberté que je prends, ma bonne Demoiselle ; je n'ai trouvé que vous seule à qui j'ose avouer ma peine, et j'ai le cœur si serré, qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble et affectionnée servante à vous servir,

FANCHON REGARD.



LETTRE XLI.

RÉPONSE.

J'AI manqué de mémoire, et toi de confiance, ma chère enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux ; mais le mien est impardonnable : je tâcherai du moins de le réparer. Babi, qui te porte cette lettre, est chargée de pourvoir au plus pressé. Elle retour-

nera demain matin pour t'aider à congédier ce monsieur, s'il revient; l'après-dînée nous irons te voir, ma cousine et moi; car je sais que tu ne peux pas quitter ton pauvre père, et je veux connoître par moi-même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet, n'en sois point en peine: mon père est absent, mais en attendant son retour, on fera ce qu'on pourra, et tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon. Adieu, mon enfant, que le bon Dieu te console. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bourse publique; c'est ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il reste quelque chose dans celle des bonnes gens.



LETTRE XLII.

A JULIE.

Je reçois votre lettre, et je parts à l'instant; ce sera toute ma réponse. Ah! cruelle, que mon cœur en est loin, de cette odieuse vertu que vous me supposez et que je déteste! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussé-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie.



LETTRE XLIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier matin à Neufchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne, je courus l'y chercher: il étoit à la chasse; & je l'attendis jusqu'au soir. Quand je lui eus expliqué le sujet de mon voyage, et que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet, il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever en offrant de moi-même une somme assez considérable, et l'augmentant à mesure qu'il résistoit; mais n'ayant pu rien obtenir, je fus obligé de me retirer après m'être assuré de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jusqu'à ce qu'à force d'argent, ou d'importunités, ou de quelque manière que ce pût être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure, j'étois prêt à monter à cheval, quand je reçus par un exprès ce billet de M. de Merveilleux, avec le congé du jeune homme en bonne forme:

Voilà, Monsieur, le congé que vous êtes venu solliciter. Je l'ai refusé à vos ordres; je

le donne à vos intentions charitables, et vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne action.

Jugez à la joie que vous donnera cet heureux ſuccès, de celle que j'ai ſentie en l'apprenant. Pourquoi faut-il qu'elle ne ſoit pas auſſi parfaite qu'elle devroit l'être ? Je ne puis me diſpenſer d'aller remercier et rembourſer M. de Merveilleux ; et ſi cette viſite retarde mon départ d'un jour, comme il est à craindre, n'ai-je pas droit de dire qu'il s'est montré généreux à mes dépens ? N'importe, j'ai fait ce qui vous est agréable, je puis tout ſupporter à ce prix. Qu'on est heureux de pouvoir bien faire en ſervant ce qu'on aime, et réunir ainſi dans le même ſoin les charmes de l'amour et de la vertu ! Je l'avoue, ô Julie ! je partis le cœur plein d'impatience et de chagrin. Je vous reprochois d'être ſi ſenſible aux peines d'autrui, et de compter pour rien les miennes, comme ſi j'étois le ſeul au monde qui n'eût rien mérité de vous. Je trouvois de la barbarie, après m'avoir leurré d'un ſi doux eſpoir, à me priver ſans néceſſité d'un bien dont vous m'aviez flatté vous-même. Tous ces murmures ſe ſont évanouis ; je ſens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu ; j'éprouve déjà le dédommagement que vous m'avez

promis, vous que l'habitude de bien faire a tant instruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire est le vôtre, de pouvoir rendre les privations aussi douces que les plaisirs, et de donner à ce qu'on fait pour vous le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même. Ah, je l'ai dit cent fois, tu es un ange du Ciel, ma Julie! sans doute avec tant d'autorité sur mon ame, la tienne est plus divine qu'humaine. Comment n'être pas éternellement à toi, puisque ton règne est céleste, et que serviroit de cesser de t'aimer, s'il faut toujours qu'on t'adore?

P. S. Suivant mon calcul, nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pélerinage au Chalet?



LETTRE XLIV.

DE JULIE.

Ne murmure pas tant, mon ami, de ce retour précipité. Il nous est plus aventageux qu'il ne semble, et quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienséance, nous n'aurions pas mieux réussi.

Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mère à la ville. J'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue ; il auroit fallu partir sur-le-champ, peut-être sans pouvoir t'avertir, te laisser dans des perplexités mortelles ; et notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus, on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précautions peut-être eût-on su que nous y étions ensemble ; du moins on l'auroit soupçonné, c'en étoit assez. L'indiscrète avidité du présent nous ôtoit toute ressource pour l'avenir, et le remords d'une bonne œuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à présent cet état à notre situation actuelle. Premièrement, ton absence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma mère qu'on t'avoit peu vu chez ma cousine ; elle sait ton voyage et le sujet, c'est une raison de plus pour t'estimer ; et le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prennent volontairement pour s'éloigner le seul moment de liberté qu'ils ont pour se voir ? Quelle ruse avons-nous employée pour écarter une trop juste défiance ? La seule, à mon avis, qui

soit permise à d'honnêtes gens, c'est de l'être à un point qu'on ne puisse croire, en sorte qu'on prenne un effort de vertu pour un acte d'indifférence. Mon ami, qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaisir de réunir des amans désolés, et de rendre heureux deux jeunes gens si dignes de l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'est-elle pas charmante, et ne mérite-t-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle ? N'est-elle pas trop jolie et trop malheureuse pour rester fille impunément ? Claude Anet de son côté, dont le bon naturel a résisté par miracle à trois ans de service, en eût-il pu supporter encore autant sans devenir un vaurien comme tous les autres ? Au lieu de cela ils s'aiment et seront unis : ils sont pauvres et seront aidés ; ils sont honnêtes gens et pourront continuer de l'être, car mon père a promis de prendre soin de leur établissement. Que de biens tu as procurés à eux et à nous par ta complaisance, sans parler du compte que je t'en dois tenir ? Tel est, mon ami, l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'inséparable,

parable, tu m'appelleras aussi *la Prêcheuse*, et il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens du métier. Si mes sermons ne valent pas les leurs, au moins je vois avec plaisir qu'ils ne sont pas comme eux jetés au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami, je voudrois ajouter autant de vertus aux tiennes, qu'un fol amour m'en a fait perdre; et ne pouvant plus m'estimer moi-même, j'aime à m'estimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, et tout viendra comme de lui-même. Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer?

Ma cousine a su les entretiens que tu as eus avec son père au sujet de M. d'Orbe, elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en reste avec elle. Mon Dieu, mon ami, que je suis une heureuse fille! que je suis aimée, et que je trouve charmant de l'être! Père, mère, amie, amant, j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou surpassée. Il semble que tous les plus doux sentimens du monde viennent sans cesse chercher mon ame, et j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oubliois de t'anoncer une visite pour des

main matin. C'est Milord Bomston, qui vient de Genève, où il a passé ſept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à ſon retour d'Italie. Il te trouva fort triste, et parle au ſurplus de toi comme j'en pense. Il fit hier ton éloge ſi bien et ſi à propos devant mon père, qu'il m'a tout-à-fait disposée à faire le ſien. En effet, j'ai trouvé du ſens, du ſel, du feu dans ſa conservation. Sa voix s'élève et ſon œil s'anime au récit des grandes actions, comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aussi avec intérêt des choses de goût, entr'autres de la musique italienne, qu'il porte jusqu'au ſublime ; je croyois entendre encore mon pauvre frère. Au ſurplus, il met plus d'énergie que de grâce dans ſes discours, et je lui trouve même l'esprit un peu rèche. (1) Adieu mon ami.

---

(1) Terme du pays pris ici métaphoriquement. Il signifie au propre une surface rude au toucher, et qui cause un frissonnement désagréable en y passant la main, comme celle d'une brosse fort serrée, ou du velours d'Utrecht.





LETTRE XLV.

A JULIE.

Je n'en étois encore qu'à la seconde lecture de ta lettre quand Milord Édouard Bomston est entré. Ayant tant d'autres choses à te dire, comment aurois-je pensé, ma Julie, à te parler de lui. Quand on se suffit l'un à l'autre, s'avise-t-on de songer à un tiers ? Je vais te rendre compte de ce que j'en sais, maintenant que tu parois le desirer.

Ayant passé le Semplon, il étoit venu jusqu'à Sion au-devant d'une chaise qu'on devoit lui amener de Genève à Brigue, et le désœuvrement rendant les hommes assez lians, il me rechercha. Nous fîmes une connoissance aussi intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la faire avec un homme fort préoccupé, qui cherche la solitude. Cependant nous sentîmes que nous nous convenions ; il y a un certain unisson d'ames qui s'aperçoit au premier instant, et nous fûmes familiers au bout de huit jours, mais pour toute la vie, comme deux François l'auroient été au bout de huit heures,

pour tout le temps qu'ils ne se seroient pas quittés. Il m'entretint de ses voyages, et le sachant Anglois, je crus qu'il m'alloit parler d'édifices et de peintures. Bientôt je vis avec plaisir que les tableaux et les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs et des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de discernement, mais modérément et sans prétention. J'estimai qu'il en jugeoit avec plus de sentiment que de science, et par les effets plus que par les règles; ce qui me confirma qu'il avoit l'ame sensible. Pour la musique italienne, il m'en parut enthousiaste comme à toi : il m'en fit même entendre; car il mène un virtuose avec lui : son valet-de-chambre joue fort bien du violon, et lui-même passablement du violoncelle. Il me choisit plusieurs morceaux très-pathétiques, à ce qu'il prétendoit; mais soit qu'un accent si nouveau pour moi demandât une oreille plus exercée, soit que le charme de la musique, si doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde tristesse, ces morceaux me firent peu de plaisir, et j'en trouvai le chant agréable, à la vérité, mais bizarre et sans expression.

Il fut question aussi de moi, et Milord s'informa avec intérêt de ma situation. Je lui en dis tout ce qu'il en devoit savoir. Il me

proposa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impossibles dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit passer l'hiver à Genève, l'été suivant à Lausanne, et qu'il viendroit à Vevai avant de retourner en Italie : il m'a tenu parole, et nous nous sommes revus avec un nouveau plaisir.

Quant à son caractère, je le crois vif et emporté, mais vertueux et ferme. Il se pique de philosophie, et de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond je le crois par tempérament ce qu'il pense être par méthode, et le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnemens le parti que son cœur lui a fait prendre. J'ai cependant, appris avec un peu de peine, qu'il avoit eu quelques affaires en Italie, et qu'il s'y étoit battu plusieurs fois.

Je ne sais ce que tu trouves de revêche dans ses manières ; véritablement elles ne sont pas prévenantes, mais je n'y sens rien de repoussant. Quoique son abord ne soit pas aussi ouvert que son cœur, et qu'il dédaigne les petites bienséances, il ne laisse pas, ce me semble, d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette politesse réservée et circonspecte qui se règle uniquement sur l'extérieur, et que nos jeunes officiers nous apportent de

France, il a celle de l'humanité, qui se pique moins de distinguer au premier coup-d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes. Te l'avouerai-je naïvement? La privation des grâces est un défaut que les femmes ne pardonnent point, même au mérite, et j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité, je te dirai encore, ma jolie prêcheuse, qu'il est inutile de vouloir donner l'échange à mes droits, et qu'un amour affamé ne se nourrit point de sermons. Songe, songe aux dédommagemens promis et dus; car toute la morale que tu m'a débitée est fort bonne; mais quoique tu puisses dire, le chalet valoit encore mieux.



LETTRE XLVI.

DE JULIE.

Hé bien donc, mon ami, toujours le chalet; l'histoire de ce chalet te pèse furieusement sur le cœur, et je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du chalet. Mais des lieux où tu ne fus jamais, te sont-ils si chers qu'on ne puisse s'en dédommager ail-

lettres ? et l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert, ne sauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Écoute, on va marier ma Fanchon. Mon père, qui ne hait pas les fêtes et l'appareil, veut lui faire une noce où nous serons tous : cette noce ne manquera pas d'être tumultueuse. Quelquefois le mystère a su tendre son voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins. Tu m'entends, mon ami ; ne seroit-il pas doux de retrouver dans l'effet de nos soins les plaisirs qu'ils nous ont coûtés ? . .

Tu t'animes, ce me semble, d'un zèle assez superflu sur l'apologie de milord Édouard, dont je suis fort éloignée de mal penser. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi, et comment en pourrois-tu juger toi-même sur une connoissance de quelques jours ? je n'en parle que par conjecture, et tu ne peux guère être plus avancé ; car les propositions qu'il t'a faites sont de ces offres vagues, dont un air de puissance et la facilité de les éluder rendent souvent les étrangers prodigues. Mais je reconnois là tes vivacités ordinaires, et combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens presqu'à la première vue. Cependant nous examinerons à loisir les arrangemens qu'il t'a proposés. Si l'amour

favorise le projet qui m'occupe, il s'en présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami, la patience est amère, mais son fruit est doux !

Pour revenir à ton Anglois, je t'ai dit qu'il me paroissoit avoir l'ame grande et forte, et plus de lumières que d'agrément dans l'esprit. Tu dis à-peu-près la même chose, et puis, avec cet air de supériorité masculine qui n'abandonne point nos humbles adorateurs, tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie, comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te souvient-il qu'en lisant ta république de Platon, nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je persiste dans l'avis dont j'étois alors, et ne saurois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque et la défense, l'audace des hommes, la pudeur des femmes ne sont point des conventions, comme le pensent tes philosophes, mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre raison, et dont se déduisent aisément toutes les autres distinctions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même, les inclinations, les manières de voir et de sentir doivent être dirigés de chaque côté selon ses vues ; il ne faut point,

les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre, et pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte, et des traits plus marqués, semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe : mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'ouvrier dans les modifications de l'esprit. Une femme parfaite, et un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage ; ces vaines imitations de sexe sont le comble de la déraison ; elles font rire le sage, et fuir les amours. Enfin, je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds et demi de haut, une voix de basse, et de la barbe au menton, on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans sont mal-adroits en injures ! tu me reproches une faute que je n'ai pas commise, ou que tu commets aussi bien que moi, et l'attribues à un défaut dont je m'honore. Veux-tu que te rendant sincérité pour sincérité, je te dise naïvement ce que je pense de la tienne ! Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie, pour te justifier à toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections t'aveuglent au point que, pour démentir les reproches que tu te fais en secret de ta prévention,

tu n'as pas l'esprit d'en trouver un ſolide à me faire.

Crois-moi, ne te charge point de me dire mes vérités, tu t'en acquitterois trop mal ; les yeux de l'amour, tout perçans qu'ils ſont, ſavent-ils voir des défauts ? C'est à l'intègre amitié que ces ſoins appartiennent, et là-dessus ta disciple Claire est cent fois plus ſavante que toi. Oui, mon ami, loue-moi, admire-moi, trouve-moi belle, charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent ſans me ſéduire, parce que je vois qu'ils ſont le langage de l'erreur et non de la fausseté, et que tu te trompes toi-même, mais que tu ne veux pas me tromper. O que les illusions de l'amour ſont aimables ! Ses flatteries ſont en ûn ſens des vérités : le jugement ſe tait, mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfections que nous n'avons pas, les voit en effet telles qu'il les représente, il ne ment point en disant des mensonges : il flatte ſans s'avilir, et l'on peut au moins l'estimer ſans le croire.

J'ai entendu, non ſans quelque battement de cœur, proposer d'avoir demain deux philosophes à ſouper. L'un est milord Édouard, l'autre est un ſage dont la gravité s'est quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière ; ne le connoîtriez-vous point ?

Exhortez-le, je vous prie, à tâcher de garder demain le décorum philosophique un peu mieux qu'à son ordinaire. J'aurai soin d'avertir aussi la petite personne de baisser les yeux, et d'être aux siens le moins jolie qu'il se pourra.



LETTRE LXVII.

A JULIE.

AH, mauvaise ! est-ce là la circonspection que tu m'avois promise ? Est-ce ainsi que tu ménages mon cœur, et voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagemens ! Premièrement, ta parure; car tu n'en avois point, et tu sais bien que jamais tu n'es si dangereuse. Secondement, ton maintien si doux, si modeste, si propre à laisser remarquer à loisir toutes tes grâces. Ton parler plus rare, plus réfléchi, plus spirituel encore qu'à l'ordinaire, qui nous rendoit tous plus attentifs, et faisoit voler l'oreille et le cœur au-devant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi-voix, pour donner encore plus de douceur à ton chant, et qui, bien que françois, plut à milord Édouard même. Ton regard timide, et tes yeux baissés,

dont les éclairs inattendus me jetoient dans un trouble inévitable. Enfin, ce je ne sais quoi d'inexprimable, d'enchanteur, que tu semblois avoir répandu sur toute ta personne pour faire tourner la tête à tout le monde, sans paroître même y songer. Je ne sais, pour moi, comment tu t'y prends; mais si telle est ta manière d'être jolie le moins qu'il est possible, je t'avertis que c'est l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des sages autour de soi.

Je crains fort que le pauvre philosophe Anglois n'ait un peu ressenti la même influence. Après avoir reconduit ta cousine, comme nous étions tous encore fort éveillés, il nous proposa d'aller chez lui faire de la musique, et boire du punch. Tandis qu'on rassembloit ses gens, il ne cessa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut, et je n'entendis pas ton éloge dans sa bouche avec autant de plaisir que tu avois entendu le mien. En général, j'avoue que je n'aime point que personne, excepté ta cousine, me parle de toi; il me semble que chaque mot m'ôte une partie de mon secret ou de mes plaisirs; et quoique l'on puisse dire, on y met un intérêt si suspect, ou l'on est si loin de ce que je sens, que je n'aime écouter là-dessus que moi-même.

Ce

Ce n'est pas que j'aie, comme toi, du penchant à la jalousie. Je connois mieux ton ame; j'ai des garans qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement possible. Après tes assurances, je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui-ci, Julie... des conditions sortables.... les préjugés de ton père.... Tu sais bien qu'il s'agit de ma vie; daigne donc me dire un mot là-dessus. Un mot de Julie, et je suis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne; car il s'est trouvé des duo, et il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi; j'ai peur que l'impression du souper d'hier au soir ne se soit prolongée sur ce que j'entendois, et que je n'aie pris l'effet de tes séductions pour le charme de la musique. Pourquoi, la même cause qui me la rendoit ennuyeuse à Sion, ne pourroit-elle pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire? N'est-tu pas la première source de toutes les affections de mon ame, et suis-je à l'épreuve des prestiges de ta magie? Si la musique eût réellement produit cet enchantement, il eût agi sur tous ceux qui l'entendoient. Mais tandis que ces chants me tenoient en extase, M. d'Orbe dormoit tranquillement dans un fauteuil; et au milieu de

mes transports, il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta cousine savoit l'italien.

Tout ceci sera mieux éclairci demain ; car nous avons pour ce soir un nouveau rendez-vous de musique. Milord veut la rendre complète, et il a mandé de Lausanne un second violon qu'il dit être assez entendu. Je porterai de mon côté des scènes, des cantates françaises, et nous verrons.

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné le peu d'habitude de veiller, et qui se perd en t'écrivant. Il faut pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi, ma douce amie, ne me quitte point durant mon sommeil : mais soit que ton image le trouble ou le favorise, soit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un instant délicieux qui ne peut m'échapper, et qu'il me prépare, c'est le sentiment de mon bonheur au réveil.



LETTRE XLVIII.

A JULIE.

AH ! ma Julie, qu'ai-je entendu ? Quels sons touchans ! Quelle musique ! quelle source délicieuse de sentimens et de plaisirs ! Ne

perds pas un moment, rassemble avec soin tes opéra, tes cantates, ta musique française; fais un grand feu bien ardent, jettes-y tout ce fatras, et l'attise avec soin, afin que tant de glace puisse y brûler et donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce sacrifice propitiatoire au dieu du goût, pour expier ton crime et le mien d'avoir profané ta voix à cette lourde psalmodie, et d'avoir pris si long-temps pour le langage du cœur un bruit qui ne fait qu'étourdir l'oreille. O que ton digne frère avoit raison! Dans quelle étrange erreur j'ai vécu jusqu'ici sur les productions de cet art charmant? Je sentois leur peu d'effet, et l'attribuois à sa foiblesse. Je disois: la musique n'est qu'un vain son qui peut flatter l'oreille, et n'agit qu'indirectement et légèrement sur l'ame. L'impression des accords est purement méchanique et physique; qu'a-t-elle à faire au sentiment, et pourquoi devrois-je espérer d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue, le lien puissant et secret des passions avec les sons: je ne voyois pas que l'imitation des tons divers, dont les sentimens animent la voix parlante, donne à son tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs, et que l'é-

nergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui se fait entendre, est ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'est ce que me fit remarquer le chanteur de Milord, qui, pour un musicien, ne laisse pas de parler assez bien de son art. L'harmonie, me disoit-il, n'est qu'un accessoire éloigné dans la musique imitative; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai, les intonations; elle porte témoignage de leur justesse, et rendant les modulations plus sensibles, elle ajoute de l'énergie à l'expression et de la grâce au chant : mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la musique sur l'ame: formez les plus savantes successions d'accords sans mélange de mélodie, vous serez ennuyés au bout d'un quart d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-temps à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples, ils seront intéressans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point chante toujours mal, et la seule harmonie n'a jamais rien su dire au cœur.

C'est en ceci, continuoit-il, que consiste l'erreur des François sur les forces de la mu-

sique. N'ayant et ne pouvant avoir une mélodie à eux dans une langue qui n'a point d'accent, ſur une poësie maniérée qui ne connut jamais la nature, ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie et des éclats de voix, qui ne rendent pas les ſons plus mélodieux, mais plus bruyans, et ils ſont ſi malheureux dans leurs prétentions, que cette harmonie même qu'ils cherchent, leur échappe; à force de la vouloir charger, ils n'y mettent plus de choix, ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne ſont plus que du remplissage; ils ſe gâtent l'oreille, et ne ſont plus ſensibles qu'au bruit, en ſorte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi, faute d'un genre propre, n'ont-ils jamais fait que ſuivre pesamment et de loin nos modèles; et depuis leur célèbre Lully, ou plutôt le nôtre, qui ne fit qu'imiter les opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de ſon temps, on les a toujours vus l'espace de trente ou quarante ans, copier, gâter nos vieux auteurs, et faire à peu-près de notre musique comme les autres peuples font de leurs modèles. Quand ils ſe vantent de leurs chanſons, c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent: s'ils ſavoient chanter des ſentimens, ils ne chanteroient pas de l'eſprit; mais parce que leur musique n'exprime rien,

elle est plus propre aux chansons qu'aux opéra ; et parce que la nôtre est toute passionnée, elle est plus propre aux opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes, il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs, et par-tout l'énergie que la mesure exacte et le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire et pathétique, c'est-à-dire de l'art de parler à l'oreille et au cœur dans un langage sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse, et je sentis bientôt, aux émotions qu'elle me causoit, que cet art avoit un pouvoir supérieur à celui que j'avois imaginé. Je ne sais quelle sensation voluptueuse me gagnoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine suite de sons, comme dans nos récitatifs. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau, ou quelque sentiment dans mon cœur; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille, il pénétroit jusqu'à l'ame; l'exécution couloit sans effort avec une facilité charmante; tous les concertans sembloient animés du même esprit; le chanteur, maître de sa voix, en tiroit sans

gêne tout ce que le chant et les paroles demandoient de lui, et je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences, ni ces pénibles efforts de voix, ni cètte contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant et de la mesure, qui, ne pouvant jamais s'accorder, ne lassent guère moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables, on vint à ces grands morceaux d'expression, qui savent exciter et peindre le désordre des passions violentes, je perdois à chaque instant l'idée de musique, de chant, d'imitation; je croyois entendre la voix de la douleur, de l'emportement, du désespoir; je croyois voir des mères éplorées, des amans trahis, des tyrans furieux; et dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver, j'avois peine à rester en place. Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé, m'échauffoit maintenant jusqu'au transport: c'est que j'avois commencé de la concevoir, et que sitôt qu'elle pouvoit agir, elle agissoit avec toute sa force. Non, Julie, on ne supporte point à demi de pareilles impressions; elles sont excessives ou nulles, jamais foibles ou médiocres; il faut rester insensible ou se laisser émouvoir outre mesure: ou c'est le

vain bruit d'une langue qu'on n'entend point; ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne et à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret, mais il ne me quittoit point; c'étoit qu'un autre que toi formât des sons dont j'étois si touché, et de voir sortir de la bouche d'un vil *castrato* les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment? qui sentira, qui dira mieux que nous ce que doit dire et sentir une ame attendrie? qui saura prononcer d'un ton plus touchant le *cor mio*, l'*idolo amato*? Ah! que le cœur prêtera d'énergie à l'art, si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique, soit chez toi, soit chez l'inséparable. Milord y conduira, quand tu voudras, tout son monde, et je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien, et plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne, une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis, et te faire parteger mon enthousiasme. Je te propose et te prie encore de profiter du séjour du virtuose pour prendre leçon de lui, comme j'ai commencé de faire

dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple, nette, et consiste en pratique plus qu'en discours; il ne dit pas ce qu'il faut faire, il le fait; et en ceci, comme en bien d'autres choses, l'exemple vaut mieux que la règle. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'asservir à la mesure, de la bien sentir, de phraser et ponctuer avec soin, de soutenir également des sons, et non de les renfler, enfin, d'ôter de la voix les éclats et toute la prétintaille française, pour la rendre juste, expressive et flexible; la tienne, naturellement si légère et si douce, prendra facilement ce nouveau pli; tu trouveras bientôt dans ta sensibilité l'énergie et la vivacité de l'accent qui anime la musique italienne.

E' l cantar che nell' anima si sente (1).

Laisse donc pour jamais cet ennuyeux et lamentable chant français, qui ressemble aux cris de la colique mieux qu'aux transports des passions. Apprends à former ces sons divins que le sentiment inspire, seuls dignes de ta voix, seuls dignes de ton cœur, et qui portent toujours avec eux le charme et le feu des caractères sensibles.

---

(1) Et le chant qui se sent dans l'ame.

PETRARQUE.





LETTRE XLIX.

DE JULIE.

Tu ſais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, et toujours en danger d'être ſurpriſe. Ainſi; dans l'impoſſibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les tiennes, ou à ſuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des converſations, non moins furtives de bouche que par écrit. C'eſt ce que je ferai ſur-tout aujourd'hui, que deux mots au ſujet de Milord Édouard me font oublier le reſte de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre, et tu me parles de chanſons! belle matière à tracaſſerie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment tu n'es pas jaloux, on le voit bien; mais pour le coup je ne ſerai pas jalouſe moi-même; car j'ai pénétré dans ton ame; et ne ſens que ta confiance où d'autres croiroient ſentir ta froideur. O la douce et charmante ſécurité que celle qui vient du ſentiment d'une union parfaite! C'eſt par elle, je le ſais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien; c'eſt par elle

aussi que le mien te justifie, et je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus alarmé.

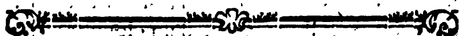
Je ne sais ni ne veux savoir si Milord Édouard a d'autres attentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge; ce n'est point de ses sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon père et des miens; ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion et la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais du consentement du père ni de la fille, Julie d'Étange ne sera Ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de Milord Édouard; je suis sûre que de nous quatre tu es le seul qui puisse lui supposer du goût pour moi. Quoiqu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon père, sans qu'il en ait parlé ni à moi, ni à personne; et je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire autant que tu en dois savoir. Le reste seroit pour toi de pure curiosité, et tu sais que j'ai résolu de ne pas la satisfaire. Tu as

beau me reprocher cette réserve, et la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon père, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue; je vivrois innocente, et pourrois encore aspirer au bonheur. Juge par ce que me coûte une seule indiscrétion de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres. Tu as trop d'emportement pour avoir de la prudence; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre alarme te mettroit en fureur; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien. On liroit tous nos secrets dans ton ame, tu détruirois à force de zèle tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, et n'en garde que les plaisirs; ce partage est-il si pénible? et ne sens-tu pas que tu ne peux rien a notre bonheur que de n'y point mettre obstacle.

Hélas! que me serviront désormais ces précautions tardives? est-il temps d'affermir ses pas au fond du précipice, et de prévenir les maux dont on se sent accablé? Ah, misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur! En peut-il jamais être où règnent la honte

et le remords ? Dieu ! quel état cruel de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, et de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune et de prudence ; et il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Considère cette situation, mon ami, et vois si tu peux te fier à mon zèle.



LETTRE L.

DE JULIE.

Je n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, et je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir,

et des manières dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur et pour mon repos, et malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans le dictionnaire des amans, et j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous et moi. Eh Dieux! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, et je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire; c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainsi de sang-froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres temps. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguise rien vous vous montrâtes tel que vous êtes? Que deviendrois-je si vous pensiez à jeûn comme vous parliez hier au soir? Plutôt que de supporter un pareil mépris, j'aimerois

mieux éteindre un feu si grossier, et perdre un amant qui, sachant si mal honorer sa maîtresse, mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi ; vous qui chérissez les sentimens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle, que l'amour heureux n'a plus de ménagemenr à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celles dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter, et je ne serois pas si malheureuse. Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde; tant de gens parlent d'amour, et si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures et douces lois les viles maximes d'un commerce abject, qui, bientôt assouvi de lui-même, a recours aux monstres de l'imagination, et se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul objet; c'est lui qui nous dérobe nos tentations, et qui fait, qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme; mais pour celle

dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je? un amant n'est-il qu'un homme? Ah, qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime: son amant est plus, tous les autres sont moins; elle et lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne désirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens, il les guide; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obscène que la débauche et son grossier langage. Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point ses faveurs avec audace, il les dérobe avec timidité. Le mystère, le silence, la honte craintive aiguisent et cachent ses doux transports; sa flamme honore et purifie toutes ses caresses; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même, et lui seul fait tout accorder aux désirs, sans rien ôter à la pudeur. Ah! dites, vous qui connûtes les vrais plaisirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux! Comment ne banniroit-elle pas leur délire et tout leur charme? Comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé? Croyez-moi, mon ami, la débauche et l'amour ne sauroient loger ensemble, et ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on

s'aime, et rien n'y peut ſuppléer ſitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous ſeriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer ſi mal à propos, et à prendre avec celle qui vous est chère, un ton et des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime, et quelle est cette volupté barbare qui ſe plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée; mais ſi je l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeler? Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce ſeroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite; et tant de pleurs versés ſur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement ſentir. Je ne ſuis ni prude ni précieuse. Hélas! que j'en ſuis loin, moi qui n'ai pas ſu même être ſage! Vous le ſavez trop, ingrat, ſi ce tendre cœur ſait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cède, il ne veut le céder qu'à lui, et vous m'avez trop bien appris ſon langage pour lui en pouvoir ſubstituer un ſi différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins,

que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, et s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette lettre, et je les renvoie à un autre temps. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navre le mien, et sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez comme à plaisir ce cœur trop facile à s'alarmer, et pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.



LETTRE LI.

RÉPONSE.

Il n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, et j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui, moi, moi? j'aurois offensé Julie? j'aurois profané ses attraits? Celle à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à

mes outrages! Non, je me ſerois percé le cœur mille fois avant qu'un projet ſi barbare en eût approché. Ah! que tu le connois mal ce cœur qui t'idolatre! ce cœur qui vole et ſe prosterne ſous chacun de tes pas! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels? Que tu le connois mal, ô Julie! ſi tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire et commun qu'un amant vulgaire auroit même pour ſa maîtresse! Je ne crois être ni imprudent ni brutal; je hais les discours déshonnêtes, et n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais que je le redise après toi, que je renchérisse ſur ta juste indignation: quand je ferois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu règnes; oh! dis-moi, Julie, ange du Ciel! dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible. Un ſeul de tes regards eût contenu ma bouche et purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes désirs emportés des charmes de la modestie: il l'eût vaincue ſans l'outrager, et dans la douce union de nos ames, leur ſeul délire eût pro-

duit les erreurs des ſens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis ſi dans toutes les fureurs d'une passion ſans mesure, je cessai d'en respecter le charmant objet ? ſi je reçus le prix que ma flamme avoit mérité ? dis ſi j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? ſi d'une main timide l'amour ardent et craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis ſi jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y ſubstitue-t-elle pas aussitôt le ſien ? Ce vêtement ſacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altéré ? Cette union ſi touchante et ſi tendre ne ſuffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas ſeule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En voudrions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu ſe détruire ? Comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur et l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non ne le crois pas : ce n'est point moi qui ai pu t'offenser. Je n'en ai nul ſouvenir, et ſi

j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel, a pris ma figure pour le troubler, et m'a laissé mon cœur pour me le rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abborrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur et qui put démentir si cruellement le mien! J'en fais par toi l'irrévocable serment; dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin, comme au plus mortel poison; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens; jamais elle ne souillera mes lèvres, et son délire insensé ne me rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solennel, Amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne; puisse à l'instant l'image de ma Julie, sortir pour jamais de mon cœur, et l'abandonner à l'indifférence et au désespoir!

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légère. C'est une précaution et non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge et s'appaise; punis-moi, sans me haïr,

je souffrirai sans murmurer. Sois juste et sévère; il le faut, j'y consens; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.



LETTRE LII.

DE JULIE.

COMMENT, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh! je défie qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi. Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Messieurs francisés qui boivent de l'eau par air, mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire; c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, et j'ai appris avec une extrême édification que soupant hier chez M. de Veuillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, et ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux du vin de la Côte.

Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite; et trois jours font au moins six repas. Or, à six repas ob-

servés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, et six par honte, et six par habitude, et six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire. Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos ; il est temps d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me suis aperçue qu'un long badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne, et ta souveraine veut imiter la clémence du meilleur des rois. Aussi bien je craindrois qu'à force de regrets et d'excuses, tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, et je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-temps ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent guère à ces petits sacrifices, et l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour

le moment présent d'un avenir incertain, et à se payer d'avance d'une abstinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Eh, mon bon ami! dans tout ce qui flatte les sens, l'abus est-il donc inséparable de la jouissance? l'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin, et la philosophie seroit-elle assez vaine ou assez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, et risques ta santé en changeant de manière de vivre: si tu l'enfreins; l'amour est doublement offensé, et ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits, et non-seulement je te relève d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons ici la musique de milord Édouard. A la collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un nectar pur et bienfaisant. Je veux qu'elle soit bue en ma présence, et à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Grâces. Ensuite mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, et comme dit ton bon Plutar-

que

que, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien et même un duo avec lui? Il vouloit que je le chantasse avec toi pour mettre ensemble ses deux écoliers; mais il y a dans ce duo de certains *ben mio* dangereux à dire sous les yeux d'une mère quand le cœur est de la partie, il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique à celui que mon frère m'avoit donné pour la poësie italienne, et que j'ai si bien entretenue avec toi, que je sens aisément la cadence des vers, et qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse ou quelque scène du Métastase: ensuite il me fait dire et accompagner du récitatif, et je crois continuer de parler ou de lire, ce qui surement ne m'arrivoit pas dans le récitatif français. Après cela il faut soutenir en mesure des sons égaux et justes, exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin nous passons aux airs; et il se trouve que la justesse et la flexibilité de la voix, l'expres-

sion pathêtique, les sons renforcés, et tous les passages sont un effet naturel de la douceur du chant, et de la précision de la mesure; de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre, n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, et une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse et savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës et fortes; tout au contraire de l'accent traînant et pénible du chant françois, le sien toujours doux et facile, mais vif et touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame et repose la poitrine; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur et à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre: Hélas, que ne m'es-tu point! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau! Ah, l'hypocrite!.... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

DE JULIE.

AINSI tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement désirée devoit se faire à Clarens; le mauvais temps nous contrarie; il faut la faire à la ville. Nous devions nous y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même temps, et le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de le joindre. Enfin un favorable instant se présente, la plus cruelle des mères vient nous l'arracher, et peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux. Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle force m'anime; mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais, et si tu l'oses partager, ce soir même peut t'acquitter mes promesses, et payer

d'une ſeule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, et vois jusqu'à quel point il est doux de vivre, car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'achève point cette lettre; mais ſi la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque et n'a pas balancé. Écoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, et quoique je voulusse absolument la ſoigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi; mais comme elle est mieux peut-être, elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère au mien: à l'heure du ſoupé toute la maison est déserte, hors la cuisine et la ſalle à manger. Enfin la nuit dans cette ſaison est déjà obscure à la même heure, ſon voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux ſpectateurs, et tu ſais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci ſuffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, et je te donnerai les instructions nécessaires. Que ſi je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de

nos lettres, où comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci; car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

Comme je vois à présent palpiter ton cœur! Comme j'y lis tes transports, et comme je les partage! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort; que d'abord est sujet à mille hasards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, et qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point; je connois trop mon père pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi; car surement je ne serois pas plus épargnée, et crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage: il n'y faut pas songer, et je te défends même très-expressément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée: aussi bien te seroit-elle parfaitement inutile: car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, et de re-

cevoir ainsi le coup mortel pour n'avoir plus à me ſéparer de toi, plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espère qu'un ſort plus doux nous est réservé; je ſens au moins qu'il nous est dû, et la fortune ſe lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens ſous les auspices du tendre amour, recevoir le prix de ton obéissance et de tes ſacrifices. Viens avouer, même au ſein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.



LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asile. Julie, me voici dans ton cabinet, me voici dans le ſanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, et j'ai passé ſans être aperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de ſoupirs brûlans; toi qui vis naître et nourrir mes premiers feux, pour la ſeconde fois tu les verras couronner; té-

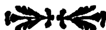
moin de ma constance immortelle, ſois le témoin de mon bonheur, et voile à jamais les plaisirs du plus fidèle et du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux ſéjour est charmant! Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, et la flamme de mes désirs s'y répand ſur tous tes vestiges. Oui, tous mes ſens y ſont enivrés à la fois. Je ne ſais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, et plus léger que l'iris, s'exale ici de toutes parts. J'y crois entendre le ſon flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recèlent. Cette coiffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant et ſimple qui marque ſi bien le goût de celle qui le porte; ces mules ſi mignones qu'un pied ſouple remplit ſans peine; ce corps ſi délié qui touche et embrasse... quelle taille enchanteresse!.... au-devant deux légers contours... ô ſpectacle de volupté!... la baleine a cédé à la force de l'impression.... empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!... Dieux! Dieux! que ſera-ce, quand...... Ah! je crois déjà ſentir ce tendre cœur battre ſous

une heureuse main! Julie! ma charmante Julie! Je te vois, je te sens par-tout! Je te respire avec l'air que tu as respiré, tu pénètres toute ma substance; que ton séjour est brûlant et douloureux pour moi Il est terrible à mon impatience. O viens, vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre et du papier! J'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès: je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare père? Je ne crois pas être lâche... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel! je te demande encore une heure de vie, et j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O désirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!.... on ouvre!.... on entre!.... c'est elle!.... c'est elle! Je l'entrevois, je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah, cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable!





LETTRE LV.

A JULIE.

O mourons, ma douce amie! mourons, la bien aimée de mon cœur! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé tous les délices? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse-m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, et croyois concevoir le bonheur. Ah! je n'avois senti qu'un vain songe, et n'imaginois que le bonheur d'un enfant. Mes sens abusoient mon ame grossière; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, et j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature! Divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus! Ah! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, et les effaçoit mille

fectueux et de plus de différentes espèces; ſans s'affoiblir ils ſe ſont multipliés; les douceurs de l'amitié tempèrent les emportemens de l'amour, et j'imagine à peine quelque ſorte d'attachement qui ne m'uniſſe pas à toi. O ma charmante maîtreſſe ! O mon épouſe, ma ſœur, ma douce amie! que j'aurai peu dit pour ce que je ſens, après avoir épuiſé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme!

Il faut que je t'avoue un ſoupçon que j'ai conçu dans la honte et l'humiliation de moi-même; c'eſt que tu ſais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'eſt bien toi qui fais ma vie et mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame; mais la tienne eſt plus aimante, l'amour l'a plus profondément pénétrée: on le voit, on le ſent; c'eſt lui qui anime les grâces qui règnent dans tes diſcours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens ſi touchans; c'eſt lui qui, par ta ſeule préſence, communique aux autres cœurs, ſans qu'ils s'en aperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je ſuis loin de cet état charmant qui ſe ſuffit à lui-même! je veux jouir, et tu veux aimer; j'ai des transports, et toi de la paſſion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuſe langueur, et le ſentiment dont ton cœur ſe

nourrit

nourrit est la feule félicité fuprême. Ce n'est que d'hier, feulement que j'ai goûté cette volupté fi pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, et je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirerois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, et mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste, il n'y a que des fentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi feule es digne d'inspirer un parfait amour; toi feule es propre à le fentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites.



LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chère cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au foir ton ami eut avec milord Édouad un démêlé qui peut devenir férieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit préfent, et qui, inquiet des fuites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux foupé chez milord;

et après une heure ou deux de musique, ils se mirent à causer et boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas si sobres, et quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre temps. La conversation tomba naturellement sur ton compte ; car tu n'ignores pas que milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Édouard échauffé de punch, et piqué de cette sécheresse, osa dire, en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, et que tel qui n'en disoit mot, n'étoit pas si maltraité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, et ils sautèrent à leurs épées. Bomston à demi-ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur-le-champ, et cela calma la querelle mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de milord Édouard, et il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *Sitôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin*

de m'en informer. N'en prenez pas la peine, lui dit Édouard avec un ſouris moqueur, *vous en ſaurez assez tôt. Nous verrons*, reprit froidement ton ami, et il ſortit. M. d'Orbe, en te remettant cette lettre, t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te ſuggérer des moyens d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres; il fera tout ce que tu lui commanderas, et tu peux compter ſur le ſecret.

Tu te perds, ma chère, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-temps caché dans une petite ville comme celle-ci, et c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne ſois pas encore le ſujet des discours publics. Tu le vas devenir ſi tu n'y prends garde; tu le ſerois déjà ſi tu étois moins aimée; mais il y a une répugnance ſi générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de ſe faire fêter, et un très-ſûr de ſe faire haïr. Cependant tout a ſon terme: je tremble que celui du mystère ne ſoit venu pour ton amour, et il y a grande apparence que les ſoupçons de milord Édouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songez-y bien, ma chère

enfant. Le Guet dit, il y a quelque temps, avoir vu ſortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui-ci fut des premiers ce discours; il courut chez cet homme, et trouva le ſecret de le faire taire; mais qu'est-ce qu'un pareil ſilence, ſinon le moyen d'accréditer des bruits ſourdement répandus? La défiance de ta mère augmente aussi de jour en jour; tu ſais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure; et ſi elle ne craignoit la violence de ton père, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui-même; mais elle l'ose d'autant moins, qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop le répéter; ſonge à toi tandis qu'il en est temps encore. Écarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des ſoupçons naissans que ſon absence fera ſurement tomber; car enfin que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans ſix ſemaines, dans un mois ſera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton père, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de ſa maison, et de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne ſait rien endurer; mais il faut commencer par vuider de manière ou d'autre

l'affaire de milord Édouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, et t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.



LETTRE LVII.

DE JULIE.

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous et milord Édouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez, et dont je suppose que vous ne faites pas une vaine et fausse parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, et qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté, mais son courage ; et que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte, est de faire qu'il vous

tue. Passons ſur une maxime ſi judicieuse: vous me direz que votre honneur et le mien vous ſont plus chers que la vie. Voilà donc le principe ſur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un diſcours où c'est de moi ſeule qu'il s'agissoit ? Si vous deviez en cette occasion prendre fait et cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout-à-l'heure : en attendant vous ne ſauriez disconvenir que la querelle ne ſoit parfaitement étrangère à votre honneur particulier, à moins que vous ne preniez pour un affront le ſoupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue, mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce, et moi dont la famille est pleine de militaires et qui ai tant ouï débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, et que le premier qu'on insulte demeure ſeul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'agresseur est le ſeul criminel, et où celui qui tue ou blesse en ſe défendant, n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi, accordons que j'étois outragée par le discours de milord Édouard, quoiqu'il ne fît que me rendre justice.

Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur et d'indiscrétion ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon bonheur à un faux point d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi de grâce quel rapport il y a entre votre manière de me justifier, et ma justification réelle ; pensez-vous que prendte ma cause avec tant d'ardeur, soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, et qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave pour montrer que vous n'êtes pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de milord Édouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publieret de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat : mais jamais ma réputation ni mes jours peut-être n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayez rien de raisonnâble à y répliquer : mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais ; et que quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut

plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que vous me fites autrefois dans une occasion importante, entre l'honneur réel et l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classe mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme, et le témoignage d'une ame droite; et quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite, et l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier? A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée; et si l'on vous accusoit d'avoir tué

un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer ſon être de l'événement d'un combat; une ſalle d'armes est le ſiége de toute justice, il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre: toute la réparation due à ceux qu'on outrage, est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le ſang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, ſi les loups ſavoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même, dans le cas où vous êtes, ſi j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous ſoumettant au ſort d'un duel, vous appelez le Ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats: Viens ſoutenir la cause injuste, et faire triompher le mensonge? Ce blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais: mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit,

à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire ? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité ; par-tout où la probité règne, son supplément n'est-il pas inutile ? et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes que la honte et l'honneur n'ont point empêchés sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur, c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive. C'est elle, ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, et je rends grâces au moins

à celui qui sonde les cœurs, d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inspire que des forfaits, et fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger : avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense ? O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom, et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, et voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorger ! Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, à quoi sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche, que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave.

Ma verace valor, ben che negletto,
E di se stesso a se freggio assai chiaro. (1)

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir ; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indif-

---

(1) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui et tire sa gloire d'elle-même.

férent, mais bon en lui-même, et conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir, ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens. Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne: car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses; et quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt

à ſervir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher au prix de ſon ſang, il met dans ſes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point ſans le vrai courage. Dans la ſécurité de ſa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche ſon ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir qne de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de ſon honorable vie ſont autant de témoins qui les récusent; et dans une conduite ſi bien liée on juge d'une action ſur toutes les autres.

Mais ſavez-vous ce qui rend cette modération ſi pénible à un homme ordinaire? c'est la difficulté de la ſoutenir dignement; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable: car ſi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut ſupposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, et l'on ſe moque, avec raison, d'un ſcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes ſi ombrageux et ſi prompts à provoquer les autres, ſont pour la plupart de très-

mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur ſang à prix d'argent, qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et ſavent à un écu près, ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font un ſi grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui ſe pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple; il ne ſe défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur, avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, et ne puis ſouffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, et je pense, comme toutes les femmes, que le

feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort, et se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absens et de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les temps; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité; c'est une lâcheté de s'y soumettre, et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé avec milord Edouard votre honneur n'est point intéressé; que vous

compromettez le mien en recourant à la voie des armes; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise; qu'elle ne peut s'accorder avec les ſentimens dont vous faites profession; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font ſervir la bravoure de ſupplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne ſe battent point par honneur, mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejetant, ſont inséparables de la pratique des vrais devoirs, et plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir, ſont toujours ceux dont la probité est la plus ſuspecte. D'où je conclus que vous ne ſauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, ſans renoncer en même temps à la raison, à la vertu, à l'honneur et à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira; entassez de votre part ſophismes ſur ſophismes, il ſe trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, et qu'un homme de bien ne peut être un homme ſans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me ſemble, que l'homme de courage dédaigne le duel, et que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru, mon ami, dans une matière aussi grave, devoir faire parler la raison ſeule, et

vous présenter les choses exactement telles qu'elles ſont. Si j'euſſe voulu les peindre telles que je les vois, et faire parler le ſentiment et l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous ſavez que mon père dans ſa jeuneſſe eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit ſon ami; ils ſe battirent à regret: l'inſenſé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie, ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triſte remords n'a pu depuis ce temps ſortir de ſon cœur; ſouvent dans la ſolitude on l'entend pleurer et gémir; il croit ſentir encore le fer, pouſſé par ſa main cruelle, entrer dans le cœur de ſon ami; il voit dans l'ombre de la nuit ſon corps pâle et ſanglant; il contemple en frémiſſant la plaie mortelle; il voudroit étancher le ſang qui coule, l'effroi le ſaiſit, il s'écrie: ce cadavre affreux ne ceſſe de le pourſuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher ſoutien de ſon nom et l'eſpoir de ſa famille, il s'en reproche la mort comme un juſte châtiment du Ciel qui vengea ſur ſon fils unique le père infortuné qu'il priva du ſien.

Je vous l'avoue, tout cela joint à mon averſion naturelle pour la cruauté, m'inſpire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les

hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur, n'est à mes yeux qu'une bête féroce, qui s'efforce d'en déchirer une autre; et s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres, et la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que font-ils dans cet état? Réponds, veux-tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire: ton ame est encore innocente et saine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie, elle gagnera sans doute à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, et je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse: peut-être en ce moment dois-je porter celui de mère. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse.

P S. J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté.

Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même, et qu'il s'étend au moins jusque-là.



LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

Ce n'est point pour me plaindre de vous, milord, que je vous écris : puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable ? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, et qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, milord, vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé, il est maître de mon cœur et de ma personne ;

la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime et qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je sais que sa valeur même le perdra ; je sais que dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zèle inconsidéré ; j'ai fait parler la raison. Hélas ! en écrivant ma lettre, j'en sentois l'inutilité, et quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami ; mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes, et de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment, qui ne sera point vain : je ne survivrai pas d'un jour à celui pour qui je respire, et vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, et qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, milord, que vous avez l'ame belle et le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter

en paix une vengeance que je ne puis comprendre, et la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne ferai plus, vous inspirer quelques foins pour un père et une mère inconsolables, que la perte d'un feul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs.



LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, Mademoiselle, felon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez milord Édouard, que j'ai trouvé fouffrant encore de fon entorse, et ne pouvant marcher dans fa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre, qu'il a ouverte avec empressement; il m'a paru ému en la lisant: il a rêvé quelque temps, puis il l'a relue une feconde fois avec une agitation plus fensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant: *Vous favez, monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs règles dont on ne peut fe départir: vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci, il faut qu'elle foit vuidée régulièrement. Prenez*

deux amis, et donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux, vous saurez alors ma résolution. Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qu'il convient*, m'a-t-il dit brusquement, *et ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein ; quoiqu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, et j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.



LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes alarmes, tendre et chère Julie, et sur le récit de ce qui vient de se passer, connois et partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter, l'aveugle colère étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même

moi-même, mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre et mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû, et tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois. L'accident de milord Édouard et mon vœu d'obeissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire et à y réfléchir, non pour changer de sentiment mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage et trop judicieuse à mon gré, et je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer milord Édouard sans épée, appuyé sur une canne; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Édouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, et de le laisser agir et parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole; la présence de ces messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne

l'engagez pas indiscrétement. Je l'ai promis ſans balancer : à peine avois-je achevé, que j'ai vu, avec l'étonnement que tu peux concevoir, milord Édouard à genoux devant moi. Surpris d'une ſi étrange attitude, j'ai voulu ſur-le-champ le relever; mais après m'avoir rappelé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes : « Je viens, monsieur, » rétracter hautement les discours injurieux » que l'ivresse m'a fait tenir en votre pré» sence : leur injustice les rend plus offensans » pour moi que pour vous, et je m'en dois » l'authentique désavœu. Je me ſoumets à » toute la punition que vous voudrez m'im» poser, et je ne croirai mon honneur rétabli » que quand ma faute ſera réparée. A quel» que prix que ce ſoit, accordez-moi le » pardon que je vous demande, et me rendez » votre amitié. Milord, lui ai-je dit aussitôt, je reconnois maintenant votre ame grande et généreuse, et je ſais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte, de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même; qu'ils ſoient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai ſoutenu en ſe relevant, et nous nous ſommes embrassés. Après cela, milord ſe tournant vers les ſpectateurs, leur a dit : *Messieurs, je vous remercie de votre complaiſance. De braves gens comme vous*, a-t-il ajouté

d'un air fier et d'un ton animé, *sentent que celui qui répare ainsi ses torts n'en fait endurer de personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu.* Ensuite il nous a tous quatre invités à souper pour ce soir, et ces messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls, qu'il est revenu m'embrasser d'une manière plus tendre et plus amicale; puis me prenant la main, et s'asseyant à côté de moi : Heureux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne. Le cœur de Julie est à vous; puissiez-vous tous deux...... Que dites-vous, milord, ai-je interrompu ? perdez-vous le sens ? Non, m'a-t-il dit en souriant; mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, et c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (1) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai senti à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, et je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois

(1) Il en faut, je pense, excepter son père.

courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, et mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions amères, Édouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur, et n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux et ton repos; tu es ce qu'il honore le plus au monde, et n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom, et de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, et n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant, sans la compromettre, m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, et le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet

du punch et non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croît son ame au-dessus des passions : pour moi, je suis trompé s'il n'en a déjà ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, et je sais bien qu'aimer Julie, et renoncer à elle, n'est pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, et les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit dangereuse et hors de propos ; je l'ai faite entière, et il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides et son ame attendrie, je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame ; et je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton père. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, et les catastrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins, tant les sentimens suppléent aux situations, et les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires, qu'on n'en peut juger sur les règles communes ; le bonheur

n'est pour vous ni sur la même route ni de la même espèce que celui des autres hommes; ils ne cherchent que la puissance et les regards d'autrui; il ne vous faut que la tendresse et la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève, et vous vaudriez moins l'un et l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, osa-t-il ajouter, (pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'ignorance de son cœur). L'amour passera, dit-il, et les vertus resteront. Ah! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie, le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique et nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, et qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit et la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui. Mais, hélas! de quoi servent la puissance et l'argent pour rendre les cœurs heureux.

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner: j'ai fait apporter un poulet, et après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, et je n'ai pu m'empêcher de temoigner quelque surprise d'un procédé si authentique et si peu mesuré. Mais outre la raison

qu'il m'en avoit déjà donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage, qu'il la falloit complète ou nulle, de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, et qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur et de mauvaise grâce. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite; je puis être juste sans soupçon de lâcheté; mais vous qui êtes jeune, et débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la première affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, et aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, et j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous : car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, et l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conservation avec milord Edouard. J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte, afin que tu me prescrives la manière dont je dois me comporter avec lui.

de cruels avis? Hélas ! tous nos ſentimens nous ſont communs, tu le ſais bien, et je ne ſaurois t'anoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà ſenties. Que ne puis-je te cacher ton infortune ſans l'augmenter ; ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour ! Ah, que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne !

Hier après le concert, ta mère, en s'en retournant, ayant accepté le bras de ton ami, et toi celui de M. d'Orbe, nos deux pères restèrent avec milord à parler de politique ; ſujet dont je ſuis ſi excédée que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence : je connus que la conservation avoit changé d'objet, je prêtai l'oreille. Je jugeai par la ſuite du discours qu'Édouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appeloit hautement le ſien, et auquel il offroit de faire en cette qualité un établissement convenable. Ton père avoit rejeté avec mépris cette proposition, et c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, et peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il

les a reçus de la nature, et il y ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'ame saine : que lui manque-t-il donc pour mériter votre aveu? La fortune? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud, j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, et si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton père s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde et de ridicule. Quoi! milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejeton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom par celui d'un quidam sans asile, et réduit à vivre d'aumônes?..... Arrêtez, interrompit Édouard, vous parlez de mon ami; songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, et que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à

celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les hobereaux de l'Europe, et je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune, que les hommages de l'estime et les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point comme vous une longue suite d'aïeux toujours incertains, il sera le fondement et l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille, et ce mépris ne réjailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent; sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins anoblissent tous les jours leur famille; et que prouvera cette noblesse, dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leur ancêtre (1)! On voit, je l'avoue, beaucoup de mal-hon-

(1) Les lettres de noblesse sont rares en ce siècle, et même elles y ont été illustrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, et qu'on achète avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, est le privilége de n'être pas pendu.

nêtes

nêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un, qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, et pesons le mérite et les services. Vous avez porté les armes chez un prince étranger, son père les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé ; et quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua milord Édouard, cette noblesse dont vous êtes si fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des lois et de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille ; si ce n'est la force de la tyrannie et l'oppression des peuples ? Osez-vous dans une république vous honorer, d'un état destructeur des vertus et de l'humanité ? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, et où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie (1) ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ?

(1) Il y a ici beaucoup d'inexactitude. Le Pays-de-Vaud n'a jamais fait partie de la Suisse. C'est une conquête des Bernois, et ses habitans ne sont ni citoyens ni libres, mais sujets.

Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs ? Les *Furst*, les *Tell*, les *Stoufacher* étoient-ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme, et d'être à charge à l'État.

Conçois, ma chère, ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton père, irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à milord Édouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand seigneur que vous êtes, je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, et je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit milord, quoi que vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous sa-

vez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus ſage et la plus brave de l'Europe: avec cela, je n'ai pas besoin de chercher ſi elle est la plus antique; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne ſommes point, il est vrai, les esclaves du prince, mais ſes amis, ni les tyrans du peuple, mais ſes chefs. Garans de la liberté, ſoutiens de la patrie, et appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple et le roi. Notre premier devoir est envers la nation; le ſecond envers celui qui la gouverne: ce n'est pas ſa volonté, mais ſon droit, que nous consultons. Ministres ſuprêmes des lois dans la chambre des pairs, quelquefois même législateurs, nous rendons également justice au peuple et au roi, et nous ne ſouffrons point que personne dise, *Dieu et mon épée*, mais ſeulement, *Dieu et mon droit.*

Voilà, monsieur, continua-t-il, quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fière de ſon mérite que des ancêtres, et dont vous parlez ſans la connoître. Je ne ſuis point le dernier en rang de cet ordre illustre, et crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une ſœur à marier, elle est noble, jeune, aimable, riche; elle ne cède à Julie que par

les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux et son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frère, celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien ?

Je connus, à la réplique de ton père, que cette conversation ne faisoit que l'aigrir; et quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de milord Édouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, et l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon père, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton père n'y vouloit point entendre, et que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna, comme de raison, du parti de son beau-frère, et en interrompant à propos l'un et l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis, s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer, et comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai

de lui dire que les choses étant dans cet état, il ne convenoit plus que la personne en question te vît si souvent ici, et qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espèce d'affront à M. d'Orbe, dont il étoit l'ami; mais que je le prierois de l'amener plus rarement, ainsi que milord Édouard. C'est, ma chère, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout : la crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de milord Édouard et de ton ami, a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décèlent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, et tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, et qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays, et n'y est guère moins aimé que toi; mais que fait la voix publique à ton inflexible père? Tous ces bruits

lui font parvenus ou lui vont parvenir, et je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colère. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, et peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, et il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, et dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inoui t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il est temps encore, mets le sceau de la prudence au mystère de tes amours, et ne pousse pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain ; mille évènemens peuvent, avec le temps, offrir des ressources inespérées ; mais, quant à présent, je te l'ai dit et répète plus fortement, éloigne ton ami, ou tu es perdue.



LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

TOUT ce que tu avois prévu, ma chère, est arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon père entra dans la chambre de ma mère, les yeux étincelans, le visage enflammé, dans un état, en un mot, où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle, ou qu'il alloit la chercher, et ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement, mais en général, les mères de famille qui appellent indiscrètement chez elles des jeunes gens sans état et sans nom, dont le commerce n'attire que honte et déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite voyant que cela ne suffisoit pas pour arracher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagemens, en exemple, ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de rien, plus propre à corrompre une fille sage, qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mère qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, et

lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit et le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talens et les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, madame, reprit-il en colère, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mère, une offense, je n'y vois, au contraire, qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, madame, et fera pis encore si je n'y mets ordre; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation, qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles, étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure et la plus abusée des mères faisant

l'éloge de sa coupable fille, et la louant, hélas! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un père irrité, prodigue d'expressions offensantes, et qui dans tout son emportement, n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire et que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes que la colère et l'indignation ne pourroient soupçonner! Quel poids accablant et insupportable que celui d'une fausse louange, et d'une estime que le cœur rejette en secret! Je m'en sentois tellement oppressée, que, pour me délivrer d'un si cruel supplice, j'étois prête à tout avouer, si mon père m'en eût laissé le temps; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, et changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour, et pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux et si méprisans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne ſais, ma chère, où je trouvai tant de hardieſſe, et quel moment d'égarement me fit oublier ainſi le devoir et la modeſtie; mais ſi j'oſai ſortir un inſtant d'un ſilence reſpectueux, j'en portai, comme tu vas voir, aſſez rudement la peine. Au nom du Ciel, lui dis-je, daignez vous appaiſer; jamais un homme digne de tant d'injures ne ſera dangereux pour moi. A l'inſtant, mon père, qui crut ſentir un reproche à travers ces mots, et dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança ſur ta pauvre amie: pour la première fois de ma vie, je reçus un ſouflet qui ne fut pas le ſeul, et ſe livrant à ſon transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita ſans ménagement, quoique ma mère ſe fût jetée entre deux, m'eût couverte de ſon corps, et eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas, je tombai, et mon viſage alla donner contre le pied d'une table qui me fit ſaigner.

Ici finit le triomphe de la colère, et commença celui de la nature. Ma chûte, mon ſang, mes larmes, celles de ma mère, l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude et d'empreſſement, et m'ayant aſſiſe ſur une chaiſe, ils recherchèrent tous deux avec ſoin ſi je n'étois point bleſſée. Je n'avois qu'une

légère contusion au front, et ne ſaignois que du nez. Cependant je vis au changement d'air et de voix de mon père, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne ſouffroit pas un changement ſi brusque; mais il revint à ma mère avec de tendres excuses, et je voyois ſi bien, aux regards qu'il jetoit furtivement ſur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chère, il n'y a point de confusion ſi touchante que celle d'un tendre père qui croit s'être mis dans ſon tort. Le cœur d'un père ſent qu'il est fait pour pardonner, et non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du ſouper; on le fit retarder pour me donner le temps de me remettre; et mon père ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mère me bassinoit le visage. Hélas! cette pauvre maman! déjà languissante et valétudinaire, elle ſe ſeroit bien passée d'une pareille ſcène, et n'avoit guère moins besoin de ſecours que moi.

A table, il ne me parla point; mais ce ſilence étoit de honte et non de dédain; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mère de m'en ſervir, et ce qui

me toucha le plus ſensiblement, fut de m'apercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer ſa fille, et non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le ſouper l'air ſe trouva ſi froid que ma mère me fit faire du feu dans ſa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée, et mon père à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entr'eux, quand m'arrêtant par ma robe, et me tirant à lui, ſans rien dire, il m'assit ſur ſes genoux. Tout cela ſe fit ſi promptement, et par une ſorte de mouvement ſi involontaire, qu'il en eut une espèce de repentir le moment d'après. Cependant j'étois ſur ſes genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire, et ce qu'il y avoit de pis pour la contenance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela ſe faisoit en ſilence; mais je ſentois de temps en temps ſes bras ſe presser contre mes flancs avec un ſoupir assez mal étouffé. Je ne ſais quelle mauvaise honte empêchoit ſes bras paternels de ſe livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient entre un père et ſa fille ce charmant embarras que la pudeur et l'amour donnent aux amans, tandis qu'une tendre mère, transportée d'aise, dévoroit en ſecret un ſi doux ſpectacle. Je

voyois, je ſentois tout cela, mon ange, et ne pus tenir plus long-temps à l'attendriſſement qui me gagnoit. Je feignis de gliſſer; je jetai pour me retenir un bras au cou de mon père, je penchai mon viſage ſur ſon viſage vénérable, et dans un inſtant il fut couvert de mes baiſers, et inondé de mes larmes. Je ſentis, à celles qui couloient de ſes yeux, qu'il etoit lui-même ſoulagé d'une grande peine; ma mère vint partager nos transports. Douce et paiſible innocence, tu manquas ſeule à mon cœur pour faire de cette ſcène de la nature le plus délicieux moment de ma vie!

Ce matin, la laſſitude et le reſſentiment de ma chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon père est entré dans ma chambre avant que je fuſſe levée; il s'est aſſis à côté de mon lit, en s'informant tendrement de ma ſanté; il a pris une de mes mains dans les ſiennes, il s'est abaiſſé jusqu'à la baiſer pluſieurs fois en m'appelant ſa chère fille, et me témoignant du regret de ſon emportement.

Pour moi, je lui ai dit, et je le penſe, que je ſerois trop heureuſe d'être battue tous les jours au même prix, et qu'il n'y a point de traitement ſi rude qu'une ſeule de ſes careſſes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave, il m'a remiſe ſur le ſujet d'hier, et m'a ſignifié

ſa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous ſavez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, et ne changerai jamais d'intention ſur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé milord Édouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tont le monde lui trouve, je ne ſais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou ſi quelqu'un a pu le lui inspirer; mais quand je n'aurois personne en vue, et qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, ſoyez ſûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir et de lui parler de votre vie, et cela autant pour la ſureté de la ſienne que pour votre honneur. Quoique je me ſois toujours ſenti peu d'inclination pour lui, je le hais ſur-tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, et ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots il est ſorti ſans attendre ma réponse, et presque avec le même air de ſévérité qu'il venoit de ſe reprocher. Ah! ma cousine, quels monstres d'enfer ſont ces préjugés qui dépravent les meilleurs cœurs, et ſont taire à chaque instant la nature!

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, et dont je n'ai pu comprendre la cause jusqu'à ce que ta

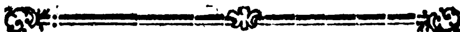
lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en moi, mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux temps où je vivois tranquille et contente au sein de ma famille, et que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis cruelle, dis-le moi, si tu l'oses, le temps de l'amour seroit-il passé, et faut-il ne se plus revoir? Ah! sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre et d'horrible dans cette funeste idée? Cependant l'ordre de mon père est précis, le danger de mon amant est certain. Sais-tu ce qu'il résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entre-détruisent? Une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, et ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit, et je le sens; cependant je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime; je suis prête à m'évanouir à chaque ligne, et n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi: ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi; je remets mon sort en tes mains: quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras; je confie à ton amitié ce pouvoir fu-

neste que l'amour m'a vendu ſi cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même, donne-moi la mort, s'il faut que je meure; mais ne me force pas de me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange! ma protectrice! quel horrible emploi je te laisse! Auras-tu le courage de l'exercer? ſauras-tu bien en adoucir la barbarie? Hélas! ce n'est pas mon cœur ſeul qu'il faut déchirer. Claire, tu le ſais, comment je ſuis aimée! Je n'ai pas même la conſolation d'être la plus à plaindre. De grâce, fais parler mon cœur par ta bouche; pénètre le tien de la tendre commisération de l'amour; console un infortuné! Dis-lui cent fois.... Ah! dis-lui.... Ne crois-tu pas, chère amie, que malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le Ciel nous a faits l'un pour l'autre? Oui, j'en ſuis ſûre; il nous destine à être unis. Il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui la ſuit. Dis-lui qu'il ſe garde lui-même du découragement et du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom, amour et fidélité, encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames? Ne ſentons-nous pas qu'elles ſont indivisibles, et que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc ſeulement qu'il espère; et que ſi le ſort

nous poursuit, il se fie au moins à l'amour: car, je le sens, ma cousine, il guérira de manière ou d'autre les maux qu'il nous cause; et quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-temps séparés.

P. S. Après ma lettre écrite j'ai passé dans la chambre de ma mère, et je m'y suis trouvée si mal, que je suis obligée de venir me mettre dans mon lit. Je m'aperçois même.... je crains.... ah! ma chère, je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi; toutes mes espérances m'abandonnent en même temps.



LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

MON père m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeler votre bonheur. J'espère, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime et l'amitié vous sont acquises, et tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas, je suis en femme une espèce

de monstre, et je ne ſais par quelle bizarrerie de la nature, l'amitié l'emporte en moi ſur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chère que vous, vous n'en faites que rire, et cependant rien n'est plus vrai. Julie le ſent ſi bien, qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, et que tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, et je m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que ſon amant et vous êtes à-peu-près dans mon cœur au même degré, quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive: je crois ſentir un peu d'amour pour vous; mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en ſoit fort altérée.

Que les pauvres enfans en ſont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir; et que notre contentement a mauvaise grâce, tandis que nos amis ſont au désespoir! C'en est fait, il faut qu'ils ſe quittent, voici l'instant peut-être de leur éternelle ſéparation; et la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils ſe voyoient pour la dernière fois. Cependant votre ami ne ſait rien de ſon infor-

tune: dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité, et comme celui qu'enlève un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre, et ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible! O divine amitié! seule idole de mon cœur! viens l'animer de ta sainte cruauté: donne-moi le courage d'être barbare, et de te servir dignement dans un si douloureux devoir!

Je compte sur vous en cette occasion, et j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins; car je connois votre ame; je sais qu'elle n'a pas besoin du zèle de l'amour, où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée. Gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, et j'irai passer l'après-midi chez Julie: tâchez de trouver milord Édouard, et de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, et prévenir son désespoir.

J'espère beaucoup de son courage et de nos soins. J'espère encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie et son honneur, sont des motifs auxquèls

il ne résistera pas. Quoiqu'il en ſoit, je vous declare qu'il ne ſera point question de noce entre nous, que Julie ne ſoit tranquille, et que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, monsieur, s'il est vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité, et ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui que ce ne ſoit aussi la vôtre.



LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

TOUT est fait; et malgré ſes imprudences ma Julie est en ſureté. Les ſecrets de ton cœur ſont ensevelis dans l'ombre du mystère; tu es encore au ſein de ta famille et de ton pays, chérie, honorée; jouissant d'une réputation ſans tache, et d'une estime universelle. Considère en frémissant les dangers que la honte, l'amour t'ont fait courir en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des ſentimens incompatibles, et bénis le Ciel, trop aveugle amante, ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail

de ce départ si cruel et si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis, je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, et qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chère, et déplorable amie, lis, puisqu'il le faut, mais prends courage, et tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises, et dont je te rendis compte hier, ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi j'y trouvai M. d'Orbe et milord Édouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, et lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement ton ami, et les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela, et montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zèle inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, et de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, et l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables; mais milord regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête

ce matin à onze heures, ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, et il proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous et pour notre ami, et je ne voulus pas non plus l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de milord qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même, et d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, et je n'en voulus charger que moi seule; car je connois plus surement les endroits sensibles de son cœur, et je sais qu'il règne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant je conçus que les soins de milord ne nous seroient pas inutiles ponr préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, et quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc milord Édouard à passer avec lui la soirée; et, sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque.

Vous qui ſavez ſi bien votre épithète, lui dis-je, voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Distinguez avec ſoin les biens apparens des biens réels ; ceux qui ſont en nous, de ceux qui ſont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve ſe prépare au dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de ſoi-même, et que le ſage ſe portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout ſon bonheur. Je compris à ſa réponse que cette légère ironie, qui ne pouvoit le fâcher, ſuffisoit pour exciter ſon zèle, et qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car quoiqu'au fond je ne faſse pas un grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie particulière, je ſuis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maximes du ſoir au matin, et de ſe dédire en ſon cœur dès le lendemain de tout ce que la raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, et passer la ſoirée avec eux ; mais je le priai de n'en rien faire : il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme ſi particulier, est une langue dont il

n'a pas la grammaire. En les quittant je songeai au punch, et craignant les confidences anticipées, j'en glissai un mot en riant à milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger; mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave: il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin peut-être de la vie d'un homme et de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation; mais ce punch sera de la limonade, et comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en apercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chère, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre première jeunesse; la douceur d'une ancienne familiarité; la société plus resserrée encore depuis une année entre lui et moi par la difficulté qu'il avoit de te voir; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre existence. Je comptois les heures avec inquiétude; et voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort.

fort. J'ai passé la matinée à méditer mes discours et à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin l'heure est venue, et j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet; et m'a demandé précipitamment de tes nouvelles; car dès le lendemain de ta scène avec ton père, il avoit su que tu étois malade; et milord Édouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussitôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, et j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hantz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien, il m'a fait cent questions sur ton état, et comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succintes, et me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique et prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Grâces au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, et j'ai mieux

aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs, et les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux, et le regardant fixement : Mon ami, lui ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage et de la vertu dans une ame forte, et croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité ? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains et les portant à son front ainsi jointes, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte ! Julie est morte ! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir : je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente et plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, et j'ai dabord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de milord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire l'avoient pu jeter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur en l'y laissant quelques instans ; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui

substituer, et je me suis hâtée de profiter de cet avantage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit ; mais elle vit et vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grâces au Ciel qui sauve à votre infortuné des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le temps de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sût, et j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de milord Édouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur, par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abyme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un père emporté, et de son propre désespoir. Le danger augmente incessament : de la main de son père ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, et ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien, il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous

aimez mieux être l'auteur et le témoin de sa perte et de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que votre santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre ; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif et bouillant qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse et de consternation à couvert son visage ; son œil morne et sa contenance effarée annonçoient l'abattement de son cœur. A peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille. Hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à l'instant ajouté ; elle l'a pu et le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, et je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hantz est rentré et m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie

qu'il en a ressenti, il s'est écrié: ah! qu'elle vive! qu'elle soit heureuse...... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... et je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir? Hélas! vos adieux sont faits, et vous êtes déjà séparés! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sureté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi! m'a-t-il dit avec une espèce de fureur, je partirois sans la revoir? Quoi! je ne la verrois plus? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi: mais je la verrai, quoi qu'il arrive; je laisserai mon cœur et ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne ma pas été difficile de lui montrer la folie, et la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi, je ne la verrai plus!* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont? pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Pensez-vous qu'elle

pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfère son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue) qu'elle ne le préfère bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espère, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, et qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta dernière lettre, et lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir, et ses yeux s'humecter, j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir; mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les fait dire, *nous ne vivrons pas long-temps séparés*, l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix et baisant ta lettre, nous ne vivrons pas long-temps séparés; le Ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le sejour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa sèche et sombre douleur m'inquiétoit. Je ne

l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais si-tôt que je l'ai vu pleurer, et que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, et qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la dernière partie de ta commission ; et je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif ni mystère. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet, pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long-temps il ne fût plus soigneux, et qu'en attendant qu'il le devint tu lui ordonnois de

ſe conſerver pour toi; de pourvoir mieux à ſes beſoins, et de ſe charger à cet effet du léger ſupplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit ſimplement que tu ſavois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transport; mais que ta précaution étoit ſuperflue, et qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Granson, (1) reste de ſon chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de ſa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer par-tout des ressources. Je ſerai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, et depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de ſon ſuperflu, je le regarde comme le trésor ſacré de la veuve et de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappelé ſon voyage du Valais, ta lettre et la précision de tes ordres. Les mêmes

(1) Je ſuis un peu en peine de ſavoir comment cet amant anonyme, qui ſera dit ci-après n'avoir pas encore vingt-deux ans, a pu vendre une maison, n'étant pas encore majeur. Ces lettres ſont ſi pleines d'abſurdités, que je n'en parlerai plus; il ſuffit d'en avoir averti.

raisons subsistent..... Les mêmes, a-t-il interrompu d'un ton d'indignation ! La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laisse donc rester, et j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle ? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis ? ... Les mêmes répétoit-il avec impatience ! Notre union commençoit, elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entr'elle et moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre.. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant : vous avez encore besoin d'un tuteur, et je veux être le vôtre. Je vais garder ceci, et pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celles d'une correspondance familière continuée entre nous ; et cette ame simple, qui ne cherche, pour ainsi dire, qu'à s'accrocher à ce qui l'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres : et comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables, j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de

M. d'Orbe, qui m'a fait ſigne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiſſoit; il a instamment demandé à t'écrire, mais je me ſuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriſſement lui relâcheroit trop le cœur, et qu'à peine ſeroit-il au milieu de ſa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais ſont dangereux, lui ai-je dit; hâtez-vous d'arriver à la première ſtation, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait ſigne à M. d'Orbe: je me ſuis avancée, et le cœur gros de ſanglots, j'ai collé mon visage ſur le ſien; je n'ai plus ſu ce qu'il devenoit: les larmes m'offuſquoient la vue, ma tête commençoit à ſe perdre, et il étoit temps que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment. Je ſuis ſortie ſur le pailler pour les ſuivre des yeux; ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'inſensé ſe jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, et d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preſſoit de ſon corps, de la tête et des bras, en pouſſant de longs gémiſſemens. J'ai ſenti les miens prêts d'éclater malgré moi, et je ſuis brusquement

rentrée, de peur de donner une ſcène à toute la maison.

A quelques instans de là, M. d'Orbe est revenu, tenant ſon mouchoir ſur ſes yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils ſont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à ſa porte; milord Édouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, et le ſerrant contre ſa poitrine: *Viens, homme infortuné*, lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu ſentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu ſur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, et ils ſont partis en ſe tenant étroitement embrassés.

Fin de la première Partie et du Tome premier.

TABLE



TABLE DES LETTRES ET MATIÈRES

Contenues en ce volume.

Fin de la Table du premier volume.



